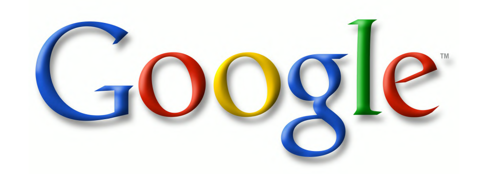
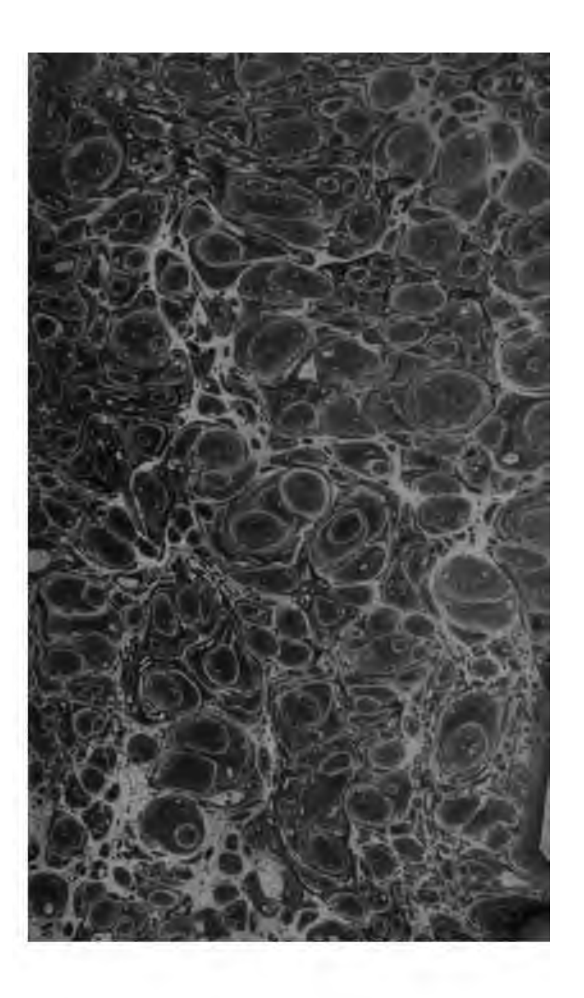





Joseph Catterall.



Joseph Catterall

COLLECTION

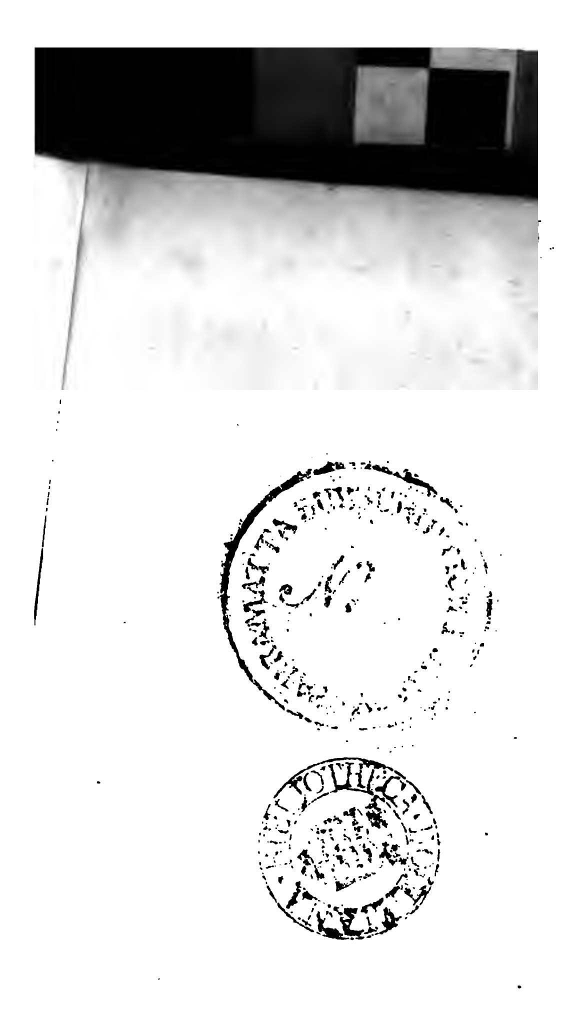
DES

CLASSIQUES FRANÇAIS.

SE TROUVE AUSSI

Chez
AIMÉ ANDRÉ, quai des Augustins, nº 59.
PARMANTIER, rue Dauphine, nº 14.
BERQUET, rue de l'École de Médecine, nº 4.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, Nº 24.





D. JUAN

Spectre fantôme ou diable je veux voir ce qui

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE,

REVUES AVEC SOIN

SUR LES DIFFÉRENTES ÉDITIONS;

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR MOLIÈRE, ET D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE SES PIÈCES;

PAR P. R. AUGUIS.

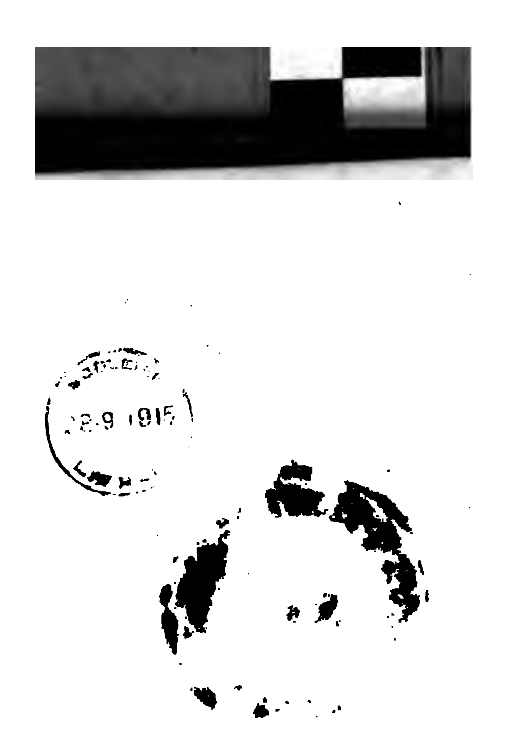
TOME QUATRIÈME.



PARIS,

FROMENT, QUAI DES AUGUSTINS, N° 24.

MDCCCXXIII.


8·9 1915

L'AMOUR MÉDECIN,

COMÉDIE-BALLET

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

représentée à Versailles, le 15 septembre 1665; et à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 22 du même mois.

AU LECTEUR.

Ce n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'ait commandés; et, lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées, et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il seroit à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornements qui les accompagnent chez le roi : vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable; et les airs et les symphonies de l'incomparable M. Lulli, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent sans doute des graces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

SGANARELLE, père de Lucinde.
LUCINDE, fille de Sganarelle.
CLITANDRE, amant de Lucinde.
AMINTE, voisine de Sganarelle.
LUCRÈCE, nièce de Sganarelle.
LISETTE, suivante de Lucinde.
M. GUILLAUME, marchand de tapisseries.
M. JOSSE, orfèvre.

M. TOMÈS, M. DESFONANDRÈS, M. MACROTON; M. BAHIS, M. FILLERIN,	médecins.

UN NOTAIRE.
CHAMPAGNE, valet de Sganarelle.

PERSONNAGES DU BALLET.

PREMIÈRE ENTRÉE.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle, dansant.
QUATRE MÉDECINS, dansants.

PERSONNAGES.

SECONDE ENTRÉE.

UN OPÉRATEUR, chantant.
TRIVELINS ET SCARAMOUCHES, dansants de la suite de l'opérateur.

TROISIÈME ENTRÉE.

LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.
JEUX, RIS, PLAISIRS, dansants.

La scène est à Paris.

[redacted]

PROLOGUE.

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

LA COMÉDIE.

Quittons, quittons notre vaine querelle ;
Ne nous disputons point nos talents tour à tour,
Et d'une gloire plus belle
Piquons-nous en ce jour.
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

LA MUSIQUE.

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.

LE BALLET.

Est-il de plus grande gloire ?
Est-il de bonheur plus doux ?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

FIN DU PROLOGUE.

L'AMOUR MÉDECIN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SGANARELLE, AMINTE, LUCRÈCE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE.

AH! l'étrange chose que la vie! et que je puis bien dire avec ce grand philosophe de l'antiquité, que *qui terre a, guerre a,* et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre! Je n'avois qu'une femme, qui est morte.

M. GUILLAUME.

Et combien donc en vouliez-vous avoir?

SGANARELLE.

Elle est morte, monsieur Guillaume, mon ami. Cette perte m'est très-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étois pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble : mais enfin la mort rajuste toutes choses. Elle est morte, je la pleure; si elle étoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfants que le ciel m'avoit donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine : car enfin je

la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurois même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, et j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matière. (A Lucrèce.) Vous êtes ma nièce; (à Aminte) vous, ma voisine; (à M. Guillaume et à M. Josse) et vous, mes compères et mes amis; je vous prie de me conseiller tous ce que je dois faire.

M. JOSSE.

Pour moi, je tiens que la braverie, que l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles, et si j'étois que de vous, je lui acheterois dès aujourd'hui une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUILLAUME.

Et moi, si j'étois en votre place, j'acheterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre dans sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

AMINTE.

Pour moi, je ne ferois pas tant de façons; je la marierois fort bien, et le plus tôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRÈCE.

Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine; c'est la vouloir envoyer bientôt dans l'autre monde, que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfants. Le monde n'est point du tout son fait; *et je vous* conseille de la mettre dans un convent, où elle

trouvera des divertissements qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conseils sont admirables, assurément; mais je les trouve un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse; et votre conseil sent un homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille; et vous ne seriez pas fâchée de la voir femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse, est d'une femme qui pourroit bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, messieurs et mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. (Seul.) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

SCÈNE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Ah! voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas: elle soupire; elle lève les yeux au ciel! (A Lucinde.) Dieu vous garde! *Bonjour, ma mie.* Hé bien! qu'est-ce! Comme

vous en va? Hé quoi! toujours triste et mélancolique comme cela! et tu ne veux pas me dire ce que tu as! Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, dis, dis, dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage. Veux-tu que je te baise? Viens. (A part.) J'enrage de la voir de cette humeur-là. (A Lucinde.) Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir? et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur? Découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse: je t'assure ici et te fais serment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire; c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu voies plus brave que toi? et seroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiterois quelque cabinet de la foire Saint-Laurent? Ce n'est pas cela? Aurois-tu envie d'apprendre quelque chose? et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavecin? Nenni. Aimerois-tu quelqu'un, et souhaiterois-tu d'être mariée? (Lucinde fait signe qu'oui.)

SCÈNE III.

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien! monsieur, vous venez d'entretenir votre fille: *avez-vous su la cause de sa* mélancolie?

SGANARELLE.

Non. C'est une coquine qui me fait enrager.

LISETTE.

Monsieur, laissez-moi faire; je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire; et puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

LISETTE.

Laissez-moi faire, vous dis-je : peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi! madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites, et que si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un père, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez? et les promenades et les cadeaux ne tenteroient-ils point votre ame? Hé! avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un! Hé! n'auriez-vous point quelque secrète inclination avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât? Ah! je vous entends, voilà l'affaire. Que diable! pourquoi tant de façons! Monsieur, le mystère est découvert; et...

SGANARELLE.

Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination.

LUCINDE.

Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose.

SGANARELLE.

Oui, je perds toute l'amitié que j'avois pour toi.

LISETTE.

Monsieur, sa tristesse...

SGANARELLE.

C'est une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE.

Mon père, je veux bien...

SGANARELLE.

Ce n'est pas là la recompense de t'avoir élevée, con j'ai fait.

LISETTE.

Mais, monsieur...

SGANARELLE.

Non, je suis contre elle dans une colère épouvanta

LUCINDE.

Mais, mon père...

SGANARELLE.

Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

C'est une friponne...

LUCINDE.

Mais...

SGANARELLE.

Une ingrate...

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

Une coquine qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LISETTE.

C'est un mari qu'elle veut.

SGANARELLE, faisant semblant de ne pas entendre.

Je l'abandonne.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Je la déteste.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma fille.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari, un mari, un mari.

SCÈNE IV.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

On dit bien vrai, qu'il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

LUCINDE.

Hé bien! Lisette, j'avois tort de cacher mon déplaisir, et je n'avois qu'à parler pour avoir tout ce que je souhaitois de mon père! Tu le vois.

LISETTE.

Par ma foi, voilà un vilain homme; et je vous avoue que j'aurois un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal?

LUCINDE.

Hélas! de quoi m'auroit servi de te le découvrir plus tôt? et n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aie pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne susse pas à fond tous les sentiments de mon père, et que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami, n'ait pas étouffé dans mon ame toute sorte d'espoir?

LISETTE.

Quoi! c'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

LUCINDE.

Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer

si librement; mais enfin je t'avoue que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, et sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais, dans tous les lieux où il m'a pu voir, ses regards et ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs : et cependant tu vois où la dureté de mon père réduit toute cette tendresse.

LISETTE.

Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour; et, pourvu que vous ayez assez de résolution...

LUCINDE.

Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père? Et s'il est inexorable à mes vœux...

LISETTE.

Allez, allez; il ne faut pas se laisser mener comme un oison; et, pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on se peut libérer un peu de la tyrannie d'un père. Que prétend-il que vous fassiez? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée? et croit-il que vous soyez de marbre? Allez, encore un coup, je veux servir votre passion; je prends dès à présent sur moi tout le soin de ses intérêts, et vous verrez que je sais des détours... Mais je vois votre père. Rentrons, et me laissez agir.

SCÈNE V.

SGANARELLE.

Il est bon quelquefois de ne point faire semblant d'en tendre les choses qu'on n'entend que trop bien; et j'ai fai sagement de parer la déclaration d'un desir que je ne sui pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus ty rannique que cette coutume où l'on veut assujettir le pères, rien de plus impertinent et de plus ridicule qu d'amasser du bien avec de grands travaux, et élever un fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se dé pouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homm qui ne nous touche de rien? Non, non; je me moque d cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moi

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE, courant sur le théâtre, et feignant de ne pas voir Sganarelle.

Ah! malheur! ah! disgrace! Ah! pauvre seigneur Sga narelle, où pourrai-je te rencontrer?

SGANARELLE, à part.

Que dit-elle là?

LISETTE, courant toujours.

Ah! misérable père, que feras-tu quand tu sauras cett nouvelle?

[redacted]

LISETTE.

Non, monsieur. A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir; mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée.

SGANARELLE.

Champagne, Champagne, Champagne!

SCÈNE VII.

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE.

SGANARELLE.

Vite, qu'on m'aille querir des médecins, et en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah! ma fille! ma pauvre fille!

SCÈNE VIII.

PREMIÈRE ENTRÉE.

(Champagne, valet de Sganarelle, frappe en dansant aux portes de quatre médecins.)

SCÈNE IX.

(Les quatre médecins dansent, et entrent avec cérémonie chez Sganarelle.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

Que voulez-vous donc faire, monsieur, de quatre médecins? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne?

SGANARELLE.

Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE.

Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là?

SGANARELLE.

Est-ce que les médecins font mourir?

LISETTE.

Sans doute; et j'ai connu un homme qui prouvoit, par de bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire: Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine; mais, elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires.

SGANARELLE.

Chut! n'offensez pas ces messieurs-là.

LISETTE.

Ma foi, monsieur, notre chat est réchappé depuis peu [illegible]t qu'il fit du haut de la maison dans la rue, et il

SGANARELLE, à part.

Que sera-ce ?

LISETTE.

Ma pauvre maîtresse !

SGANARELLE, à part.

Je suis perdu !

LISETTE.

Ah !

SGANARELLE, courant après Lisette.

Lisette !

LISETTE.

Quelle infortune !

SGANARELLE.

Lisette !

LISETTE.

Quel accident !

SGANARELLE.

Lisette !

LISETTE.

Quelle fatalité !

SGANARELLE.

Lisette !

LISETTE, s'arrêtant.

Ah ! monsieur...

SGANARELLE.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Monsieur...

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

LISETTE.

Votre fille...

SGANARELLE.

Ah! ah!

LISETTE.

Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Dis donc vite.

LISETTE.

Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites, et de la colère effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vite dans sa chambre, et, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière.

SGANARELLE.

Hé bien?

LISETTE.

Alors levant les yeux au ciel: Non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père; et, puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir.

SGANARELLE.

Elle s'est jetée?

LISETTE.

Non, monsieur: elle a fermé tout doucement la fenêtre, et s'est allée mettre sur le lit. Là, elle s'est prise à pleurer amèrement; et tout d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle est demeurée entre mes bras.

SGANARELLE.

Ah! ma fille! elle est morte?

fut trois jours sans manger, et sans pouvoir remuer ni pied ni pate; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étoient faites, et ils n'auroient pas manqué de le purger et de le saigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire? vous dis-je. Mais voyez quelle impertinence! Les voici.

LISETTE.

Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade.

SCÈNE II.

MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS; SGANARELLE, LISETTE.

SGANARELLE.

Hé bien, messieurs?

M. TOMÈS.

Nous avons vu suffisamment la malade, et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE.

Ma fille est impure!

M. TOMÈS.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretés dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

SGANARELLE.

Ah! je vous entends.

M. TOMÈS.

Mais... Nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des siéges.

LISETTE, à M. Tomès.

Ah! monsieur, vous en êtes!

SGANARELLE, à Lisette.

De quoi donc connoissez-vous monsieur?

LISETTE.

De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de dame votre nièce.

M. TOMÈS.

Comment se porte son cocher?

LISETTE.

Fort bien. Il est mort.

M. TOMÈS.

Mort?

LISETTE.

Oui.

M. TOMÈS.

Cela ne se peut.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que est.

M. TOMÈS.

Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE.

Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.

M. TOMÈS.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Je l'ai vu.

M. TOMÈS.

ı est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de es ne se terminent qu'au quatorze, ou vingtième; y a que six jours qu'il est tombé malade.

LISETTE.

pocrate dira ce qu'il lui plaira; mais le cocher est

SGANARELLE.

., discoureuse. Allons, sortons d'ici. Messieurs, je ıpplie de consulter de la bonne manière. Quoique oit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, r que je ne l'oublie, et afin que ce soit une affaire 'oici...

r donne de l'argent, et chacun en le recevant fait un geste différent.)

SCÈNE III.

DESFONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHIS.

(Ils s'asseient et toussent.)

M. DESFONANDRÈS.

s est étrangement grand, et il faut faire de longs quand la pratique donne un peu.

M. TOMÈS.

ut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, ›n a peine à croire le chemin que je lui fais faire s jours.

M. DESFONANDRÈS.

J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigab

M. TOMÈS.

Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hu J'ai été premièrement tout contre l'Arsenal; de l'Ar nal, au bout du faubourg Saint-Germain; du faubou Saint-Germain, au fond du Marais; du fond du Marais la porte Saint-Honoré; de la porte Saint-Honoré, au fa bourg Saint-Jacques; du faubourg Saint-Jacques, à porte de Richelieu; de la porte de Richelieu, ici; d'ici dois aller encore à la Place-Royale.

M. DESFONANDRÈS.

Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; et de plus, été à Ruel voir un malade.

M. TOMÈS.

Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la quere des deux médecins Théophraste et Artémius? car c' une affaire qui partage tout notre corps.

M. DESFONANDRÈS.

Moi, je suis pour Artémius.

M. TOMÈS.

Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste fût beaucoup meilleur assurément; mais enfin il a t dans les circonstances, et il ne devoit pas être d'un au avis que son ancien. Qu'en dites-vous?

M. DESFONANDRÈS.

Sans doute, il faut toujours garder des formalités, q qu'il puisse arriver.

M. TOMÈS.

Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que

soit entre amis; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors, pour une consultation, où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient, et la maladie pressoit; mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DESFONANDRÈS.

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur béjaune [1].

M. TOMÈS.

Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE.

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. TOMÈS, à M. Desfonandrès.

Allons, monsieur.

M. DESFONANDRÈS.

Non, monsieur, parlez, s'il vous plaît.

1 *Béjaune*, par corruption de *bec jaune;* les oisons et autres oiseaux niais *ont le bec jaune.*

M. TOMÈS.

Vous vous moquez.

M. DESFONANDRÈS.

Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS.

Monsieur...

M. DESFONANDRÈS.

Monsieur...

SGANARELLE.

Hé! de grace, messieurs, laissez toutes ces cérémonies, et songez que les choses pressent.

(Ils parlent tous quatre à la fois.)

M. TOMÈS.

La maladie de votre fille...

M. DESFONANDRÈS.

L'avis de tous ces messieurs tous ensemble...

M. MACROTON.

A-près a-voir bien con-sul-té...

M. BAHIS.

Pour raisonner...

SGANARELLE.

Hé! messieurs, parlez l'un après l'autre, de grace.

M. TOMÈS.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille; et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang: ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

M. DESFONANDRÈS.

Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture

d'humeurs, causée par une trop grande réplétion : ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMÈS.

Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DESFONANDRÈS.

Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. TOMÈS.

C'est bien à vous de faire l'habile homme!

M. DESFONANDRÈS.

Oui, c'est à moi; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMÈS.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. DESFONANDRÈS.

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

M. TOMÈS, à Sganarelle.

Je vous ai dit mon avis.

M. DESFONANDRÈS, à Sganarelle.

Je vous ai dit ma pensée.

M. TOMÈS.

Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. (Il sort.)

M. DESFONANDRÈS.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. (Il sort.)

SCÈNE V.

SGANARELLE, MM. MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE.

A qui croire des deux? et quelle résolution prendre sur des avis si opposés? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire sans passion ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON.

Mon-si-eur, dans ces ma-ti-è-res-là, il faut pro-cé-der a-vec-que cir-con-spec-tion, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lé-e, d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre maî-tre Hip-po-cra-te, d'une dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce.

M. BAHIS, bredouillant.

Il est vrai; il faut bien prendre garde à ce qu'on fait, car ce ne sont point ici des jeux d'enfants; et quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement et de rétablir ce qu'on a gâté. *Experimentum periculosum.* C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE, à part.

L'un va en tortue, et l'autre court la poste.

M. MACROTON.

Or, mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a u-ne ma-la-die chro-ni-que, et qu'el-le

peut pé-ri-cli-ter si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or cet-te va-peur, que nous nom-mons en grec *at-mos*, est cau-sée par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces, con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nues dans le bas-ven-tre.

M. BAHIS.

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON.

Si bien donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cu-er les-di-tes hu-meurs, il fau-dra u-ne pur-ga-ti-on vi-gou-reu-se. Mais, au pré-a-la-ble, je trou-ve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-ni-ent, d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-dire de pe-tits la-ve-ments ré-mo-li-ents et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops ra-fraî-chis-sants qu'on mê-le-ra dans sa ti-sa-ne.

M. BAHIS.

Après, nous en viendrons à la purgation et à la saignée que nous réitérerons s'il en est besoin.

M. MACROTON.

Ce n'est pas qu'a-vec tout ce-la vo-tre fil-le ne puis-se mou-rir; mais au moins vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-tion qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHIS.

Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles.

M. MACROTON.

Nous vous di-sons sin-cè-re-ment no-tre pen-sé-e.

M. BAHIS.

Et vous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.

SGANARELLE.

(A M. Macroton, en allongeant ses mots.)

Je vous rends très-hum-bles gra-ces.

(A M. Bahis, en bredouillant.)

Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

SCÈNE VI.

SGANARELLE.

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étois auparavant. Morbleu! il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan [1], et que je lui en fasse prendre. L'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés. Holà !

1 *Orviétan*. Un opérateur d'Orviette ayant apporté en France un antidote très-fameux, on donna le nom d'*orviétan* à tous les spécifiques distribués par les charlatans.

SCÈNE VII.

SGANARELLE, UN OPÉRATEUR.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR chante.

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan
Peut-il jamais payer ce secret d'importance ?
Mon remède guérit, par sa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an:
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte;
Vérole,
Descente,
Rougeole.
O grande puissance
De l'orviétan!

SGANARELLE.

Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède; mais pourtant voici une pièce de trente sous, que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPÉRATEUR chante.

Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend
Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense;

Vous pouvez avec lui braver en assurance
Tous les maux que sur nous l'ire du ciel répand :
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole.
O grande puissance
De l'orviétan !

SCÈNE VIII.

(Plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramouches, val l'opérateur, se réjouissent en dansant.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MM. FILLERIN, TOMÈS, DESFONANDRÈS.

M. FILLERIN.

N'avez-vous point de honte, messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis ? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde ? et n'est-ce pas assez que les savants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art ? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens ; et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés depuis peu d'une étrange manière, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt ; car, Dieu merci, j'ai déja établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle ; ceux qui sont morts sont morts, et j'ai de quoi me passer des vivants. Mais enfin toutes ces disputes *ne valent rien pour la* médecine. Puisque le

ciel nous fait la grace que, depuis tant de siècles, demeure infatué de nous, ne désabusons point les ho mes avec nos cabales extravagantes, et profitons de le sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchon nous prévaloir de la foiblesse humaine. C'est là que l'étude de la plupart du monde; et chacun s'efforce prendre les hommes par leur foible pour en tirer quelq profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profi de l'amour que les hommes ont pour les louanges, leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent; c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortun considérables : les alchimistes tâchent à profiter de passion que l'on a pour les richesses, en promettant d montagnes d'or à ceux qui les écoutent : les dise d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profite de la vanité et de l'ambition des crédules esprits. M le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils o pour la vie; et nous en profitons, nous autres, par no pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages cette vénération que la peur de mourir leur donne po notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d' time où leur foiblesse nous a mis, et soyons de conc auprès des malades pour nous attribuer les heureux su cès de la maladie, et rejeter sur la nature toutes les b vues de notre art. N'allons point, dis-je, détruire sott ment les heureuses préventions d'une erreur qui don du pain à tant de personnes, et, de l'argent de ceux q nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés *si beaux héritages.*

M. TOMÈS.

Vous avez raison en tout ce que vous dites ; mais ce sont chaleurs de sang dont parfois on n'est pas le maître.

M. FILLERIN.

Allons donc, messieurs, mettez bas toute rancune, et faisons ici votre accommodement.

M. DESFONANDRÈS.

J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, et je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.

M. FILLERIN.

On ne peut pas mieux dire ; et voilà se mettre à la raison.

M. DESFONANDRÈS.

Cela est fait.

M. FILLERIN.

Touchez donc là. Adieu. Une autre fois montrez plus de prudence.

SCÈNE II.

M. TOMÈS, M. DESFONANDRÈS, LISETTE.

LISETTE.

Quoi ! messieurs, vous voilà, et vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la médecine !

M. TOMÈS.

Comment ? Qu'est-ce ?

LISETTE.

Un *insolent qui a eu l'*effronterie d'entreprendre sur

votre métier, et sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. TOMÈS.

Écoutez. Vous faites la railleuse; mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LISETTE.

Je vous permets de me tuer lorsque j'aurai recours à vous.

SCÈNE III.

CLITANDRE, en habit de médecin; LISETTE.

CLITANDRE.

Hé bien! Lisette, que dis-tu de mon équipage? Crois-tu qu'avec cet habit je puisse duper le bon homme? Me trouves-tu bien ainsi?

LISETTE.

Le mieux du monde, et je vous attendois avec impatience. Enfin le ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, et je ne puis voir deux amants soupirer l'un pour l'autre qu'il ne me prenne une tendresse charitable et un desir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, et la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord; je me connois en gens, et elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires, et nous avons concerté ensemble une manière de stratagème qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déja prises : l'homme à qui nous avons af-

faire n'est pas des plus fins de ce monde; et si cette aventure nous manque, nous trouverons mille autres voies pour arriver à notre but. Attendez-moi là seulement; je reviens vous querir.

(Clitandre se retire dans le fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, allégresse! allégresse!

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Réjouissez-vous.

SGANARELLE.

De quoi?

LISETTE.

Réjouissez-vous, dis-je.

SGANARELLE.

Dis-moi donc ce que c'est, et puis je me réjouirai peut-être.

LISETTE.

Non. Je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.

SGANARELLE.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

(Il chante et danse.)

Allons donc. La lera la la, la lera, la. Que diable!

LISETTE.

Monsieur, votre fille est guérie!

SGANARELLE.

Ma fille est guérie!

LISETTE.

Oui. Je vous amène un médecin, mais un méde d'importance, qui fait des cures merveilleuses, et qui moque des autres médecins.

SGANARELLE.

Où est-il?

LISETTE.

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE, seul.

Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

SCÈNE V.

CLITANDRE, en habit de médecin; SGANARELL LISETTE.

LISETTE, amenant Clitandre.

Le voici.

SGANARELLE.

Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune.

LISETTE.

La science ne se mesure pas à la barbe, et ce n'est *par le menton qu'il est* habile.

SGANARELLE.

Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes ad-
ables pour faire aller à la selle.

CLITANDRE.

Monsieur, mes remèdes sont différents de ceux des
res. Ils ont l'émétique, les saignées, les médecines et
lavements; mais moi, je guéris par des paroles, par des
s, par des lettres, par des talismans et par des an-
ux constellés.

LISETTE.

Que vous ai-je dit?

SGANARELLE.

Voilà un grand homme!

LISETTE.

Monsieur, comme votre fille est là tout habillée, dans
e chaise, je vais la faire passer par ici.

SGANARELLE.

Oui; fais.

CLITANDRE, tâtant le pouls à Sganarelle.

Votre fille est bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoissez cela ici?

CLITANDRE.

Oui, par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille.

SCÈNE VI.

ANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

LISETTE, à Clitandre.

Tenez, monsieur, voilà une chaise auprès d'elle. (*A Sga-
elle.) Allons, laissez-les* là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoi? Je veux demeurer là.

LISETTE.

Vous moquez-vous? Il faut s'éloigner. Un médecin a cent choses à demander qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende.

(Sganarelle et Lisette s'éloignent.)

CLITANDRE, bas, à Lucinde.

Ah! madame, que le ravissement où je me trouve es grand! et que je sais peu par où vous commencer mon discours! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'a vois, ce me sembloit, cent choses à vous dire; et mainte nant, que j'ai la liberté de vous parler de la façon que j souhaitois, je demeure interdit, et la grande joie où j suis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE.

Je puis vous dire la même chose; et je sens, comm vous, des mouvements de joie qui m'empêchent de pou voir parler.

CLITANDRE.

Ah! madame, que je serois heureux, s'il étoit vrai qu vous sentissiez tout ce que je sens, et qu'il me fût permi de juger de votre ame par la mienne! Mais, madame puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doiv la pensée de cet heureux stratagème, qui me fait jouir d votre présence?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes rede vable au moins d'en avoir approuvé la proposition ave beaucoup de joie.

SGANARELLE, à Lisette.

ne semble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE, à Sganarelle.

'est qu'il observe sa physionomie et tous les traits de visage.

CLITANDRE, à Lucinde.

erez-vous constante, madame, dans ces bontés que ; me témoignez?

LUCINDE.

lais vous, serez-vous ferme dans les résolutions que ; avez montrées?

CLITANDRE.

h! madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus : envie que d'être à vous, et je vais le faire paroître , ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE, à Clitandre.

é bien! notre malade? Elle me semble un peu plus gaie.

CLITANDRE.

est que j'ai déja fait agir sur elle un de ces remèdes mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire e corps, et que c'est de lui bien souvent que pro- nt les maladies, ma coutume est de courir à guérir sprits avant que de venir aux corps. J'ai donc ob- : ses regards, les traits de son visage, et les lignes de eux mains; et, par la science que le ciel m'a donnée, econnu que c'étoit de l'esprit qu'elle étoit malade, et tout son mal ne venoit que d'une imagination dé- e et d'un desir dépravé de vouloir être mariée. Pour je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridi- *que cette envie qu'on* a du mariage.

4.

SGANARELLE, à part.

Voilà un habile homme!

CLITANDRE.

Et j'ai eu et aurai pour lui, toute ma vie, une aversion effroyable.

SGANARELLE, à part.

Voilà un grand médecin!

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, et même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son foible, et lui ai dit que j'étois venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés; et si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE.

Oui-dà, je le veux bien.

CLITANDRE.

Après, nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE.

Oui, cela est le mieux du monde. Hé bien! ma fille voilà monsieur qui a envie de t'épouser, et je lui ai dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Hélas! est-il possible?

SGANARELLE.

Oui.

LUCINDE.

Mais tout de bon?

SGANARELLE.

Oui, oui.

LUCINDE, à Clitandre.

Quoi! vous êtes dans les sentiments d'être mon mari?

CLITANDRE.

Oui, madame.

LUCINDE.

Et mon père y consent?

SGANARELLE.

Oui, ma fille.

LUCINDE.

Ah! que je suis heureuse, si cela est véritable!

CLITANDRE.

N'en doutez point, madame. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime, et que je brûle de me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela; et, si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un prétexte inventé, et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous, et obtenir plus facilement ce que je souhaite.

LUCINDE.

C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE, à part.

O la folle! ô la folle! ô la folle!

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon père, me donner monsieur pour époux?

SGANARELLE.

Oui. Çà, donne-moi ta main. Donnez-moi aussi ı la vôtre, pour voir.

CLITANDRE.

Mais, monsieur...

SGANARELLE, *étouffant de rire.*

Non, non; c'est pour... pour lui contenter l' Touchez là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE.

Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que j donne. (*Bas, à Sganarelle.*) C'est un anneau constell guérit les égarements d'esprit.

LUCINDE.

Faisons donc le contrat, afin que rien n'y man

CLITANDRE.

Hélas! Je le veux bien, madame. (*Bas, à Sganarell* vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, faire croire que c'est un notaire.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Holà! faites monter le notaire que j'ai amené avc

LUCINDE.

Quoi! vous aviez amené un notaire?

CLITANDRE.

Oui, madame.

LUCINDE.

J'en suis ravie.

SGANARELLE.

O la [illegible] ô la folle !

SCÈNE VII.

NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

(Clitandre parle bas au notaire.)

SGANARELLE, au notaire.

monsieur, il faut faire un contrat pour ces deux ıes-là. Écrivez. (A Lucinde.) Voilà le contrat qu'on ı notaire.) Je lui donne vingt mille écus en ma- ;crivez.

LUCINDE.

ıus suis bien obligée, mon père.

LE NOTAIRE.

ı qui est fait. Vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE.

ı un contrat bientôt bâti.

CLITANDRE, à Sganarelle.

, au moins, monsieur...

SGANARELLE.

non, vous dis-je. Sait-on pas bien...? (Au notaire.) donnez-lui la plume pour signer. (A Lucinde.) Al- ;ne, signe, signe. Va, va, je signerai tantôt, moi.

LUCINDE.

non; je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE.

ien! tiens. (Après avoir signé.) Es-tu contente?

LUCINDE.

ɿu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien, voilà qui est bien.

CLITANDRE.

Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution mener un notaire; j'ai eu celle encore de faire venir voix, des instruments et des danseurs, pour célébr fête et pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce des gens que je mène avec moi, et dont je me sers les jours pour pacifier, avec leur harmonie et l danses, les troubles de l'esprit.

SCÈNE VIII.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITAND LISETTE.

TROISIÈME ENTRÉE.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, LE RIS, PLAISIRS.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, ensembl

Sans nous, tous les hommes
Deviendroient malsains;
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

LA COMÉDIE.

Veut-on qu'on rabatte,
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui nous minent tous?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous, tous les hommes
Deviendroient malsains;
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

lant que les Jeux, les Ris et les Plaisirs dansent, Clitandre emmène Lucinde.)

SCÈNE IX.

IARELLE, LISETTE, LA COMÉDIE, LA IQUE, LE BALLET, JEUX, RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE.

ilà une plaisante façon de guérir! Où est donc ma t le médecin.

LISETTE.

sont allés achever le reste du mariage.

SGANARELLE.

mment! le mariage!

LISETTE.

ı foi, monsieur, la bécasse est bridée; [1] et vous avez ıire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE.

mment diable! (Il veut aller après Clitandre et Lucinde;

[1] *casse bridée*, expression tirée de la chasse. On prend les bé- *avec des lacets* ou collets, et elles se brident elles-mêmes.

les danseurs le retiennent.) Laissez-moi aller ; laissez-m aller, vous dis-je. (Les danseurs le retiennent toujours. Encore ! (Ils veulent faire danser Sganarelle de force.) Pes des gens !

FIN DE L'AMOUR MÉDECIN.

LE MISANTHROPE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

ırésentée à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 juin 1666.

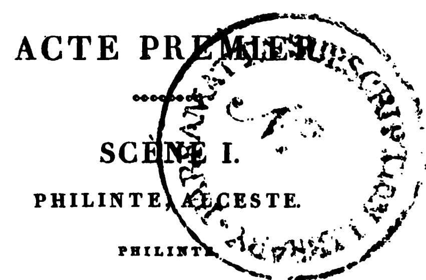
PERSONNAGES.

ALCESTE, amant de Célimène.
PHILINTE, ami d'Alceste.
ORONTE, amant de Célimène.
CÉLIMÈNE, amante d'Alceste.
ÉLIANTE, cousine de Célimène.
ARSINOÉ, amie de Célimène.
ACASTE, } marquis.
CLITANDRE, } marquis.
BASQUE, valet de Célimène.
UN GARDE de la maréchaussée de France.
DUBOIS, valet d'Alceste.

La scène est à Paris, dans la maison de Célimè

LE MISANTHROPE.

ACTE PREMIER.



SCÈNE I.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

ALCESTE, assis.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais, encor, dites-moi, quelle bizarrerie....

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre ;
Et, quoique amis, enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, se levant brusquement.

Moi, votre ami ! rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître,

Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements:
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme:
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent!
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infame,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son ame;
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable:
Et je vous supplîrai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grace sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grace!

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,

On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre comme on peut à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers [1]
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur quelque préférence une estime se fonde;
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence:

1 *Une ame... qui... a des régals peu chers*, pour qui est peu flattée.

Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais quand on est du monde il faut bien que l'on ren
Quelques dehors civils [1] que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je; on devroit châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencont
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule, et seroit peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos et de la bienséance
De dire à mille gens tout ce que d'eux l'on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

1 *Dehors civils* est là pour *devoirs de société*.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun ;
Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point.
Et je vais n'épargner personne sur ce point :
Mes yeux sont trop blessés ; et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie :
Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; et mon dessein
Est de rompre en visière [1] à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage ;
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'École des Maris,
Dont...

1 *Rompre en visière* est une expression figurée dont voici l'origine. La visière étoit une pièce du casque qui se haussoit et se baissoit, et au travers de laquelle le chevalier voyoit et respiroit. *Rompre en visière* se disoit lorsqu'un chevalier rompoit sa lance dans la visière de celui contre lequel il couroit.

ALCESTE.

Mon dieu! laissons là vos comparaisons fade

PHILINTE.

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades ;
Le monde par vos soins ne se changera pas ;
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie
Partout où vous allez donne la comédie ;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du te
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux; c'est ce que je dem
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine!

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien dans le siècle où nous sommes

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes:
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants
Et les autres, pour être aux méchants complaisant
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux ames vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès

e franc scélérat avec qui j'ai procès.
vers de son masque on voit à plein le traître,
t il est connu pour tout ce qu'il peut être;
roulements d'yeux et son ton radouci
osent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
t que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
sales emplois s'est poussé dans le monde,
par eux son sort, de splendeur revêtu,
onder le mérite et rougir la vertu.
ues titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
isérable honneur ne voit pour lui personne:
ez-le fourbe, infame, et scélérat maudit,
e monde en convient, et nul n'y contredit.
dant sa grimace est partout bien venue,
ccueille, on lui rit, partout il s'insinue;
est par la brigue un rang à disputer,
plus honnête homme on le voit l'emporter.
leu! ce me sont de mortelles blessures
ir qu'avec le vice on garde des mesures;
fois il me prend des mouvements soudains
r dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

lieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en
peine,
ons un peu grace à la nature humaine;
xaminons point dans la grande rigueur,
ons ses défauts avec quelque douceur.
parmi le monde une vertu traitable;
e de sagesse on peut être blâmable:
faite raison *fuit toute* extrémité,

Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages ;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination ;
Et c'est une folie, à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourroient mieux aller prenant un autre cours ;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être
Je prends tout doucement les hommes comme ils so
J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
Et s'il faut par hasard qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux

PHILINTE.

Oui : je vois ces défauts, dont votre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

me verrai trahir, mettre en pièce, voler,

Sans que je sois... Morbleu ! je ne veux point parler :
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence !

PHILINTE.

Ma foi, vous feriez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE.

Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité ?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord : mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE.

Non, j'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remûrai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coutât-il grand'chose
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
Le trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?

Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;
Cependant à leurs vœux votre ame se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à-présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non: l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon foible; elle a l'art de me plaire:
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait elle se fait aimer,
Sa grace est la plus forte; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous *croyez être donc aimé* d'elle?

ALCESTE.

Oui; parbleu!
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,
Sa cousine Éliante auroit tous mes soupirs;
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai; ma raison me le dit chaque jour:
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux; et l'espoir où vous êtes
Pourroit...

SCÈNE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, à Alceste.

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes
Éliante est sortie, et Célimène aussi;
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,

J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que depuis long-temps cette estime m'a mis
Dans un ardent desir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, et ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit:)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi:
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé si je mens!
Et pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embra
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi? vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez f
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère;
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître.
Avant que nous lier, il faut nous mieux connoître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage:
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si dou
Mais cependant je m'offre entièrement à vous:

S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin, je suis à vous de toutes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande; et j'aurois lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet. *L'espoir...* C'est une dame
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paroître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE lit.

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui :
Mais, Philis, le triste avantage.
Lorsque rien ne marche après lui !

PHILINTE.

Je suis déja charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, bas; à Philinte.

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau!

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense;
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, bas, à Philinte.

Hé quoi! vil complaisant, vous louez des sottises!

ORONTE.

*S'il faut qu'*une attente éternelle

Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire:
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, bas, à part.

La peste de ta chute! empoisonneur, au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, bas, à part.

Morbleu!

ORONTE, à Philinte.

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, bas, à part.

Hé! que fais-tu donc, traître?

ORONTE, à Alceste.

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité:
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut *qu'un galant homme* ait toujours grand empire

Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par-là
Que j'ai tort de vouloir...

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme:
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme;
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux [1] comme dans notre temps
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal? et leur ressemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disois-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour v

[1] *Mettois aux yeux*, pour *faisois sentir*.

ıyez-moi, résistez à vos tentations.
ɾobez au public ces occupations,
n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,
ır prendre de la main d'un avide imprimeur
lui de ridicule et misérable auteur.
st ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

ılà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
ıis ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

ALCESTE.

anchement, il est bon à mettre au cabinet.
ıus vous êtes réglé sur de méchants modèles,
vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que nous berce un temps notre ennui?
Et que, rien ne marche après lui?
Que, ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que, Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours?

: style figuré dont on fait vanité
ırt du bon caractère et de la vérité;
: n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
: ce n'est point ainsi que parle la nature.
: méchant goût du siècle en cela me fait peur:
os pères, tout grossiers, l'avoient beaucoup meilleur;
: je prise bien moins tout ce que l'on admire,
u'une vieille chanson que je m'en vais vous dire:

Si le roi m'avoit donné

Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
Reprenez votre Paris.
J'aime mieux ma mie, oh gay !
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avoit donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay !
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(A Philinte qui rit.)

Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons :
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres

Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que de votre manière
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme; et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, se mettant entre deux.

Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grace.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.

Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœu

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble servite

SCÈNE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Hé bien! vous le voyez : pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de

PHILINTE.

Mais quoi!...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore!

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah! parbleu! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

MADAME, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperois de parler autrement:
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE.

C'est pour me quereller donc; à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame.
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder;
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMÈNE.

Des amants que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?

Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux;
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités;
Et votre complaisance un peu moins étendue
De tant de soupirants chasseroit la cohue.
Mais au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort.
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons [1] qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave [2]
Qu'il a gagné votre ame en faisant votre esclave?
Ou sa façon de rire et son ton de fausset
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

1 *Canons*, morceaux d'étoffe qu'on portoit au-dessus du genou.
2 *Rhingrave*, espèce de fraise.

CÉLIMÈNE.

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que, dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux!

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE.

C'est ce qui doit rasseoir votre ame effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie?

CÉLIMÈNE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé?

CÉLIMÈNE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
[illegible] disiez peut-être aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE.

Certes, pour un amant la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne!
Hé bien! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit, je me dédis ici,
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même:
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir; et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle;
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle:
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grace;
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE.

Qu'est-ce ?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE.

Hé bien ! faites monter

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête !
A recevoir le monde on vous voit toujours prête !
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous !

CÉLIMÈNE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne sauroient me plaire.

CÉLIMÈNE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte...

CÉLIMÈNE.

Mon dieu! de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire:
Ils ne sauroient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement...

SCÈNE IV.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

BASQUE.

Voici Clitandre encor, madame.

ALCESTE.

Justement.

CÉLIMÈNE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Je sors.

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pour quoi faire?

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CÉLIMÈNE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire;

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMÈNE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE.

Hé bien! allez, sortez; il vous est tout loisible.

SCÈNE V.

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE, à Célimène.

Voici les deux marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMÈNE.

(A Basque.)

Oui. Des siéges pour tous.

(Basque donne des siéges, et sort.)

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non; mais je veux, madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre ame.

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non; mais vous choisirez. C'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût sur ses manières
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort.
Partout il porte un *air qui saute* aux yeux d'abord;

Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu! s'il faut parler des gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure au grand soleil tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours:
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte;
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, à Philinte.

Ce début n'est pas mal; et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timanthe encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons il assomme le monde;
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, madame?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur!

mais on ne le voit sortir du grand seigneur.
ıns le brillant commerce il se mêle sans cesse,
ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
ı qualité l'entête, et tous ses entretiens
: sont que de chevaux, d'équipage et de chiens;
tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage,
le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

n dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

e pauvre esprit de femme, et le sec entretien!
orsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre:
faut suer sans cesse à chercher que lui dire;
t la stérilité de son expression
ait mourir à tous coups la conversation.
n vain, pour attaquer son stupide silence,
e tous les lieux communs vous prenez l'assistance;
e beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
ont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
ependant sa visite, assez insupportable,
raîne en une longueur encore épouvantable;
t l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
u'elle s'émeut autant qu'une pièce de bois.

ACASTE.

ue vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE.

Ah! quel orgueil extrême!
est un homme gonflé de l'amour de soi-même:
n mérite jamais n'est content de la cour;
ntre elle il fait métier de pester chaque jour,

Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servît pas:
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne!

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis;
Qu'en dites-vous, madame?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile!
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,

Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre :
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, à Célimène.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme! poussez, mes bons amis de cour.
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et, d'un baiser flatteur,
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu! c'est à vous; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas,
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire:
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous; madame, c'est tout dire:
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison;
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais...

ALCESTE.

Non, madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre ame
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas; mais j'avoûrai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

ACASTE.

De graces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte:
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amants
Que je verrois soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable.
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable;

Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paroît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi! vous vous en allez, messieurs?

CLITANDRE et ACASTE.

Non pas, mad

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre ame!
Sortez quand vous voudrez, messieurs; mais j'averti
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A[illegible]ir madame en être importunée,

Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE, à Alceste.

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE, à Alceste.

Monsieur, un homme est là, qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette [1] à grand'basques plissées,
Avec du d'or dessus.

CÉLIMÈNE, à Alceste.

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

1 *Jaquette*. La jaquette était une espèce de saye ou casaque qui descendait jusqu'aux genoux. Les gens du peuple et les paysans en portaient.

SCÈNE VII.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACAST
PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE D
LA MARÉCHAUSSÉE.

ALCESTE, allant au-devant du garde.

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît
Venez, monsieur.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, monsieur, pour m'en instrui

LE GARDE.

Messieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui? moi, monsieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pour quoi fair

PHILINTE, à Alceste.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE, à Philinte.

Comment?

PHILINTE.

Oronte et lui se sont tantôt bravés

Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

PHILINTE.

Mais d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point; les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

(A Clitandre et à Acaste, qui rient.)

Par la sambleu! messieurs, je ne croyois pas être

Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE.

Allez vite paroître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, madame; et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher marquis, je te vois l'ame bien satisfaite;
Toute chose t'égaie, et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute, et du bon goût
A juger sans étude et raisonner de tout,
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre; [1]

[1] Autrefois les *spectateurs* avaient des bancs sur le théâtre, ce *qui détruisait entièrement* l'illusion.

Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des *ah!*
Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi
Qu'on peut par tout pays être content de soi.

CLITANDRE.

Oui, mais trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE.

Moi? Parbleu! je ne suis de taille ni d'humeur
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés sévères,
A languir à leur pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher par des soins d'une très-longue suite
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elle
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien;
*Et qu'*au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, marquis, être fort bien ici?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte, et m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que de ses vœux
Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, et toi le fortuné;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pende.

CLITANDRE.

Oh ça, veux-tu, marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux?
Que qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival assidu?

ACASTE.

Ah! parbleu! tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.
Mais, chut.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE

CÉLIMÈNE.

Encore ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE.

Je viens d'ouir entrer un carosse là-bas.
Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

Arsinoé, madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMÈNE

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Éliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE.

De quoi s'avise-t-elle? et qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe;
Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMÈNE.

Oui, oui, franche grimace!
Dans l'ame elle est du monde; et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie;
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude;
Et, *pour sauver l'honneur* de ses foibles appas,

Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairoit fort à la dame :
Et même pour Alceste elle a tendresse d'ame.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, sous main, contre moi se détache.
Enfin, je n'ai rien vu de si sot, à mon gré ;
Elle est impertinente au suprême degré,
Et...

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMÈNE.

Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amène ?
Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE.

Ah ! mon dieu ! que je suis contente de vous voir.

(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

SCÈNE V.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE.

ARSINOÉ.

Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE.

ous nous asseoir?

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire.
'amitié doit surtout éclater
qui le plus nous peuvent importer:
il n'en est point de plus grande importance
de l'honneur et de la bienséance,
ar un avis qui touche votre honneur,
l'amitié que pour vous a mon cœur.
chez des gens de vertu singulière,
us, du discours on tourna la matière;
conduite, avec ses grands éclats,
ut le malheur qu'on ne la loua pas.
de gens dont vous souffrez visite,
nterie, et les bruits qu'elle excite,
t des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,
is rigoureux que je n'eusse voulu.
ez bien penser quel parti je sus prendre:
ie je pus pour vous pouvoir défendre;
cusai fort sur votre intention,
le votre ame être la caution.
savez qu'il est des choses dans la vie
peut excuser, quoiqu'on en ait envie;
is contrainte à demeurer d'accord
lont vous viviez vous faisoit un peu tort,
oit dans le monde une méchante face,
conte fâcheux que partout on n'en fasse,
vous vouliez, tous vos déportements
t moins donner prise aux mauvais jugements.

Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée :
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'ame trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de graces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige ; et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître à l'instant la faveur
Par un avis aussi qui touche votre honneur :
Et comme je vous vois vous montrer mon amie
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre à mon tour un exemple si doux
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,
Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une ame qui vit bien,
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle ;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures

s choses qui sont innocentes et pures;
ela, si je puis vous parler franchement,
ie, fut blâmé d'un commun sentiment.
oi bon, disoient-ils, cette mine modeste,
sage dehors que dément tout le reste?
st à bien prier exacte au dernier point;
elle bat ses gens, et ne les paye point.
tous les lieux dévots elle étale un grand zèle;
elle met du blanc, et veut paroître belle.
ait des tableaux couvrir les nudités;
elle a de l'amour pour les réalités. »
ioi, contre chacun je pris votre défense,
assurai fort que c'étoit médisance:
ous les sentiments combattirent le mien,
conclusion fut que vous feriez bien
ndre moins de soin des actions des autres,
ous mettre un peu plus en peine des vôtres;
doit se regarder soi-même un fort long temps
que de songer à condamner les gens;
ut mettre le poids d'une vie exemplaire
es corrections qu'aux autres on veut faire;
encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
à qui le ciel en a commis le soin.
ne, je vous crois aussi trop raisonnable
e pas prendre bien cet avis profitable;
r l'attribuer qu'aux mouvements secrets
èle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ.

ı qu'en reprenant on soit assujettie,
n'attendois pas à cette repartie,

Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

Au contraire, madame; et, si l'on étoit sage,
Ces avis mutuels seroient mis en usage.
On détruiroit par-là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire entre nous
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ.

Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;
Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti.
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgraces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces:
L'age amènera tout; et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir,
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir;

Et je ne sais pourquoi votre ame ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE.

Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurois que faire, et ce n'est pas ma faute;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ.

Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule,
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites;
Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants:
Et de là nous pouvons tirer des conséquences
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances,
Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est notre soupirant,
Et qu'il *faut acheter tous* les soins qu'on nous rend.

Ne vous enflez donc point d'une si grande gloire
Pour les petits brillants d'une foible victoire,
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas
De traiter pour cela les gens du haut en bas.
Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE.

Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire:
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
Et sans...

ARSINOÉ.

Brisons, madame, un pareil entretien,
Il pousseroit trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurois pris déja le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

CÉLIMÈNE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter,
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ARSINO

CÉLIMÈNE.

Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,

Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.
Soyez avec madame : elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCÈNE VII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne ;
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime ;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice :
Vous avez à vous plaindre ; et je suis en courroux
Quand je vois, chaque jour, qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, madame ? Et sur quoi pourrois-je en rien prétendre ?
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre ?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi ?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services ;
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir.

Et le mérite enfin que vous nous faites voir,
Devroit...

ALCESTE.

Mon dieu ! laissons mon mérite, de grace :
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ?
Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême ;
Et vous saurez de moi qu'en deux forts bons endroits
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Hé ! madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par-là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout est d'un grand mérite également doué :
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué :
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous montrer mieu
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous servir, remuer des machines ;
Et j'ai des gens en main que j'emploîrai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse ?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse ;
Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,

Un ame compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir et faire mes affaires:
Être franc et sincère est mon plus grand talent:
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages;
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels;
On n'a point à louer les vers de messieurs tels,
A donner de l'encens à madame une telle,
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.

ARSINOÉ.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour:
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour,
Et pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez sans doute un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, madame, votre amie?

ARSINOÉ.

Oui. Mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus long-temps le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon ame,
Et je vous donne *avis qu'on* trahit votre flamme.

ALCESTE.

C'est me montrer, madame, un tendre mouvement;
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie, elle est, et je la nomme,
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, madame; on ne voit pas les cœurs:
Mais votre charité se seroit bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire; il est assez aisé.

ALCESTE.

Non: mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien! c'est assez dit; et sur cette matière
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi:
Là, je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de votre belle;
Et si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point vu d'ame à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure:
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avoit de ces messieurs occupé la prudence.
« Non, messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,
« Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
« De quoi s'offense-t-il? et que veut-il me dire?
« Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
« Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?
« On peut être honnête homme, et faire mal des vers:
« Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.
« Je le tiens galant homme en toutes les manières,
« Homme de qualité, de mérite et de cœur,
« Tout ce qu'il vous plaira! mais fort méchant auteur.
« Je loûrai, si l'on veut, son train et sa dépense,
« Son adresse à cheval, aux armes, à la danse:
« Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur;
« Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,

« On ne doit de rimer avoir aucune envie,
« Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie. »
Enfin toute la grace et l'accommodement
Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style:
« Monsieur, je suis fâché d'être si difficile,
« Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de bon cœ
« Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
Et dans une embrassade on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier:
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
Et la sincérité dont son ame se pique,
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir partout comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je sais encor moins comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeu
Et toutes ces raisons de douces sympathies,
Dans cet exemple-ci, se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on ve

ÉLIANTE.

.it qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
,ouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;
quelquefois sans qu'il le sache bien,
it aimer aussi, parfois, qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

is que notre ami, près de cette cousine,
era des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
! avoit mon cœur, à dire vérité,
neroit ses vœux tout d'un autre côté;
r un choix plus juste, on le verroit, madame,
r des bontés que lui montre votre ame.

ÉLIANTE.

noi, je n'en fais points de façons; et je croi
doit sur de tels points être de bonne foi.
n'oppose point à toute sa tendresse:
ıtraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
'étoit qu'à moi la chose pût tenir,
ême à ce qu'il aime on me verroit l'unir.
i, dans un tel choix, comme tout se peut faire,
nour éprouvoit quelque destin contraire,
loit que d'un autre on couronnât les feux,
ırrois me résoudre à recevoir ses vœux;
efus souffert en pareille occurrence,
y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

i, de mon côté, je ne m'oppose pas,
ne, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
même, s'il veut, il peut bien vous instruire,

De ce que là-dessus j'ai pris soin de...
Mais si, par un hymen qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre ame lui présente :
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moi, madame, retomber!

ÉLIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non, madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon ame.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et de tous mes souhaits j'en presse le moment

SCÈNE II.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah! faites-moi raison, madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE.

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurois parler.

ÉLIANTE.

esprit, un peu, tâche à se rappeler.

ALCESTE.

ciel! faut-il qu'on joigne à tant de graces
ces odieux des ames les plus basses!

ÉLIANTE.

ais encor, qui vous peut...

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné!
Célimène... eût-on pu croire cette nouvelle?
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement;
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALCESTE.

Ah! morbleu! mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.

(A Éliante.)

C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte,
A produit à mes yeux ma disgrace et sa honte;
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins,
Et que de mes rivaux je redoutois le moins!

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous pl
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports; et l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE.

Moi, vous venger! Comment?

ALCESTE.

En recevant mon cœ
Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle:
C'est par-là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service,
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE.

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense
Et vous pourrez quitter ce desir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas:
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante

‹pable aimée est bientôt innocente :
.e mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
›n sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

ı, non, madame, non; l'offense est trop mortelle;
ı'est point de retour, et je romps avec elle;
ɜn ne sauroit changer le dessein que j'en fais,
je me punirois de l'estimer jamais.
voici. Mon courroux redouble à cette approche.
vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
inement la confondre, et vous porter, après,
cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE, à part.

ːiel! de mes transports puis-je être ici le maître?

CÉLIMÈNE.

part.) (A Alceste.)
ais! Quel est donc le trouble où je vous vois paroître?
que me veulent dire et ces soupirs poussés,
ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE.

ıe toutes les horreurs dont une ame est capable,
vos déloyautés n'ont rien de comparable;
ıe le sort, les démons, et le ciel en courroux,
ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE.

ɔilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah! ne plaisantez point; il n'est pas temps de rire:
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame:
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme.
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvoit odieux
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sc
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudi
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtiments;
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;
Je ne suis plus à moi; je suis tout à la rage:
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
Je cède aux mouvements d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE.

t donc, je vous prie, un tel emportement?
s, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
pour mon malheur, le poison qui me tue,
i cru trouver quelque sincérité
raîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE.

trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

e cœur est double, et sait bien l'art de feindre!
ır le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts.
es yeux, et connoissez vos traits;
découvert suffit pour vous confondre,
e ce témoin, on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE.

ıc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE.

ougissez pas en voyant cet écrit!

CÉLIMÈNE.

ıelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

us joignez ici l'audace à l'artifice!
oûrez-vous, pour n'avoir point de seing?

CÉLIMÈNE.

i désavouer un billet de ma main?

ALCESTE.

ouvez le voir sans demeurer confuse
e dont *vers moi son* style vous accuse!

CÉLIMÈNE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant!

ALCESTE.

Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant!
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE.

Oronte! qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?

CÉLIMÈNE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah! le détour est bon, et l'excuse admirable!
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait,
Et me voilà par-là convaincu tout-à-fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair;
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme.
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE.

Il ne me plaît pas, moi.

ous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
e me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

ı, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE.

n, je n'en veux rien faire, et, dans cette occurrence,
ut ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

grace, montrez-moi, je serai satisfait,
'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE.

n, il est pour Oronte; et je veux qu'on le croie;
reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,
dmire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
tes, prenez parti, que rien ne vous arrête,
ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE, à part.

:l! rien de plus cruel peut-il être inventé?
jamais cœur fut-il de la sorte traité?
oi! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
:st moi qui me viens plaindre; et c'est moi qu'on querelle!
pousse ma douleur et mes soupçons à bout;
ı me laisse tout croire; on fait gloire de tout:
cependant mon cœur est encore assez lâche
ur ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
ntre l'ingrat objet dont il est trop épris!

(A Célimène.)

Ah! que vous savez bien ici contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;
A vous prêter les mains ma tendresse consent:
Efforcez-vous ici de paroître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMÈNE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre,
Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincérité!
Quoi! de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense!
Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas

'on ne dit point qu'après de grands combats?
e tels soupçons méritent ma colère,
ıs ne valez pas que l'on vous considère.
s sotte, et veux mal à ma simplicité
nserver encor pour vous quelque bonté;
vrois autre part attacher mon estime,
us faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

raîtresse, mon foible est étrange pour vous;
me trompez, sans doute, avec des mots si doux.
il n'importe, il faut suivre ma destinée:
re foi mon ame est tout abandonnée;
ux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE.

vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

ien n'est comparable à mon amour extrême;
ans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
usqu'à former des souhaits contre vous.
je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable;
vous fussiez réduite en un sort misérable;
e ciel, en naissant, ne vous eût donné rien,
vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
que de mon cœur l'éclatant sacrifice
pût d'un pareil sort réparer l'injustice,
e j'eusse la joie et la gloire en ce jour
us voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMÈNE.

me vouloir du bien d'une étrange manière!

Me préserve le ciel que vous ayez matière...!
Voici monsieur Dubois plaisamment figuré.

SCÈNE IV.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE.

Que veut cet équipage et cet air effaré?
Qu'as-tu?

DUBOIS.

Monsieur...

ALCESTE.

Hé bien?

DUBOIS.

Voici bien des mystèr

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DUBOIS.

Nous sommes mal, monsieur, dans nos affair

ALCESTE.

Quoi?

DUBOIS.

Parlerai-je haut?

ALCESTE.

Oui, parle, et promptemen

DUBOIS.

N'est-il point là quelqu'un?

ALCESTE.

Ah! que d'amusement!

Veux-tu parler?

DUBOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

ıt?

DUBOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

uoi?

DUBOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

?

DUBOIS.

Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

quelle raison me tiens-tu ce langage?

DUBOIS.

ıson, monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

casserai la tête assurément,
eux, maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS.

, un homme noir et d'habit et de mine,
nous laisser, jusque dans la cuisine,
r griffonné d'une telle façon,
lroit pour le lire être pis qu'un démon.
otre procès, je n'en fais aucun doute;
able d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

quoi? *Ce papier*, qu'a-t-il à démêler,

Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DUBOIS.

C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure en
Un homme qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appel

ALCESTE.

Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS.

C'est un de vos amis enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi! n'a-t-il voulu te rien spécifier?

DUBOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, ou vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connoissance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE.

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE.

Je ne sais; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable?

DUBOIS, après avoir long-temps cherché le billet.

Ma foi, je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE.

Je ne sais qui me tient...

CÉLIMÈNE.

Ne vous emportez pas,
: démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

que le sort, quelque soin que je prenne,
l'empêcher que je vous entretienne :
ur en triomphe, souffrez à mon amour
:evoir, madame, avant la fin du jour.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblig

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne peut me détourner;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi ! contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause ;
Sur la foi de mon droit mon ame se repose:
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès !
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire !
Toute la bonne foi cède à sa trahison !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,

on droit, et tourne la justice!
ı arrêt couronner son forfait!
ıtent encor du tort que l'on me fait,
ırmi le monde un livre abominable,
ıi la lecture est même condamnable,
re à mériter la dernière rigueur,
ıt le fourbe a le front de me faire l'auteur!
là-dessus on voit Oronte qui murmure,
tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
ıi, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
ui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
ır des vers qu'il a faits demander ma pensée;
parce que j'en use avec honnêteté,
ne le veux trahir, lui ni la vérité,
ıide à m'accabler d'un crime imaginaire!
voilà devenu mon plus grand adversaire!
ımais de son cœur je n'aurai le pardon,
n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
ı hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!
à ces actions que la gloire les porte!
la bonne foi, le zèle vertueux,
ice et l'honneur que l'on trouve chez eux!
c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge,
nous de ce bois et de ce coupe-gorge:
entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

un peu bien prompt le dessein où vous êtes;
mal n'est pas si grand que vous le faites.

Ce que votre partie ose vous imputer,
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui! de semblables tours il ne craint point l'éclat:
Il a permission d'être franc scélérat;
Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné;
De ce côté déja vous n'avez rien à craindre:
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse:
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité,
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin vos soins sont superflus.
Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir en face
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît:
Tout marche par cabale et par pur intérêt;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
Pour vouloir se tirer de leur société?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie;
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu:
Et si de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seroient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui;
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde;
En beaux raisonnements vous abondez toujours:
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire:
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;
De ce que je dirois je ne répondrois pas,
Et je me jetterois cent choses sur les bras:
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.

Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi ;
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non : de trop de soucis je me sens l'ame émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre ;
Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

Oui, c'est à vous de voir si, par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre ame une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende ;
De le sacrifier, madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite ?

ORONTE.

ı ne faut point ces éclaircissements;
.e savoir quels sont vos sentiments.
ıez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre
ıolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, sortant du coin où il étoit.

i, monsieur a raison; madame, il faut choisir;
ıa demande ici s'accorde à mon desir.
eille ardeur me presse, et même soin m'amène;
n amour veut du vôtre une marque certaine:
choses ne sont plus pour traîner en longueur,
roici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

ıe veux point, monsieur, d'une flamme importune
ubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

: veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
ger de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

'e amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE.

ıoindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE.

le n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE.

autement de ne la voir jamais.

ORONTE.

c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

rous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux

ORONTE.

Quoi! sur un pareil choix vous semblez être en pei

ALCESTE.

Quoi! votre ame balance, et paroît incertaine!

CÉLIMÈNE.

Mon dieu! que cette instance est là hors de saison!
Et que vous témoignez tous deux peu de raison!
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance:
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous de
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gène trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte:
Je trouve que ces mots, qui sont désobligeants,
Ne se doivent point dire en présence des gens;
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumiè
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visiè
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non; un franc aveu n'a rien que j'appréhend
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande;
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.

Conserver tout le monde est votre grande étude :
Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude ;
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus ;
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice !
Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?
J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

SCÈNE III.

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE.

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent, l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur,
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre :
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE.

N'allez *point là-dessus me* consulter ici :

Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCES
PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORON

ACASTE, à Célimène.

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplai
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE, à Oronte et à Alceste.

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ, à Célimène.

Madame, vous serez surprise de ma vue.
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue:

Tous deux ils m'ont trouvée, et ce sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.
J'ai du fond de votre ame une trop haute estime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, madame, voyons d'un esprit adouci
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre.

ACASTE, à Oronte et à Alceste.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connoître sa main n'ait trop su vous instruire.
Mais ceci vaut assez la peine de le lire:

« Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; et si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de vicomte... »

Il devroit être ici.

« Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, *est un homme* qui ne sauroit me reve-

nir; et, depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure rant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le marquis... »

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

« Pour le petit marquis, qui me tint hièr long-tem main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que tou personne, et ce sont de ces mérites qui n'ont que la et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts... »

(A Alceste.)

A vous le dé, monsieur.

« Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quel fois avec ses brusqueries et son chagrin bourru; mais cent moments où je le trouve le plus fâcheux du mo Et pour l'homme au sonnet... »

(A Oronte.)

Voici votre paquet.

« Et pour l'homme au sonnet, qui s'est jeté dans l esprit, et veut être auteur malgré tout le monde, puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; et sa me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en que je ne me divertis pas toujours si bien que vous sez; que je vous trouve à dire, plus que je ne voud dans toutes les parties où l'on m'entraîne, et que c'e merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte *la présence* des gens qu'on aime. »

CLITANDRE.

i maintenant, moi.

Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le ux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de . Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime, l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, re raisonnable, vos sentiments contre les siens; et oi le plus que vous pourrez, pour m'aider à e chagrin d'en être obsédée. »

rt beau caractère on voit là le modèle,
e, et vous savez comment cela s'appelle.
Nous allons, l'un et l'autre, en tous lieux
r de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

de quoi vous dire, et belle est la matière:
ne vous tiens pas digne de ma colère;
us ferai voir que les petits marquis
ur se consoler, des cœurs de plus haut prix.

SCÈNE V.

MÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

de cette façon je vois qu'on me déchire,
tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
e cœur, paré de beaux semblants d'amour,
le genre humain se promet tour à tour!

Allez, j'étois trop dupe, et je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître:
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

(A Alceste.)

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

SCÈNE VI.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOÉ, à Célimène.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir;
Je ne m'en saurois taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;

(Montrant Alceste.)

Mais monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,
Devoit-il...

ALCESTE.

Laissez-moi, madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus;
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle;

Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si par un autre choix je cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance [1] il peut s'être flatté.
Le rebut de madame est une marchandise
Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grace, et portez-le moins haut.
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut;
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle;
Et je brûle de voir une union si belle.

SCÈNE VII.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, à Célimène.

Hé bien! je me suis tu, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire?
Et puis-je maintenant...?

CÉLIMÈNE.

Oui, vous pouvez tout dire;
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.

1 *Créance*. On se servait alors du mot *créance* pour *croyance*: il paraissait plus doux aux courtisans.

J'ai tort, je le confesse, et mon ame confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des autres ici méprisé le courroux;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable;
Je sais combien je dois vous paroître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé! le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et, quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?

(A Éliante et à Philinte.)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme

(A Célimène.)

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en saurai, dans mon ame, excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse
Où le vice du temps porte votre jeunesse,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,

Et que, dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.
C'est par-là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir!
Et dans votre désert aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?
Vos desirs avec moi ne sont-ils pas contents?

CÉLIMÈNE.

La solitude effraie une ame de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds,
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non, mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse; et ce sensible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE, à Éliante.

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous, depuis long-temps, je fais un cas extrême
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même;
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers:
Je m'en sens trop indigne, et commence à connoître
Que le ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait naîtr
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin...

ÉLIANTE.

Vous pouvez suivre cette pensée:
Ma main de se donner n'est pas embarrassée;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah! cet honneur, madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifirois et mon sang et ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments!
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,

Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

FIN DU MISANTHROPE.

LE

[ÉDECIN MALGRÉ LUI,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

résentée à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 9 août 1666.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Lucinde.
LUCINDE, fille de Géronte.
LÉANDRE, amant de Lucinde.
SGANARELLE, mari de Martine.
MARTINE, femme de Sganarelle.
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.
VALÈRE, domestique de Géronte.
LUCAS, mari de Jacqueline, domestique de Géronte.
JACQUELINE, nourrice chez Géronte, et femme de Lucas.
THIBAUT, père de Perrin, } paysans.
PERRIN, fils de Thibaut, }

La scène est à la campagne.

LE

MÉDECIN MALGRÉ LUI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

MARTINE.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

Oh! la grande fatigue que d'avoir une femme! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon!

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote!

SGANARELLE.

Oui, habile *homme*. Trouve-moi un faiseur de fagots

qui sache comme moi raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su dans son jeune âge son rudiment par cœur.

MARTINE.

Peste du fou fieffé!

SGANARELLE.

Peste de la carogne!

MARTINE.

Que maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui!

SGANARELLE.

Que maudit soit le bec cornu de notaire qui me fit signer ma ruine!

MARTINE.

C'est bien à toi vraiment à te plaindre de cette affaire! Devrois-tu être un seul moment sans rendre grace au ciel de m'avoir pour ta femme! et méritois-tu d'épouser une personne comme moi?

SGANARELLE.

Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces! Hé! morbleu! ne me fais point parler là-dessus: je dirois de certaines choses...

MARTINE.

Quoi! que dirois-tu?

SGANARELLE.

Baste, laissons là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver? Un homme

qui me réduit à l'hôpital; un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai!...

SGANARELLE.

Tu as menti; j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend pièce à pièce tout ce qui est dans le logis!...

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois!...

SGANARELLE.

Tu t'en leveras plus matin.

MARTINE.

Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison!...

SGANARELLE.

On en déménage plus aisément.

MARTINE.

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire!

SGANARELLE.

C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu pendant ce temps que je fasse avec ma famille?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet : quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl dans ma maison.

MARTINE.

Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même?...

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches?...

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE.

Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir?

SGANARELLE.

Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'ame endurante, et que j'ai le bras assez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?

SGANARELLE.

Doux objet de mes veux, je vous frotterai les oreilles.

MARTINE.

Ivrogne que tu es!

SGANARELLE.

Je vous battrai.

MARTINE.

Sac à vin!

SGANARELLE.

Je vous rosserai.

MARTINE.

Infame!

SGANARELLE.

Je vous étrillerai.

MARTINE.

Traître! insolent! trompeur! lâche! coquin! pendard! gueux! belître! fripon! maraud! voleur!...

SGANARELLE.

Ah! vous en voulez donc?

(Sganarelle prend un bâton, et bat sa femme.)

MARTINE, criant.

Ah! ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

SCÈNE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTI

M. ROBERT.

Holà! holà! holà! fi! Qu'est-ce ceci? Quelle i
Peste soit le coquin, de battre ainsi sa sfemme.

MARTINE, à M. Robert.

Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROBERT.

Ah! j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. ROBERT.

J'ai tort.

MARTINE.

Est-ce là votre affaire?

M. ROBERT.

Vous avez raison.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empê
maris de battre leurs femmes!

M. ROBERT.

Je me rétracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-dessus?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Est-ce à vous d'y mettre le nez?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaît d'être battue.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il est vrai.

MARTINE.

Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

(Elle lui donne un soufflet.)

M. ROBERT, à Sganarelle.

Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites; rossez, battez comme il faut votre femme; je vous aiderai, si vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT.

Ah! c'est une autre chose.

SGANARELLE.

Je la veux battre, si je le veux; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'est ma femme, et non pas la vôtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ai que faire de votre aide.

M. ROBERT.

Très-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arb doigt il ne faut point mettre l'écorce.

(Il bat M. Robert, et le chasse.)

SCÈNE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

Oh çà! faisons la paix nous deux. Touche là.

MARTINE.

Oui, après m'avoir ainsi battue!

SGANARELLE.

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé!

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE.

Viens, viens, viens.

MARTINE.

Non; je veux être en colère.

SGANARELLE.

Fi! c'est une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laisse-moi là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE.

Hé bien! va, je te demande pardon; mets là ta main.

MARTINE.

Je te le pardonne; (bas, à part.) mais tu le paieras.

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela : ce so choses qui sont de temps en temps nécessaires mitié ; et cinq ou six coups de bâton, entre gens ment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus de fagots.

SCÈNE IV.

MARTINE.

Va, quelque mine que je fasse, je n'oublierai ressentiment ; et je brûle en moi-même de tr moyens de te punir des coups que tu m'as d sais bien qu'une femme a toujours dans les mai se venger d'un mari : mais c'est une punition cate pour mon pendard : je veux une vengean fasse un peu mieux sentir ; et ce n'est pas cont pour l'injure que j'ai reçue.

SCÈNE V.

VALÈRE, LUCAS, MARTINE

LUCAS, à Valère, sans voir Martine.

Parguienne ! j'avons pris là tous deux une commission ; et je ne sais pas, moi, ce que j attraper.

VALÈRE, à Lucas, sans voir Martine.

Que veux-tu, mon pauvre nourricier ? il faut l

à notre maître : et puis, nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse ; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne ; et, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE, rêvant à part, se croyant seule.

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

LUCAS, à Valère.

Mais quelle fantaisie s'est-il boutée là dans la tête, puisque les médecins y avons tous perdu leur latin.

VALÈRE, à Lucas.

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; et souvent en de simples lieux...

MARTINE, se croyant toujours seule.

Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurois digérer ; et... (heurtant Valère et Lucas) Ah ! messieurs, je vous demande pardon ; je ne vous voyois pas, et cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALÈRE.

Chacun a ses soins dans le monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

VALÈRE.

Cela se pourroit faire, et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déja épuisé toute leur science après elle : mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire; et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE, bas, à part.

Ah! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard! (Haut.) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez; et nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde pour les maladies désespérées.

VALÈRE.

Hé! de grace, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS.

Un médecin qui coupe du bois!

VALÈRE.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire?

MARTINE.

Non; c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, *affecte* quelquefois de paroître ignorant, tient

sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du ciel pour la médecine.

VALÈRE.

C'est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE.

La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité, et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

VALÈRE.

Voilà une étrange folie!

MARTINE.

Il est vrai; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALÈRE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle. Mais il est aisé à connoître: c'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un habit jaune et vert.

LUCAS.

Un habit jaune et vard! C'est donc le médecin des *parroquets?*

VALÈRE.

Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites ?

MARTINE.

Comment ! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenoit morte il y avoit déja six heures, et l'on se disposoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche; et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah !

VALÈRE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa, sur le pavé, la tête, les bras et les jambes. On n'y eut pas plus tôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire, et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette.

LUCAS.

Ah !

VALÈRE.

Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE.

Qui en doute ?



LUCAS.

igué! vlà justement l'homme qu'il nous faut. Allons ; charcher.

VALÈRE.

›us vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

lais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement je vous ai donné.

LUCAS.

Hé! morguienne! laissez-nous faire: s'il ne tient qu'à ttre, la vache est à nous.

VALÈRE, à Lucas.

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre; t j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du nonde.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

SGANARELLE, chantant derrière le théâtre.

Là, là, là.

VALÈRE.

J'entends quelqu'un qui chante, et qui coupe du boi

SGANARELLE, entrant sur le théâtre avec une bouteille à main, sans apercevoir Valère ni Lucas.

Là, là, là... Ma foi, c'est assez travailler pour bo un coup. Prenons un peu d'haleine.

(Après avoir bu.)

Voilà du bois qui est salé comme tous les diables

14.

(Il chante.)

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vos petits glougloux!
Mais mon sort feroit bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah! bouteille ma mie,
Pourquoi vous videz-vous?

Allons, morbleu! il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALÈRE, bas, à Lucas.

Le voilà lui-même.

LUCAS, bas, à Valère.

Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté le nez dessus.

VALÈRE.

Voyons bien de près.

SGANARELLE, embrassant sa bouteille.

Ah! ma petite friponne! que je t'aime, mon petit bouchon.

(Il chante.) (Apercevant Valère et Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.)

Mais mon sort... feroit... bien... des jaloux
Si...

(Voyant qu'on l'examine de plus près.)

Que diable! à qui en veulent ces gens-là?

VALÈRE, à Lucas.

C'est lui assurément.

LUCAS, à Valère.

Le vlà tout craché comme on nous l'a défiguré.

(Sganarelle pose la bouteille à terre; et Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté : Lucas, faisant la même chose que Valère, Sganarelle reprend sa bouteille, et la tient contre son estomac avec divers gestes qui font un jeu de théâtre.)

SGANARELLE, à part.

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils?

VALÈRE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle?

SGANARELLE.

Hé! quoi?

VALÈRE.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle.

SGANARELLE, se tournant vers Valère, puis vers Lucas.

Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALÈRE.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VALÈRE.

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons; et nous venons *implorer votre aide*, dont nous avons besoin.

SGANARELLE.

Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites. Mais, monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît; le soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monsieu, boutez dessus.

SGANARELLE, à part.

Voici des gens bien pleins de cérémonies.

(Il se couvre.)

VALÈRE.

Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous; les habiles gens sont toujours recherchés; et nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE.

Il est vrai, messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALÈRE.

Ah! monsieur!...

SGANARELLE.

Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALÈRE.

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE.

Mais aussi je les vends cent dix sous le cent.

VALÈRE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

s promets que je ne saurois les donner à moins.

VALÈRE.

:ur, nous savons les choses.

SGANARELLE.

. savez les choses, vous savez que je les vends

VALÈRE.

:ur, c'est se moquer que...

SGANARELLE.

ne moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALÈRE.

; d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

:n pourrez trouver autre part à moins; il y a fagots : mais pour ceux que je fais...

VALÈRE.

onsieur, laissons-là ce discours.

SGANARELLE.

s jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit e.

VALÈRE.

!

SGANARELLE.

n conscience; vous en paierez cela. Je vous parle :nt, et ne suis pas homme à surfaire.

VALÈRE.

l, monsieur, qu'une personne comme vous s'a- s grossières *feintes*, s'abaisse à parler de la sorte! *ıme si savant*, un fameux médecin comme [illegible]

êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir en terrés les beaux talents qu'il a!

SGANARELLE, à part.

Il est fou.

VALÈRE.

De grace, monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne sart de rian; je savons c'en que j savons.

SGANARELLE.

Quoi donc? Que me voulez-vous dire? Pour qui m prenez-vous?

VALÈRE.

Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE.

Médecin vous-même; je ne le suis point, et je ne l'a jamais été.

VALÈRE, bas.

Voilà sa folie qui le tient. (Haut.) Monsieur, ne veuil lez point nier les choses davantage; et n'en venons point s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE.

A quoi donc?

VALÈRE.

A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE.

Parbleu! venez-en à tout ce qu'il vous plaira : je n *suis point médecin*, et ne sais ce que vous me voule *dire.*

VALÈRE, bas.

Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (Haut.) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS.

Hé! tétigué! ne lantiponez point davantage, et confessez à la franquette que v's êtes médecin.

SGANARELLE, à part.

J'enrage!

VALÈRE.

A quoi bon nier ce qu'on sait?

LUCAS.

Pourquoi toutes ces fraimes-là? A quoi est-ce que ça vous sart?

SGANARELLE.

Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VALÈRE.

Vous n'êtes point médecin?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V' n'êtes pas médecin?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALÈRE.

Puisque vous le voulez, il faut bien s'y résoudre.

(Ils prennent chacun un bâton, et le frappent.)

SGANARELLE.

Ah! ah! ah! messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALÈRE.

Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence?

LUCAS.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre?

VALÈRE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué! j'en sis fâché, franchement.

SGANARELLE.

Que diable est-ce ci, messieurs? De grace, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin?

VALÈRE.

Quoi! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin?

SGANARELLE.

Diable emporte si je le suis!

LUCAS.

Il n'est pas vrai que vous sayez médecin?

SGANARELLE.

Non, la peste m'étouffe! (Ils recommencent à le battre.) Ah! ah! Hé bien! messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer.

VALÈRE.

Ah! voilà qui va bien, monsieur; je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALÈRE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE, à part.

Ouais! seroit-ce bien moi qui me tromperois, et serois-je devenu médecin sans m'en être aperçu?

VALÈRE.

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes; et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE.

Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes? Est-il bien assuré que je sois médecin?

LUCAS.

Oui, par ma figué!

SGANARELLE.

Tout de bon?

VALÈRE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte si je le savois!

VALÈRE.

Comment! vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE.

Ah! ah!

LUCAS.

Un médecin qui a gari je ne sais combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu!

VALÈRE.

Une femme étoit tenue pour morte il y avoit six he
elle étoit prête à ensevelir, lorsque avec une gout
quelque chose, vous la fîtes revenir, et marcher d'
par la chambre.

SGANARELLE.

Peste!

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans se laissit choir du
d'un clocher; de quoi il eut la tête, les jambes et le
cassés : et vous, avec je ne sais quel onguent, vou
qu'aussitôt il se relevit sur ses pieds, et s'en fut jou
fossette.

SGANARELLE.

Diantre!

VALÈRE.

Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec
et vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous la
conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai?

VALÈRE.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! je suis médecin, sans contredit. Je l'avois o
mais je m'en ressouviens. De quoi est-il questior
faut-il se transporter?

VALÈRE.

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voi
fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALÈRE.

(Bas, à Lucas.) (A Sganarelle.)

Il aime à rire. Allons, monsieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de médecin?

VALÈRE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE, présentant sa bouteille à Valère.

Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps.

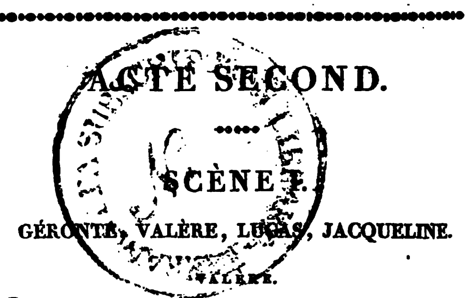
(Puis se tournant vers Lucas, en crachant.)

Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.

LUCAS.

Palsanguienne! v'là un médecin qui me plaît : je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

VALÈRE.

Oui, monsieur, je crois que vous serez satisfait; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

LUCAS.

Oh! morguienne, il faut tirer l'échelle après ceti-là; et tous les autres ne sont pas daignes de li déchausser ses souliés.

VALÈRE.

C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUCAS.

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALÈRE.

Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit; et parfois il a des moments où son esprit s'échappe, et ne paroît pas ce qu'il est.

LUCAS.

Oui, il aime à bouffonner, et l'an diroit parfois, ne v's en déplaise, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALÈRE.

Mais, dans le fond, il est tout science; et bien souvent *il dit des choses* tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisoit dans un livre.

VALÈRE.

Sa réputation s'est déja répandue ici; et tout le monde vient à lui.

GÉRONTE.

Je meurs d'envie de le voir: faites-le-moi vite venir.

VALÈRE.

Je le vais querir.

SCÈNE II.

GÉRONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE.

Par ma fi, monsieu, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi-queumi; et la meilleure médeçaine que l'an pourroit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un biau et bon mari, pour qui alle eût de l'amiquié.

GÉRONTE.

Ouais! nourrice m'amie, vous vous mêlez de bien des choses!

LUCAS.

Taisez-vous, notre minagère Jacquelaine; ce n'est pas à vous à bouter là votre nez.

JACQUELINE.

Je vous dis et vous douze que tous ces médecins n'y *feront rian que* de l'iau claire; que votre fille a besoin

d'autre chose que de ribarbe et de séné, et qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GÉRONTE.

Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a? Et lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?

JACQUELINE.

Je le crois bian; vous li vouliez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce monsieu Liandre, qui li touchoit au cœur? Alle auroit été fort obéissante; et je m'en vais gager qu'il la prendroit, li, comme alle est, si vous la li vouillais donner.

GÉRONTE.

Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun oncle qui est si riche, dont il est hériquié!

GÉRONTE.

Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient; et l'on court grand risque de s'abuser, lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prières de messieurs les héritiers; et l'on a le temps d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend pour vivre le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les pères et les mères ont cette maudite coutume de demander toujours: *Qu'a-t-il et qu'a-t-elle?* Et le compère Piarre a marié sa

.e Simonette au gros Thomas pour un quarquié de ·aigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où elle ıvoit bouté son amiquié; et v'là que la pauvre criature en ·st devenue jaune comme eun coing, et n'a point profité out depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, nonsieu. On n'a que son plaisir en ce monde; et j'aime-·ois mieux bailler à ma fille eun bon mari, qui li fût ıgriable, que toutes les rentes de la Biausse.

GÉRONTE.

Peste! madame la nourrice, comme vous dégoisez! Taisez-vous, je vous prie; vous prenez trop de soin, et vous échauffez votre lait.

LUCAS, frappant, à chaque phrase qu'il dit, sur l'épaule de Géronte.

Morgué! tais-toi; tu es une impertinente. Monsieu n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à téter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le père de sa fille; et il est bon et sage pour voir ce qu'il li faut.

GÉRONTE.

Tout doux! oh! tout doux!

LUCAS, frappant encore sur l'épaule de Géronte.

Monsieu, je veux un peu la mortifier, et li apprendre le respect qu'alle vous doit.

GÉRONTE.

Oui: mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

SCÈNE III.

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUC
JACQUELINE.

VALÈRE.

Monsieur, préparez-vous. Voici votre médeci
entre.

GÉRONTE, à Sganarelle.

Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et
avons grand besoin de vous.

SGANARELLE, en robe de médecin, avec un chapeau de
pointus.

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous de

GÉRONTE.

Hippocrate dit cela?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Dans son chapitre... des chapeaux.

GÉRONTE.

Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monsieur le médecin, ayant appris les merveill
choses...

GÉRONTE.

A qui parlez-vous, de grace?

SGANARELLE.

s.

GÉRONTE.

suis pas médecin.

SGANARELLE.

n'êtes pas médecin?

GÉRONTE.

vraiment.

SGANARELLE.

le bon?

GÉRONTE.

le bon.

Sganarelle prend un bâton, et frappe Géronte.)

h! ah!

SGANARELLE.

êtes médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'au-
nces.

GÉRONTE, à Valère.

liable d'homme m'avez-vous là amené?

VALÈRE.

is ai bien dit que c'étoit un médecin goguenard.

GÉRONTE.

mais je l'envoierois promener avec ses gogue-
s.

LUCAS.

enez pas garde à ça, monsieu; ce n'est que pour

GÉRONTE.

raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la l j'ai prise.

GÉRONTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE.

Je suis fâché...

GÉRONTE.

Cela n'est rien.

SGANARELLE.

Des coups de bâton...

GÉRONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉRONTE.

Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai u est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je suis ravi, monsieur, que votre fille ai moi; et je souhaiterois de tout mon cœur q eussiez besoin aussi, vous et toute votre fa vous témoigner l'envie que j'ai de vous servi

GÉRONTE.

Je vous suis obligé de ces sentiments.

SGANARELLE.

Je vous assure que c'est du meilleur de m je vous parle.

GÉRONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE.

Comment s'appelle votre fille?

GÉRONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde! ah! beau nom à médicamenter! Lucinde!

GÉRONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui est cette grande femme-là?

GÉRONTE.

C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE, à part.

Peste! le joli meuble que voilà! (Haut.) Ah! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très-humble esclave de votre nourricerie, et je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tétât le lait de vos bonnes grâces. (Il lui porte la main sur le sein.) Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service; et...

LUCAS.

Avec votre parmission, monsieur le médecin, laissez-là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoi! elle est votre femme?

LUCAS.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! vraiment, je ne savois pas cela, et je m'en ré pour l'amour de l'un et de l'autre.

(Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas, et embras nourrice.)

LUCAS, tirant Sganarelle, et se remettant entre lui et sa fe

Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous assure que je suis ravi que vous soyez ensemble : je la félicite d'avoir un mari comme vou je vous félicite, vous d'avoir une femme si belle, si si bien faite comme elle est.

(Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les Sganarelle passe dessous, et embrasse encore la nourric

LUCAS, le tirant encore.

Hé! têtigué! point tant de compliments, je vous plie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous si bel assemblage?

LUCAS.

Avec moi tant qu'il vous plaira; mais avec má fe trêve de sarimonie.

SGANARELLE.

Je prends part également au bonheur de tous deu si je vous embrasse pour vous en témoigner ma joi *l'embrasse de* même pour lui en témoigner aussi.

(Il continue le même jeu.)

LUCAS, le tirant pour la troisième fois.

! vartigué, monsieu le médecin, que de lantipo-

SCÈNE V.

›NTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

GÉRONTE.

ısieur, voici tout à l'heure ma fille qu'on va vous r.

SGANARELLE.

'attends, monsieur, avec toute la médecine.

GÉRONTE.

est-elle ?

SGANARELLE, se touchant le front.

dedans.

GÉRONTE.

t bien.

SGANARELLE.

s comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut ›ssaie un peu le lait de votre nourrice, et que je ›on sein.

(Il s'approche de Jacqueline.)

LUCAS, le tirant, et lui faisant faire la pirouette.

ınain, nannain : je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

.t l'office du médecin de voir les tétons des nour-

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je sis votre sarviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin? Hors de là.

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE, en le regardant de travers.

Je te donnerai la fièvre.

JACQUELINE, prenant Lucas par le bras, et lui faisant faire aussi la pirouette.

Ote-toi de là aussi; est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE.

Fi le vilain, qui est jaloux de sa femme!

GÉRONTE.

Voici ma fille.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la malade?

GÉRONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille; et j'aurois tous les regrets *du monde, si* elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

ı'elle s'en garde bien ! Il ne faut pas qu'elle meure l'ordonnance du médecin.

GÉRONTE.

lons, un siége.

SGANARELLE, assis entre Géronte et Lucinde.

ɔilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GÉRONTE.

ous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE.

ınt mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, le meilleur signe du monde. (A Lucinde.) Hé bien ! de est-il question ? Qu'avez-vous ? Quel est le mal que sentez ?

INDE, portant sa main à sa bouche, à sa tête, et sous son menton.

an, hi, hon, han.

SGANARELLE.

é ! que dites-vous ?

LUCINDE, continue les mêmes gestes.

an, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

uoi ?

LUCINDE.

an, hi, hon.

SGANARELLE.

an, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel le de langage est-ce là ?

GÉRONTE.

onsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette,

sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la cause; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi?

GÉRONTE.

Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE.

Et qui est ce sot là, qui ne veut pas que sa femme soit muette? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie! je me garderois bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE.

Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGANARELLE.

Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu: ce mal l'oppresse-t-il beaucoup?

GÉRONTE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elles de grandes douleurs.

GÉRONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieusement?

GÉRONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matière est-elle louable?

GÉRONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

SGANARELLE, à Lucinde.

Donnez-moi votre bras. (A Géronte.) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Hé! oui, monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ha! ha!

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie!

SGANARELLE.

Nous autres grands médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, et vous eût été dire, C'est ceci, c'est cela: mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Oui: mais je voudrois bien que vous me puissiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE.

Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE.

Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue?

SGANARELLE.

Aristote, là-dessus, dit... de fort belles choses.

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE.

Ah! c'étoit un grand homme!

GÉRONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout-à-fait; un homme qui étoit (*Levant le bras depuis le coude.*) plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes; peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire...à...Entendez-vous le latin?

GÉRONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE, *se levant brusquement.*

Vous n'entendez point le latin?

GÉRONTE.

Non.

SGANARELLE, avec enthousiasme.

ias arci thuram, catalemus, singulariter, no- , *hæc musa,* la muse, *bonus, bona, bonum. Deus est-ne oratio latinas? etiam,* oui. *Quare?* Pour-*ua substantivo, et adjectivum, concordat in generum, et casus.*

GÉRONTE.

ue n'ai-je étudié!

JACQUELINE.

le homme que v'là!

LUCAS.

ı est si biau que je n'y entends goutte.

SGANARELLE.

; vapeurs, dont je vous parle, venant à passer du he où est le foie, au côté droit où est le cœur, ve que le poumon, que nous appelons en latin ayant communication avec le cerveau, que nous ; en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son esdites vapeurs qui remplissent les ventricules ›late; et parce que lesdites vapeurs... comprenez ·aisonnement, je vous prie... et parce que les-eurs ont une certaine malignité... écoutez bien ous conjure...

GÉRONTE.

SGANARELLE.

ertaine malignité qui est causée... soyez attentif ›laît...

GÉRONTE.

ıis.

SGANARELLE.

qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs.... *Ossabandus, nequei, nequer, potarinum, quipsa milus.* Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE.

Ah! que ça est bian dit, notre homme!

LUCAS.

Que n'ai-je la langue aussi bian pendue!

GÉRONTE.

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué: c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui; cela étoit autrefois ainsi: mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE.

C'est ce que je ne savois pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a pas de mal; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉRONTE.

Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire?

GÉRONTE.

ui.

SGANARELLE.

lon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui
: prendre pour remède quantité de pain trempé dans
in.

GÉRONTE.

ourquoi cela, monsieur ?

SGANARELLE.

arce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble,
vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous
bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et
ls apprennent à parler en mangeant de cela ?

GÉRONTE.

ela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de
et de vin.

SGANARELLE.

e reviendrai voir sur le soir en quel état elle sera.

SCÈNE VII.

RONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE.

(A Jacqueline.) (A Géronte.)

oucement, vous. Monsieur, voilà une nourrice à la-
lle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

JACQUELINE.

ui ? *moi ? Je me* porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice; tant pis. Cette gr à craindre, et il ne sera pas mauvais de v que petite saignée amiable, de vous donne clystère dulcifiant.

GÉRONTE.

Mais, monsieur, voilà une mode que je point. Pourquoi s'aller faire saigner quan de maladie?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en est salutaire; boit pour la soif à venir, il faut aussi se fai la maladie à venir.

JACQUELINE, en s'en allan

Ma fi, je me moque de ça, et je ne ve de mon corps une boutique d'apothicair

SGANARELLE.

Vous êtes rétive aux remèdes; mais nou soumettre à la raison.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, SGANARE

SGANARELLE.

Je vous donne le bonjour.

GÉRONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Vous donner de l'argent, monsieur.

SGANARELLE, tendant sa main par derrière, tandis que Géronte ouvre sa bourse.

Je n'en prendrai pas, monsieur.

GÉRONTE.

Monsieur...

SGANARELLE.

Point du tout.

GÉRONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GÉRONTE.

De grace!

SGANARELLE.

Vous vous moquez.

GÉRONTE.

Voilà qui est fait.

SGANARELLE.

Je n'en ferai rien.

GÉRONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE, après avoir pris l'argent.

Cela est-il de poids?

GÉRONTE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

Je ne suis pas un médecin mercenaire.

GÉRONTE.

Je le sais bien.

SGANARELLE.

L'intérêt ne me gouverne point.

GÉRONTE.

Je n'ai pas cette pensée.

SGANARELLE, seul, regardant l'argent qu'il a reçu.

Ma foi, cela ne va pas mal; et pourvu que...

SCÈNE IX.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

Monsieur, il y a long-temps que je vous attends; et viens implorer votre assistance.

SGANARELLE, lui tâtant le pouls.

Voilà un pouls qui est fort mauvais.

LÉANDRE.

Je ne suis point malade, monsieur, et ce n'est pas po cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vo donc?

LÉANDRE.

Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'a pelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde que vo venez de visiter; et comme, par la mauvaise humeur

e, toute sorte d'accès m'est fermée auprès d'elle, asarde à vous prier de vouloir servir mon amour, le donner lieu d'exécuter un stratagême que j'ai pour lui pouvoir dire deux mots d'où dépendent ment mon bonheur et ma vie.

SGANARELLE.

qui me prenez-vous? Comment! oser vous adresoi pour vous servir dans votre amour, et vouloir la dignité de médecin à des emplois de cette

LÉANDRE.

sieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE, en le faisant reculer.

veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LÉANDRE.

monsieur, doucement.

SGANARELLE.

nalavisé.

LÉANDRE.

ace!

SGANARELLE.

us apprendrai que je ne suis point homme à cela, c'est une insolence extrême...

LÉANDRE, tirant une bourse.

ieur...

SGANARELLE.

ouloir m'employer... (Recevant la bourse.) Je ne s pour vous, car vous êtes honnête homme; et je vi de vous rendre service: mais il y a de certains ments au *monde* qui viennent prendre les gens

pour ce qu'ils ne sont pas; et je vous avoue (met en colère.

LÉANDRE.

Je vous demande pardon, monsieur, de que....

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi est-il questio

LÉANDRE.

Vous saurez donc, monsieur, que cette n vous voulez guérir est une feinte maladie. Le ont raisonné là-dessus comme il faut; et ils manqué de dire que cela procédoit, qui du c des entrailles, qui de la rate, qui du foie; certain que l'amour en est la véritable cau Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour : d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, qu'on ne nous voie ensemble, retirons-nous c vous dirai en marchant ce que je souhaite de v

SGANARELLE.

Allons, monsieur : vous m'avez donné p amour une tendresse qui n'est pas concevable, drai toute ma médecine, ou la malade crever elle sera à vous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apocaire; et, comme le père ne m'a guère vu, ce changent d'habit et de perruque est assez capable, je crois, me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LÉANDRE.

Tout ce que je souhaiterois seroit de savoir cinq ou six nds mots de médecine pour parer mon discours et me aner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire; il suffit de abit : et je n'en sais pas plus que vous.

LÉANDRE.

Comment!

SGANARELLE.

Diable emporte, si j'entends rien en médecine! Vous s honnête homme, et je veux bien me confier à vous *nme vous vous confiez* à moi.

LÉANDRE.

Quoi! vous n'êtes pas effectivement...

SGANARELLE.

Non, vous dis-je; ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si savant que cela; et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais pas sur quoi cette imagination leur est venue; mais quand j'ai vu qu'à toute force ils vouloient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés; et, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos; et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier en faisant des souliers ne sauroit gâter un morceau de cuir qu'il n'en paie les pots cassés; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde; et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.

LÉANDRE.

Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

SGANARELLE, *voyant des hommes qui viennent à lui.*

Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter. (*A Léandre.*) Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

SCÈNE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

Monsieu, je venons vous charcher, mon fils Perrin et moi.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Sa pauvre mère, qui a nom Parrette, est dans un lit malade il y a six mois.

SGANARELLE, *tendant la main comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y fasse?

THIBAUT.

Je voudrions, monsieu, que vous nous baillissiez queuque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir. De quoi est-ce qu'elle est malade?

THIBAUT.

Alle est malade d'hypocrisie, monsieu.

SGANARELLE.

D'hypocrisie?

THIBAUT.

Oui, c'est-à-dire qu'alle est enflée partout; et l'an dit que c'est *quantité* de sériosités qu'alle a dans le corps, et

que son foie, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrais l'appeler, au glieu de faire du sang, ne fait plus que de l'iau. Alle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguienne, avec des lassitudes et des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer ; et parfois il li prend des sincoles et des conversions, que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sais combien d'histoires ; et il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus en lavements, ne v's en deplaise, en apostumes qu'on li a fait prendre, en infections de Jacinthe, et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton mitaine. Il veloit li bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du vin amétile; mais j'ai-z-eu peur franchement que ça l'envoyît *à patres;* et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE, tendant toujours la main.

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait est, monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN.

Monsieu, ma mère est malade; et v'là deux écus que je vous apportons pour nous bailler queuque remède.

SGANARELLE.

Ah! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle *clairement, et qui* s'explique comme il faut. Vous dites

votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée r tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs ns les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et s convulsions, c'est-à-dire des évanouissements?

PERRIN.

Hé! oui, monsieu, c'est justement ça.

SGANARELLE.

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père i ne sait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un mède.

PERRIN.

Oui, monsieu.

SGANARELLE.

Un remède pour la guérir.

PERRIN.

C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que us lui fassiez prendre.

PERRIN.

Du fromage, monsieu?

SGANARELLE.

Oui; c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, corail et des perles, et quantité d'autres choses pré- uses.

PERRIN.

Monsieu, je vous sommes bien obligés, et j'allons li re prendre ça tout à l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire en- rer *du mieux que* vous pourrez.

SCÈNE III.

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS, dans le fond du théâtre.

SGANARELLE.

Voici la belle nourrice. Ah! nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre; et votre vue est la rhubarbe, la casse et le séné qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué, monsieu le médecin, ça est trop bian dit pour moi, et je n'entends rian à tout votre latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, nourrice, je vous prie; devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQUELINE.

Je sis votre sarvante; j'aime bian mieux qu'an ne me garisse pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux et fâcheux comme celui que vous avez!

JACQUELINE.

Que v'lez-vous, monsieu? C'est pour la pénitence de mes fautes; et là où la chèvre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment! un rustre comme cela! un homme qui vous

observe toujours, et ne veut pas que personne vous parle !

JACQUELINE.

Hélas ! vous n'avez rian vu encore ; et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise himeur.

SGANARELLE.

Est-il possible ! et qu'un homme ait l'ame assez basse pour maltraiter une personne comme vous ! Ah ! que j'en sais, belle nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons ! Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de telles mains ! et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot... pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari...

JACQUELINE.

Hé ! monsieu, je sais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oui, sans doute, nourrice, il les mérite, et il mériteroit encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il est bian vrai que, si je n'avois devant les yeux que son intérêt, il pourroit m'obliger à queuque étrange chose.

SGANARELLE.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela ; et, si j'étois assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour...

(Dans le temps que Sganarelle tend les bras pour embrasser Jac-

queline, Lucas passe sa tête par-dessous, et se met entre eux deux. Sganarelle et Jacqueline regardent Lucas, et sortent chacun de leur côté.)

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LUCAS.

GÉRONTE.

Hola! Lucas, n'as-tu point vu ici notre médecin?

LUCAS.

Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu; et ma femme aussi.

GÉRONTE.

Où est-ce donc qu'il peut être?

LUCAS.

Je ne sais; mais je voudrois qu'il fût à tous les guebles.

GÉRONTE.

Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille.

SCÈNE V.

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Ah! monsieur, je demandois où vous étiez.

SGANARELLE.

Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade?

GÉRONTE.

Un *peu plus* mal depuis votre remède.

SGANARELLE.

mieux, c'est signe qu'il opère.

GERONTE.

mais en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

us mettez pas en peine; j'ai des remèdes qui se
t de tout, et je l'attends à l'agonie.

GÉRONTE, montrant Léandre.

st cette homme-là que vous amenez?

RELLE, faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un apothicaire.

..

GÉRONTE.

?

SGANARELLE.

...

GÉRONTE.

SGANARELLE.

GÉRONTE.

us entends.

SGANARELLE.

: fille en aura besoin.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

Monsieu, v'là votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, monsieur l'apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie.

(Sganarelle tire Géronte dans un coin du théâtre, et lui passe un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Léandre et Lucinde.)

Monsieur, c'est une grande et subtile question entre les docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui: et moi je dis qu'oui et non; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune; et comme le soleil, qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE, à Léandre.

Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GÉRONTE.

Voilà ma fille qui parle! O grande vertu du remède! O admirable médecin! Que je vous suis obligé, monsieur, de cette guérison merveilleuse! et que puis-je faire pour vous après un tel service?

SGANARELLE, se promenant sur le théâtre, et s'éventant avec son chapeau.

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE.

Oui, mon père, j'ai recouvré la parole; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GÉRONTE.

Quoi!

LUCINDE.

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GÉRONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos discours ne serviront de rien.

GÉRONTE.

Je...

LUCINDE.

C'est *une chose où je* suis déterminée.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GÉRONTE.

J'ai...

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts!

GÉRONTE.

Il...

LUCINDE.

Mon cœur ne sauroit se soumettre à cette tyrannie.

GÉRONTE.

La...

LUCINDE.

Et je me jetterai plutôt dans un couvent que d'épouser un homme que je n'aime point.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE, avec vivacité.

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GÉRONTE.

Ah! quelle impétuosité de paroles! Il n'y a pas moyen d'y résister. (A Sganarelle.) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je *puis faire* pour votre service, est de vous rendre sourd, si *vous voulez.*

GÉRONTE.

us remercie. (A Lucinde.) Penses-tu donc...

LUCINDE.

toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon

GÉRONTE.

ɩouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE.

userai plutôt la mort.

SGANARELLE, à Géronte.

dieu! arrêtez-vous, laissez-moi médicamenter aire; c'est une maladie qui la tient, et je sais le qu'il y faut apporter.

GÉRONTE.

t-il possible, monsieur, que vous pussiez aussi ette maladie d'esprit?

SGANARELLE.

laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout; et ɩothicaire nous servira pour cette cure. (A Léandre.) . Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre à-fait contraire aux volontés du père; qu'il n'y a temps à perdre; que les humeurs sont fort aigres, est nécessaire de trouver promptement un remède l, qui pourroit empirer par le retardement. Pour n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite ve, que vous mêlerez comme il faut avec deux s de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle difficulté à prendre ce remède; mais, comme vous bile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y e, *et de lui faire* avaler la chose du mieux que vous

pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai ici son père; mais surtout ne perdez point de temps. Au remède, vite! au remède spécifique!

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

GÉRONTE.

Quelles drogues, monsieur, sont celles que vous venez de dire? Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE.

Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GÉRONTE.

Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne?

SGANARELLE.

Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE.

Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉRONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait sagement.

GÉRONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Il seroit arrivé quelque folie, si j'avois souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GÉRONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonner.

GÉRONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle!

GÉRONTE.

Mais il perdra son temps.

SGANARELLE.

Ha! ha!

GÉRONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

SGANARELLE.

Il n'a pas affaire à un sot, et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCÈNE VIII.

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

Ah ! palsanguienne, monsieu, vaici bian du tintamarre ; votre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apothicaire ; et v'là monsieu le médecin qui a fait cette belle opération-là.

GÉRONTE.

Comment ! m'assassiner de la façon ! Allons, un commissaire ; et qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah ! traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS.

Ah ! par ma fi, monsieu le médecin, vous serez pendu : ne bougez de là seulement.

SCÈNE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE, à Lucas.

Ah ! mon dieu ! que j'ai eu de peine à trouver ce logis ! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le v'la qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi ! mon mari pendu ! Hélas ! et qu'a-t-il fait pour

cela ?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE.

Hélas! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va ndre?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah!

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de ns!

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE.

Encore, si tu avois achevé de couper notre bois, je rendrois quelque consolation.

SGANARELLE.

Retire-toi de là, tu me fends le cœur!

MARTINE.

Non, je veux demeurer pour t'encourager à la mort; t je ne te quitterai point que je ne t'aie vu pendu.

SGANARELLE.

Ah!

SCÈNE X.

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GÉRONTE, à Sganarelle.

Le commissaire viendra bientôt, et l'on s'en va vous mettre en *lieu où l'on* me répondra de vous.

SGANARELLE, à genoux.

Hélas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GÉRONTE.

Non, non; la justice en ordonnera. Mais que vois-je?

SCÈNE XI.

GÉRONTE, LÉANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, MARTINE.

LÉANDRE.

Monsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, et remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux, et de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, monsieur, c'est que je viens, tout à l'heure, de recevoir des lettres par où j'apprends que mon oncle est mort, et que je suis héritier de tous ses biens.

GÉRONTE.

Monsieur, votre vertu m'est tout-à-fait considérable; et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

SGANARELLE, à part.

La médecine l'a échappé belle!

MARTINE.

Puisque que tu ne seras point pendu, rends-moi grâce

e médecin, car c'est moi qui t'ai procuré cet hon-
.

SGANARELLE.

ui, c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de
s de bâton.

LÉANDRE, à Sganarelle.

effet en est trop beau pour en garder du ressenti-
t.

SGANARELLE.

oit. (A Martine.) Je te pardonne ces coups de bâton
iveur de la dignité ou tu m'as élevé : mais prépare-
lésormais à vivre dans un grand respect avec un
ıme de ma conséquence; et songe que la colère d'un
iecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

FIN DU MÉDECIN MALGRÉ LUI.

MÉLICERTE,

PASTORALE HÉROÏQUE,

l n'existe que les deux premiers actes qui furent représentés à Saint-Germain-en-Laye, le 2 décembre 1666.

PERSONNAGES.

MÉLICERTE, bergère.
DAPHNÉ, bergère.
ÉROXÈNE, bergère.
MYRTIL, amant de Mélicerte.
ACANTE, amant de Daphné.
TIRÈNE, amant d'Éroxène.
LICARSIS, pâtre, cru père de Myrtil.
CORINNE, confidente de Mélicerte.
NICANDRE, berger.
MOPSE, berger, cru oncle de Mélicerte.

La scène est en Thessalie, dans la vallée d

MÉLICERTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DAPHNÉ, ÉROXÈNE, ACANTE, TIRÈNE.

ACANTE.

Ah ! charmante Daphné !

TIRÈNE.

Trop aimable Éroxène !

DAPHNÉ.

Acante, laisse-moi.

ÉROXÈNE.

Ne me suis point, Tirène.

ACANTE, à Daphné.

Pourquoi me chasses-tu ?

TIRÈNE, à Éroxène.

Pourquoi fuis-tu mes pas ?

DAPHNÉ, à Acante.

Tu me plais loin de moi.

ÉROXÈNE, à Tirène.

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne cesseras-tu *point* cette rigueur mortelle ?

TIRÈNE.

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle?

DAPHNÉ.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux?

ÉROXÈNE.

Ne cesseras-tu point de m'être si facheux?

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

TIRÈNE.

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

DAPHNÉ.

Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu.

ÉROXÈNE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien! en m'éloignant je te vais satisfaire.

TIRÈNE.

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Généreuse Éroxène, en faveur de mes feux,
Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

TIRÈNE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine,
Et sache d'où pour moi procède tant de haine.

SCÈNE II.

DAPHNÉ, ÉROXÈNE.

ÉROXÈNE.

Acante a du mérite, et t'aime tendrement;

D'où vient que tu lui fais un si dur traitement?

DAPHNÉ.

Tirène vaut beaucoup, et languit pour tes charmes;
D'où vient que sans pitié tu vois couler ses larmes?

ÉROXÈNE.

Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raison te condamne à répondre avant moi.

DAPHNÉ.

Pour tous les soins d'Acante on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.

ÉROXÈNE.

Je ne fais pour Tirène éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maître de mon cœur.

DAPHNÉ.

Puis-je savoir de toi ce choix qu'on te voit taire?

ÉROXÈNE.

Oui, si tu veux du tien m'apprendre le mystère.

DAPHNÉ.

Sans te nommer celui qu'amour m'a fait choisir,
Je puis facilement contenter ton desir;
Et de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde dans ma poche un portrait admirable,
Qui, jusqu'au moindre trait, lui ressemble si fort,
Qu'il est sûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

ÉROXÈNE.

Je puis te contenter par une même voie,
Et payer ton secret en pareille monnoie.
J'ai de la main aussi de ce peintre fameux
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,
Si plein de tous ses traits et de sa grace extrême,

Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNÉ.

La boîte que le peintre a fait faire pour moi
Est tout-à-fait semblable à celle que je voi.

ÉROXÈNE.

Il est vrai, l'une à l'autre entièrement ressemble,
Et certe il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

DAPHNÉ.

Faisons en même temps, par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du secret de nos cœurs.

ÉROXÈNE.

Voyons à qui plus vite entendra ce langage,
Et qui parle le mieux, de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNÉ.

La méprise est plaisante, et tu te brouilles bien;
Au lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

ÉROXÈNE.

Il est vrai; je ne sais comme j'ai fait la chose.

DAPHNÉ.

Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

ÉROXÈNE.

Que veut dire ceci? Nous nous jouons, je croi:
Tu fais de ces portraits même chose que moi.

DAPHNÉ.

Certes, c'est pour en rire, et tu peux me le rendre.

ÉROXÈNE, mettant les deux portraits l'un à côté de l'a

Voici le vrai moyen de ne se point méprendre.

DAPHNÉ.

De mes sens prévenus est-ce une illusion?

ÉROXÈNE.

[illegible]e *sur mes* yeux fait-elle impression?

DAPHNÉ.

Myrtil à mes regards s'offre dans cet ouvrage.

ÉROXÈNE.

De Myrtil dans ces traits je rencontre l'image.

DAPHNÉ.

C'est le jeune Myrtil qui fait naître mes feux.

ÉROXÈNE.

C'est au jeune Myrtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNÉ.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire
Les soins que pour son sort son mérite m'inspire.

ÉROXÈNE.

Je venois te chercher pour servir mon ardeur
Dans le dessein que j'ai de m'assurer son cœur.

DAPHNÉ.

Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante?

ÉROXÈNE.

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente?

DAPHNÉ.

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,
Et sa grace naissante a de quoi tout charmer.

ÉROXÈNE.

Il n'est nymphe en l'aimant qui ne se tînt heureuse;
Et Diane, sans honte, en seroit amoureuse.

DAPHNÉ.

Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui;
Et si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour lui.

ÉROXÈNE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître;
Et si j'avois *un sceptre*, il en seroit le maître.

DAPHNÉ.

Ce seroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit du sein arracher cet amour :
Nos ames dans leurs vœux sont trop bien affermies.
Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies;
Et puisqu'en même temps, pour le même sujet,
Nous avons toutes deux formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchise en usage,
Ne prenons l'une et l'autre aucun lâche avantage,
Et courons nous ouvrir ensemble à Licarsis
Des tendres sentiments où nous jette son fils.

ÉROXÈNE.

J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,
Comme un tel fils est né d'un père de la sorte;
Et sa taille, son air, sa parole et ses yeux,
Feroient croire qu'il est issu du sang des dieux.
Mais enfin j'y souscris, courons trouver ce père,
Allons lui de nos cœurs découvrir le mystère;
Et consentons qu'après Myrtil entre nous deux
Décide par son choix ce combat de nos vœux.

DAPHNÉ.

Soit. Je vois Licarsis avec Mopse et Nicandre.
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCÈNE III.

LICARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE, à Licarsis.

Dis-nous donc ta nouvelle.

LICARSIS.

Ah! que vous me pressez!

la ne se dit pas comme vous le pensez.

MOPSE.

ie de sottes façons et que de badinage !
énalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LICARSIS.

rmi les curieux des affaires d'État,
ie nouvelle à dire est d'un puissant éclat.
me veux mettre un peu sur l'homme d'importance,
jouir quelque temps de votre impatience.

NICANDRE.

eux-tu par tes délais nous fatiguer tous deux ?

MOPSE.

rends-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux ?

NICANDRE.

e grace, parle, et mets ces mines en arrière.

LICARSIS.

riez-moi donc tous deux de la bonne manière,
t me dites chacun quel don vous me ferez
our obtenir de moi ce que vous desirez.

MOPSE.

a peste soit du fat ! Laissons-le là, Nicandre ;
brûle de parler, bien plus que nous d'entendre :
a nouvelle lui pèse, il veut s'en décharger,
t ne l'écouter pas est le faire enrager.

LICARSIS.

é !

NICANDRE.

Te voilà puni de tes façons de faire.

LICARSIS.

e m'*en vais vous le dire*, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire.

LICARSIS.

Quoi ! vous ne voulez pas m'entendre ?

NICANDRE.

Non.

LICARSIS.

Hé bie

Je ne dirai donc mot, et vous ne saurez rien.

MOPSE.

Soit.

LICARSIS.

Vous ne saurez pas qu'avec magnificence
Le roi vient honorer Tempé de sa présence ;
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour ;
Qu'à l'aise je l'y vis avec toute sa cour ;
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vue,
Et qu'on raisonne fort touchant cette venue.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie aussi de rien savoir.

LICARSIS.

Je vis cent choses là, ravissantes à voir :
Ce ne sont que seigneurs, qui, des pieds à la tête,
Sont brillants et parés comme au jour d'une fête ;
Ils surprennent la vue ; et nos prés au printemps,
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatants.
Pour le prince, entre tous sans peine on le remarqu
Et d'une stade loin il sent son grand monarque :
Dans toute sa personne il a je ne sais quoi
Qui d'abord fait juger que c'est un maître roi.

Il le fait d'une grace à nulle autre seconde;
Et cela, sans mentir, lui sied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,
Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards:
Ce sont autour de lui confusions plaisantes;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluisantes
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin l'on ne voit rien de si beau sous le ciel;
Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,
Auprès de ce spectacle est une gueuserie.
Mais, puisque sur le fier vous vous tenez si bien,
Je garde ma nouvelle, et ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LICARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t'en te faire pendre.

SCÈNE IV.

ÉROXÈNE, DAPHNÉ, LICARSIS.

LICARSIS, se croyant seul.

C'est de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils font les benêts et les impertinents.

DAPHNÉ.

Le ciel tienne, pasteur, vos brebis toujours saines!

ÉROXÈNE.

Cérès tienne de grains vos granges toujours pleines!

LICARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacun un époux
Qui vous aime beaucoup, et soit digne de vous!

DAPHNÉ.

Ah! Licarsis, nos vœux à même but aspirent.

ÉROXÈNE.

C'est pour le même objet que nos deux cœurs soupire

DAPHNÉ.

Et l'Amour, cet enfant qui cause nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.

ÉROXÈNE.

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

LICARSIS.

Nymphes...

DAPHNÉ.

Pour ce bien seul nous poussons des sou

LICARSIS.

Je suis...

ÉROXÈNE.

A ce bonheur tendent tous nos desirs.

DAPHNÉ.

C'est un peu librement expliquer sa pensée.

LICARSIS.

Pourquoi?

ÉROXÈNE.

La bienséance y semble un peu blessée.

LICARSIS.

Ah! point.

DAPHNÉ.

Mais quand le cœur brûle d'un noble feu

ıns nulle houte, en faire un libre aveu.

LICARSIS.

ÉROXÈNE.

liberté nous peut être permise,
: de nos cœurs la beauté l'autorise.

LICARSIS.

r ma pudeur que me flatter ainsi.

ÉROXÈNE.

n'affectez point de modestie ici.

DAPHNÉ.

notre bien est en votre puissance.

ÉROXÈNE.

us que dépend notre unique espérance.

DAPHNÉ.

ȿ-nous en vous quelques difficultés ?

LICARSIS.

ÉROXÈNE.

œux, dites-moi, seront-ils rejetés ?

LICARSIS.

eçu du ciel une ame peu cruelle :
feu ma femme; et je me sens, comme elle,
sirs d'autrui beaucoup d'humanité,
s point homme à garder de fierté.

DAPHNÉ.

onc Myrtil à notre amoureux zèle.

ÉROXÈNE.

que son choix règle notre querelle.

LICARSIS.

DAPHNÉ.

Oui, c'est Myrtil que de vous nous v

ÉROXÈNE.

De qui pensez-vous donc qu'ici nous vous par

LICARSIS.

Je ne sais; mais Myrtil n'est guère dans un ag
Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNÉ.

Son mérite naissant peut frapper d'autres yeu
Et l'on veut s'engager un bien si précieux,
Prévenir d'autres cœurs, et braver la fortune
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.

ÉROXÈNE.

Comme, par son esprit et ses autres brillants,
Il rompt l'ordre commun et devance le temps
Notre flamme pour lui veut en faire de même,
Et régler tous ses vœux sur son mérite extrêm

LICARSIS.

Il est vrai qu'à son âge il surprend quelquefois ;
Et cet Athénien qui fut chez moi vingt mois,
Qui le trouvant joli, se mit en fantaisie
De lui remplir l'esprit de sa philosophie,
Sur de certains discours l'a rendu si profond,
Que, tout grand que je suis, souvent il me con
Mais, avec tout cela, ce n'est encor qu'enfance
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPHNÉ.

Il n'est point tant enfant, qu'à le voir chaque j
Je ne le croie atteint déja d'un peu d'amour;
Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte

Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

ÉROXÈNE.

Ils pourroient bien s'aimer, et je vois...

LICARSIS.

Franc abus.
Pour elle passe encore, elle a deux ans de plus;
Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance.
Mais pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je pense,
Et les petits desirs de se voir ajusté
Ainsi que les bergers de haute qualité.

DAPHNÉ.

Enfin nous desirons par le nœud d'hyménée
Attacher sa fortune à notre destinée.

ÉROXÈNE.

Nous voulons, l'une et l'autre, avec pareille ardeur,
Nous assurer de loin l'empire de son cœur.

LICARSIS.

Je m'en tiens honoré plus qu'on ne sauroit croire.
Je suis un pauvre pâtre; et ce m'est trop de gloire
Que deux nymphes d'un rang le plus haut du pays,
Disputent à se faire un époux de mon fils.
Puisqu'il vous plaît, qu'ainsi la chose s'exécute,
Je consens que son choix règle votre dispute;
Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt,
Pourra, pour son recours, m'épouser, s'il lui plaît.
C'est toujours même sang, et presque même chose.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le dispose.
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement:
Et voilà ses amours et son attachement.

SCÈNE V.

ÉROXÈNE, DAPHNÉ et LICARSIS, dans le fon du théâtre; MYRTIL.

MYRTIL, se croyant seul, et tenant un moineau dans une ca

Innocente petite bête,
Qui, contre ce qui vous arrête,
Vous débattez tant à mes yeux,
De votre liberté ne plaignez point la perte:
Votre destin est glorieux,
Je vous ai pris pour Mélicerte;
Elle vous baisera, vous prenant dans sa main;
Et de vous mettre en son sein
Elle vous fera la grace.
Est-il un sort au monde et plus doux et plus beau?
Et qui des rois, hélas! heureux petit moineau,
Ne voudroit être en votre place.

LICARSIS.

Myrtil! Myrtil! un mot. Laissons là ces joyaux;
Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.
Ces deux nymphes, Myrtil, à la fois te prétendent,
Et, tout jeune, déja pour époux te demandent;
Je dois par un hymen t'engager à leurs vœux,
Et c'est toi que l'on veut qui choisisses des deux.

MYRTIL.

Ces nymphes?

LICARSIS.

Oui. Des deux tu peux en choisir une.

Vois quel est ton bonheur, et bénis ta fortune.

MYRTIL.

Ce choix qui m'est offert peut-il m'être un bonheur,
S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur?

LICARSIS.

Enfin qu'on le reçoive; et que, sans se confondre,
A l'honneur qu'elles font on songe à bien répondre.

ÉROXÈNE.

Malgré cette fierté qui règne parmi nous,
Deux nymphes, ô Myrtil, viennent s'offrir à vous;
Et de vos qualités les merveilles écloses,
Font que nous renversons ici l'ordre des choses.

DAPHNÉ.

Nous vous laissons, Myrtil, pour l'avis le meilleur,
Consulter sur ce choix vos yeux et votre cœur;
Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages
Par un récit paré de tous nos avantages.

MYRTIL.

C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend;
Mais cet honneur pour moi, je l'avoue, est trop grand.
A vos rares bontés il faut que je m'oppose:
Pour mériter ce sort, je suis trop peu de chose;
Et je serois fâché, quels qu'en soient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop bas.

ÉROXÈNE.

Contentez nos desirs, quoi qu'on en puisse croire,
Et ne vous chargez point du soin de notre gloire.

DAPHNÉ.

Non, ne descendez point dans ces humilités,
Et *laissez-nous juger* ce que vous méritez.

MYRTIL.

Le choix qui m'est offert s'oppose à votre attente,
Et peut seul empêcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choisir de deux grandes beautés,
Égales en naissance et rares qualités!
Rejeter l'une ou l'autre est un crime effroyable,
Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

ÉROXÈNE.

Mais en faisant refus de répondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Myrtil, vous en outragez deux.

DAPHNÉ.

Puisque nous consentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MYRTIL.

Hé bien! si ces raisons ne vous satisfont pas,
Celle-ci le fera : J'aime d'autres appas;
Et je sens bien qu'un cœur, qu'un bel objet engage,
Est insensible et sourd à tout autre avantage.

LICARSIS.

Comment donc? Qu'est-ce ci? Qui l'eût pu présumer?
Et savez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer?

MYRTIL.

Sans savoir ce que c'est, mon cœur a su le faire.

LICARSIS.

Mais cet amour me choque, et n'est pas nécessaire.

MYRTIL.

Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplaît,
Me faire un cœur sensible et tendre comme il est.

LICARSIS.

Mais ce cœur, que j'ai fait, me doit obéissance.

MYRTIL.

Oui, lorsque d'obéir il est en sa puissance.

LICARSIS.

Mais enfin, sans mon ordre, il ne doit point aimer.

MYRTIL.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer?

LICARSIS.

Hé bien! je vous défends que cela continue.

MYRTIL.

La défense, j'ai peur, sera trop tard venue.

LICARSIS.

Quoi! les pères n'ont pas des droits supérieurs?

MYRTIL.

Les dieux, qui sont bien plus, ne forcent point les cœurs.

LICARSIS.

Les dieux... Paix, petit sot. Cette philosophie
Me...

DAPHNÉ.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LICARSIS.

Non; je veux qu'il se donne à l'une pour époux,
Ou je vais lui donner le fouet tout devant vous.
Ah! ah! je vous ferai sentir que je suis père.

DAPHNÉ.

Traitons, de grace, ici les choses sans colère.

ÉROXÈNE.

Peut-on savoir de vous cet objet si charmant,
Dont la beauté, Myrtil, vous a fait son amant?

MYRTIL.

Mélicerte, madame. Elle en peut faire d'autres.

ÉROXÈNE.

Vous comparez, Myrtil, ses qualités aux nôtres!

DAPHNÉ.

Le choix d'elle et de nous est assez inégal!...

MYRTIL.

Nymphes, au nom des dieux, n'en dites point de mal.
Daignez considérer, de grace, que je l'aime;
Et ne me jetez point dans un désordre extrême.
Si j'outrage, en l'aimant, vos célestes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais;
C'est de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offense.
Il est vrai, d'elle à vous je sais la différence:
Mais par sa destinée on se trouve enchaîné;
Et je sens bien enfin que le ciel m'a donné
Pour vous tout le respect, nymphes, imaginable,
Pour elle tout l'amour dont une ame est capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir.
Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre
Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre;
Et, pour me dérober à de semblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LICARSIS.

Myrtil! holà, Myrtil! Veux-tu revenir, traître?
Il fuit; mais on verra qui de nous est le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains transports;
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉLICERTE, CORINNE.

MÉLICERTE.

Ah! Corinne, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'est de Licarsis qu'elle tient la nouvelle...

CORINNE.

Oui.

MÉLICERTE.

Que les qualités dont Myrtil est orné,
Ont su toucher d'amour Éroxène et Daphné?

CORINNE.

Oui.

MÉLICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande,
Qu'ensemble elles en ont déja fait la demande,
Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein
De passer dès cette heure à recevoir sa main?
Ah! que tes mots ont peine à sortir de ta bouche!
Et que c'est foiblement que mon souci te touche!

CORINNE.

Mais quoi! que voulez-vous? C'est là la vérité,
Et vous redites tout comme je l'ai conté.

MÉLICERTE.

Mais comment Licarsis reçoit-il cette affaire?

CORINNE.

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

MÉLICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi, qui sais mon ardeur,
Qu'avec ces mots, hélas! tu me perces le cœur?

CORINNE.

Comment?

MÉLICERTE.

Me mettre aux yeux que le sort implacable,
Auprès d'elles, me rend trop peu considérable,
Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,
N'est-ce pas une idée à me désespérer?

CORINNE.

Mais quoi! je vous réponds, et dis ce que je pense.

MÉLICERTE.

Ah! tu me fais mourir par ton indifférence.
Mais dis, quels sentiments Myrtil a-t-il fait voir?

CORINNE.

Je ne sais.

MÉLICERTE.

Et c'est là ce qu'il falloit savoir,
Cruelle!

CORINNE.

En vérité, je ne sais comment faire;
Et de tous les côtés je trouve à vous déplaire.

MÉLICERTE.

C'est que tu n'entres point dans tous les mouvements
D'un cœur, hélas! rempli de tendres sentiments.
Va-t'en; laisse-moi seule en cette solitude,
Passer quelques moments de mon inquiétude.

SCÈNE II.

MÉLICERTE.

'ous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer;
t Bélise avoit su trop bien m'en informer.
ette charmante mère, avant sa destinée, [1]
le disoit une fois, sur le bord du Pénée:
Ma fille, songe à toi; l'amour aux jeunes cœurs
Se présente toujours entouré de douceurs.
D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables:
Et si tu veux passer tes jours dans quelque paix,
Toujours, comme d'un mal, défends-toi de ses traits. »
ıe ces leçons, mon cœur, je m'étois souvenue;
t quand Myrtil venoit à s'offrir à ma vue,
ļu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des soins,
e vous disois toujours de vous y plaire moins.
'ous ne me crûtes point, et votre complaisance
e vit bientôt changée en trop de bienveillance.
ıans ce naissant amour, qui flattoit vos desirs,
'ous ne vous figuriez que joie et que plaisirs;
;ependant vous voyez la cruelle disgrace
ıont, en ce triste jour, le destin vous menace.
:t la peine mortelle où vous voilà réduit.
.h! mon cœur, ah! mon cœur, je vous l'avois bien dit.
Iais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte.
'oici...

1 *Destinée* est là pour *mort*.

SCÈNE III.

MYRTIL, MÉLICERTE.

MYRTIL.

J'ai fait tantôt, charmante Mélicerte,
Un petit prisonnier que je garde pour vous,
Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux.
C'est un jeune moineau qu'avec un soin extrême
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même.
Le présent n'est pas grand; mais les divinités
Ne jettent leurs regards que sur les volontés.
C'est le cœur qui fait tout; et jamais la richesse
Des présents que... Mais, ciel! d'où vient cette triste
Qu'avez-vous, Mélicerte? et quel sombre chagrin
Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?...
Vous ne répondez point; et ce morne silence
Redouble encor ma peine et mon impatience.
Parlez. De quel ennui ressentez-vous les coups?
Qu'est-ce donc?

MÉLICERTE.

Ce n'est rien.

MYRTIL.

Ce n'est rien, dites-v
Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes.
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?
Ah! ne me faites point un secret dont je meurs;
Et m'expliquez, hélas! ce que disent ces pleurs.

MÉLICERTE.

Rien ne me serviroit de vous le faire entendre.

MYRTIL.

ɛ-vous rien avoir que je ne doive apprendre?
blessez-vous pas votre amour aujourd'hui,
ɩuloir me voler ma part de votre ennui?
ɪe le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

MÉLICERTE.

en! Myrtil, hé bien! il faut donc vous le dire:
ı que, par un choix plein de gloire pour vous,
ɜne et Daphné vous veulent pour époux;
vous avoûrai que j'ai cette foiblesse
avoir pu, Myrtil, le savoir sans tristesse,
ɪccuser du sort la rigoureuse loi
ɐs rend dans leurs vœux préférables à moi.

MYRTIL.

us pouvez l'avoir, cette injuste tristesse!
pouvez soupçonner mon amour de foiblesse,
ɔire qu'engagé par des charmes si doux,
isse être jamais à quelque autre qu'à vous;
e puisse accepter une autre main offerte!
ɪue vous ai-je fait, cruelle Mélicerte,
traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
re un jugement si mauvais de mon cœur?
! faut-il que de lui vous ayez quelque crainte!
is bien malheureux de souffrir cette atteinte!
e me sert d'aimer comme je fais, hélas!
us êtes si prête à ne le croire pas?

MÉLICERTE.

urrois moins, Myrtil, redouter ces rivales,
choses étoient de part et d'autre égales;
ans un rang pareil, j'oserois espérer

Que peut-être l'amour me feroit préférer :
Mais l'inégalité de bien et de naissance,
Qui peut d'elles à moi faire la différence...

MYRTIL.

Ah! leur rang de mon cœur ne viendra point à bout;
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime, il suffit; et dans votre personne
Je vois rang, biens, trésors, états, sceptre, couronne;
Et des rois les plus grands m'offrît-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'est une vérité toute sincère et pure;
Et pouvoir en douter est me faire une injure.

MÉLICERTE.

Hé bien! je crois, Myrtil, puisque vous le voulez,
Que vos vœux par leur rang ne sont point ébranlés,
Et que, bien qu'elles soient nobles, riches et belles,
Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles:
Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivez la voix;
Votre père, Myrtil, réglera votre choix;
Et de même qu'à vous je ne lui suis pas chère,
Pour préférer à tout une simple bergère.

MYRTIL.

Non, chère Mélicerte, il n'est père, ni dieux,
Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux;
Et toujours de mes vœux reine comme vous êtes...

MÉLICERTE.

Ah! Myrtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites:
N'allez point présenter un espoir à mon cœur,
Qu'il recevroit peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,

Me rendroit plus cruel le coup de ma disgrace.

MYRTIL.

Quoi! faut-il des serments appeler le secours,
Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes!
Hé bien! puisqu'il le faut, je jure par les dieux,
Et, si ce n'est assez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tûra plutôt que je vous abandonne.
Recevez-en ici la foi que je vous donne;
Et souffrez que ma bouche, avec ravissement,
Sur cette belle main en signe le serment.

MÉLICERTE.

Ah! Myrtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voie.

MYRTIL.

Est-il rien...? Mais, ô ciel! on vient troubler ma joie.

SCÈNE IV.

LICARSIS, MYRTIL, MÉLICERTE.

LICARSIS.

Ne vous contraignez pas pour moi.

MÉLICERTE, à part.

Quel sort fâcheux!

LICARSIS.

Cela ne va pas mal; continuez tous deux.
Peste! mon petit fils, que vous avez l'air tendre!
Et qu'en maître déja vous savez vous y prendre!
Vous a-t-il, ce savant qu'Athènes exila,

Dans sa philosophie, appris ces choses-là?
Et vous, qui lui donnez, de si douce manière,
Votre main à baiser, la gentille bergère,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs?

MYRTIL.

Ah! quittez de ces mots l'outrageante bassesse,
Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

LICARSIS.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés...

MYRTIL.

Je ne souffrirai point que vous la maltraitiez.
A du respect pour vous la naissance m'engage;
Mais je saurai sur moi vous punir de l'outrage.
Oui, j'atteste le ciel que, si, contre mes vœux,
Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais, avec ce fer qui m'en fera justice,
Au milieu de mon sein vous chercher un supplice,
Et par mon sang versé lui marquer promptement
L'éclatant désaveu de votre emportement.

MÉLICERTE.

Non, non; ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
Et que mon dessein soit de séduire son ame.
S'il s'attache à me voir, et me veut quelque bien,
C'est de son mouvement, je ne l'y force en rien.
Ce n'est pas que mon cœur veuille ici se défendre
De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre;
Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puisse aimer:
Mais cet amour n'a rien qui vous doive alarmer;
Et, pour vous arracher toute injuste créance,

e vous promets ici d'éviter sa présence,
)e faire place au choix où vous vous résoudrez,
:t ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez.

SCÈNE V.

LICARSIS, MYRTIL.

MYRTIL.

[é bien! vous triomphez avec cette retraite,
:t dans ces mots votre ame a ce qu'elle souhaite :
1ais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez,
)ue vous serez trompé dans ce que vous pensez,
:t qu'avec tous vos soins, toute votre puissance,
'ous ne gagnerez rien sur ma persévérance.

LICARSIS.

:omment! à quel orgueil, fripon, vous vois-je aller!
:st-ce de la façon que l'on me doit parler?

MYRTIL.

)ui, j'ai tort, il est vrai; mon transport n'est pas sage.
'our rentrer au devoir, je change de langage,
:t je vous prie ici, mon père, au nom des dieux,
:t par tout ce qui peut vous être précieux,
)e ne vous point servir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que sur moi vous donne la nature :
Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus doux.
Le jour est un présent que j'ai reçu de vous;
Mais de quoi vous serai-je aujourd'hui redevable,
Si vous me l'allez rendre, hélas! insupportable?
Il est, sans Mélicerte, un supplice à mes yeux :

Sans ses divins appas rien ne m'est précieux;
Ils font tout mon bonheur et toute mon envie;
Et si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LICARSIS, à part.

Aux douleurs de son ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais cru de ce petit pendard?
Quel amour! quels transports! quels discours pour son â
J'en suis confus, et sens que cet amour m'engage.

MYRTIL, se jetant aux genoux de Licarsis.

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obéir.

LICARSIS, à part.

Je n'y puis plus tenir, il m'arrache des larmes,
Et ses tendres propos me font rendre les armes.

MYRTIL.

Que si dans votre cœur un reste d'amitié
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LICARSIS.

Lève-toi.

MYRTIL.

Serez-vous sensible à mes soupirs?

LICARSIS.

Oui.

MYRTIL.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes desirs?

LICARSIS.

Oui.

MYRTIL.

Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige

A me donner sa main?

LICARSIS.

Oui. Lève-toi, te dis-je.

MYRTIL.

O père le meilleur qui jamais ait été!
Que je baise vos mains, après tant de bonté.

LICARSIS.

Ah! que pour ses enfants un père a de foiblesse!
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse?
Et ne se sent-on pas certains mouvements doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous?

MYRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée?

LICARSIS.

Non.

MYRTIL.

Me permettez-vous de vous désobéir,
Si de ces sentiments on vous fait revenir?
Prononcez le mot.

LICARSIS.

Oui. Ah! nature, nature!
Je m'en vais trouver Mopse, et lui faire ouverture
De l'amour que sa nièce et toi vous vous portez.

MYRTIL.

Ah! que ne dois-je point à vos rares bontés!

(Seul.)

Quelle heureuse nouvelle à dire à Mélicerte!
Je n'*accepterois* pas une couronne offerte,

Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

SCÈNE VI.

ACANTE, TIRÈNE, MYRTIL.

ACANTE.

Ah! Myrtil, vous avez du ciel reçu des charmes
Qui nous ont préparé des matières de larmes;
Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons nous enlève les cœurs.

TIRÈNE.

Peut-on savoir, Myrtil, vers qui de ces deux belles
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles,
Sur qui doit de nous deux tomber ce coup affreux
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux?

ACANTE.

Ne faites point languir deux amants davantage,
Et nous dites quel sort votre cœur nous partage. [1]

TIRÈNE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatants,
En mourir tout d'un coup, que traîner si long-temps.

MYRTIL.

Rendez, nobles bergers, le calme à votre flamme;
La belle Mélicerte a captivé mon ame.
Auprès de cet objet mon sort est assez doux
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous;

[1] *Partage est là pour réserve, destine.*

si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
us n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre.

ACANTE.

.! Myrtil, se peut-il que deux tristes amants...

TIRÈNE.

:-il vrai que le ciel, sensible à nos tourments,

MYRTIL.

ıi: content de mes fers comme d'une victoire,
me suis excusé de ce choix plein de gloire;
i de mon père encor changé les volontés,
l'ai fait consentir à mes félicités.

ACANTE, à Tirène.

ı! que cette aventure est un charmant miracle!
qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle!

TIRÈNE, à Acante.

le peut renvoyer ces nymphes à nos vœux,
nous donner moyen d'être contents tous deux.

SCÈNE VII.

ICANDRE, MYRTIL, ACANTE, TIRÈNE.

NICANDRE.

vez-vous en quel lieu Mélicerte est cachée?

MYRTIL.

›mment?

NICANDRE.

En diligence elle est partout cherchée.

MYRTIL.

pourquoi?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.
C'est pour elle qu'ici le roi s'est transporté;
Avec un grand seigneur on dit qu'il la marie.

MYRTIL.

O ciel! Expliquez-moi ce discours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce sont des incidents grands et mystérieux.
Oui, le roi vient chercher Mélicerte en ces lieux;
Et l'on dit qu'autrefois feu Bélise sa mère,
Dont tout Tempé croyoit que Mopse étoit le frère
Mais je me suis chargé de la chercher partout:
Vous saurez tout cela tantôt de bout en bout.

MYRTIL.

Ah! dieux! quelle rigueur! Hé! Nicandre, Nicanc

ACANTE.

Suivons aussi ses pas, afin de tout apprendre.

FIN DE MÉLICERTE.

PASTORALE

COMIQUE,

Représentée le 2 décembre 1666.

PERSONNAGES DE LA PASTORALE.

IRIS, bergère.
LYCAS, riche pasteur, amant d'Iris.
PHILÈNE, riche pasteur, amant d'Iris.
CORYDON, berger, confident de Lycas, amant d'Iris.
UN PATRE, ami de Philène.
UN BERGER.

PERSONNAGES DU BALLET.

MAGICIENS dansants.
MAGICIENS chantants.
DÉMONS dansants.
PAYSANS.
UNE ÉGYPTIENNE chantant et dansant.
ÉGYPTIENS dansants.

La scène est en Thessalie, dans un hameau de la vallée de Tempé.

PASTORALE COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYCAS, CORYDON.

SCÈNE II.

‹YCAS, MAGICIENS, chantants et dansants, DÉMONS.

PREMIÈRE ENTRÉE DU BALLET.

eux magiciens commencent, en dansant, un enchantement pour mbellir Lycas : ils frappent la terre avec leurs baguettes, et en ont sortir six démons, qui se joignent à eux. Trois magiciens ortent aussi de dessous terre.)

TROIS MAGICIENS CHANTANTS.

Déesse des appas,
Ne nous refuse pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamants,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coiffe et tes gants.

UN MAGICIEN, seul.

O toi, qui peux rendre agréables
Les visages les plus mal faits,

Répands, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois doses charitables
Sur ce museau tondu tout frais.

TROIS MAGICIENS CHANTANTS.

Déesse des appas,
Ne nous refuse pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamants,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coiffe et tes gants.

DEUXIÈME ENTRÉE DU BALLET.

Les six démons dansants habillent Lycas d'une manière ridicul et bizarre.)

LES TROIS MAGICIENS CHANTANTS.

Ah ! qu'il est beau
Le jouvenceau !
Ah ! qu'il est beau ! ah ! qu'il est beau !
Qu'il va faire mourir de belles !
Auprès de lui les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.
Ah ! qu'il est beau
Le jouvenceau !
Ah ! qu'il est beau ! ah ! qu'il est beau !
Ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! ho !

TROISIÈME ENTRÉE DU BALLET.

Les magiciens et les démons continuent leurs danses, tandis q
es trois magiciens chantants continuent à se moquer de Lycas

LES TROIS MAGICIENS CHANTANTS.

Qu'il est joli !

Gentil, poli!
Qu'il est joli! qu'il est joli!
Est-il des yeux qu'il ne ravisse!
Il passe en beauté feu Narcisse,
Qui fut un blondin accompli.
Qu'il est joli,
Gentil, poli!
Qu'il est joli! qu'il est joli!
Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi.

rois magiciens chantants s'enfoncent dans la terre, et les magiciens dansants disparoissent.)

SCÈNE III.

LYCAS, PHILÈNE.

PHILÈNE, sans voir Lycas, chante.

:z, chères brebis, les herbettes naissantes;
:és et ces ruisseaux ont de quoi vous charmer:
 si vous desirez vivre toujours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aimer.

LYCAS, sans voir Philène.

asteur, voulant faire des vers pour sa maîtresse, prononce e nom d'Iris assez haut pour que Philène l'entende.)

PHILÈNE, à Lycas.

e toi que j'entends, téméraire? Est-ce toi
ommes la beauté qui me tient sous sa loi?

LYCAS.

Oui, c'est moi; oui, c'est moi.

PHILÈNE.

)ses-tu bien, en aucune façon,

Proférer ce beau nom ?

LYCAS.

Hé! pourquoi non ? hé ! pourquoi non ?

PHILÈNE.

Iris charme mon ame ;
Et qui pour elle aura
Le moindre brin de flamme,
Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me moque de cela,
Je me moque de cela.

PHILÈNE.

Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.
Ce que je dis, je le ferai,
Je t'étranglerai, mangerai ;
Il suffit que j'en ai juré.
Quand les dieux prendroient ta querelle,
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

LYCAS.

Bagatelle, bagatelle.

SCÈNE IV.

IRIS, LYCAS.

SCÈNE V.

LYCAS, UN PATRE.

(*Le pâtre apporte à Lycas un cartel de la part de* Philène

SCÈNE VI.

LYCAS, CORYDON.

SCÈNE VII.

PHILÈNE, LYCAS.

PHILÈNE chante.

Arrête, malheureux :
Tourne, tourne visage ;
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'avantage.

LYCAS.

(Lycas hésite à se battre.)

PHILÈNE.

C'est par trop discourir ;
Allons, il faut mourir.

SCÈNE VIII.

PHILÈNE, LYCAS, PAYSANS.

(Les paysans viennent pour séparer Philène et Lycas.)

QUATRIÈME ENTRÉE DU BALLET.

Les paysans prennent querelle en voulant séparer les deux pasteurs, et dansent en se battant.)

SCÈNE IX.

CORYDON, LYCAS, PHILÈNE, PAYSANS.

Corydon, par ses discours, trouve moyen d'apaiser la querelle des paysans.)

CINQUIÈME ENTRÉE DU BALLET.

(Les paysans réconciliés dansent ensemble.)

SCÈNE X.

CORYDON, LYCAS, PHILÈNE.

SCÈNE XI.

IRIS, CORYDON.

SCÈNE XII.

PHILÈNE, LYCAS, IRIS, CORYDON.

(Lycas et Philène, amants de la bergère, la pressent de décider lequel des deux aura la préférence.)

PHILÈNE, à Iris.

N'attendez pas qu'ici je me vante moi-même
Pour le choix que vous balancez ;
Vous avez des yeux, je vous aime,
C'est vous en dire assez.

(La bergère décide en faveur de Corydon.)

SCÈNE XIII.

PHILÈNE, LYCAS.

PHILÈNE chante.

Hélas ! peut-on sentir de plus vive douleur ?
Nous préférer un servile pasteur !
O ciel !

LYCAS chante.

O sort !

PHILÈNE.

Quelle rigueur !

LYCAS.

Quel coup!

PHILÈNE.

Quoi! tant de pleurs...

LYCAS.

Tant de persévérance...

PHILÈNE.

Tant de langueur...

LYCAS.

Tant de souffrance...

PHILÈNE.

Tant de vœux...

LYCAS.

Tant de soins...

PHILÈNE.

Tant d'ardeur...

LYCAS.

Tant d'amour...

PHILÈNE.

Avec tant de mépris sont traités en ce jour!
Ah! cruelle!

LYCAS.

Cœur dur!

PHILÈNE.

Tigresse!

LYCAS.

Inexorable!

PHILÈNE.

Inhumaine!

LYCAS.

Insensible!

PHILÈNE.

Ingrate!

LYCAS.

Impitoyable!

PHILÈNE.

Tu veux donc nous faire mourir!
Il te faut contenter.

LYCAS.

Il te faut obéir.

PHILÈNE, tirant son javelot.

Mourons, Lycas.

LYCAS, tirant son javelot.

Mourons, Philène.

PHILÈNE.

Avec ce fer finissons nôtre peine.

LYCAS.

Pousse.

PHILÈNE.

Ferme.

LYCAS.

Courage.

PHILÈNE.

Allons, va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

PHILÈNE.

Puisque même malheur aujourd'hui nous assemble
Allons, partons ensemble.

SCÈNE XIV.

UN BERGER, LYCAS, PHILÈNE.

LE BERGER chante.

Ah! quelle folie



De quitter la vie
Pour une beauté
Dont on est rebuté !
On peut, pour un objet aimable,
Dont le cœur nous est favorable,
Vouloir perdre la clarté;
Mais quitter la vie
Pour une beauté
Dont on est rebuté,
Ah ! quelle folie !

SCÈNE XV.

UNE ÉGYPTIENNE; ÉGYPTIENS dansants.

L'ÉGYPTIENNE.

D'un pauvre cœur
Soulagez le martyre;
D'un pauvre cœur
Soulagez la douleur.
J'ai beau vous dire
Ma vive ardeur,
Je vous vois rire
De ma langueur :
Ah ! cruel, j'expire
Sous tant de rigueur !
D'un pauvre cœur
Soulagez le martyre;
D'un pauvre cœur
Soulagez la douleur.

SIXIÈME ENTRÉE DU BALLET.

(Douze Égyptiens, dont quatre jouent de la guitare, quatre castagnettes, quatre des gnacares, dansent avec l'Égyptien aux chansons qu'elle chante.)

L'ÉGYPTIENNE.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Sylvie,
Usons bien des moments précieux ;
Contentons ici notre envie,
De nos ans le feu nous y convie :
Nous ne saurions, vous et moi, faire mieux.

Quand l'hiver a glacé nos guérêts,
Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits ;
Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.
Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire ;
Soyons-y l'un et l'autre empressés ;
Du plaisir faisons notre affaire :
Des chagrins songeons à nous défaire ;
Il vient un temps où l'on en prend assez.

Quant l'hiver a glacé nos guérêts,
Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits ;
Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

FIN DE LA PASTORALE COMIQUE.

LE SICILIEN,

OU

'AMOUR PEINTRE,

COMÉDIE-BALLET

EN UN ACTE ET EN PROSE;

sentée à Saint-Germain-en-Laye, au mois de janvier 1667, ι Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 10 juin de la même ιée.

[illegible]

ISIDORE, Grecque, esclave de don Pèdre.

ZAIDE, jeune esclave.

UN SÉNATEUR.

HALI, Turc, esclave d'Adraste.

DEUX LAQUAIS.

PERSONNAGES DU BALLET.

MUSICIENS.

ESCLAVE chantant.

ESCLAVES dansants.

MAURES et MAURESQUES dansants.

La scène est à Messine, dans une place publ



LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

HALI, MUSICIENS.

HALI, aux musiciens.

Chut. N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit jusqu'à ce que je vous appelle.

SCÈNE II.

HALI.

Il fait noir comme dans un four. Le ciel s'est habillé ce soir en scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi, et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs, et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes ; et, parce qu'il

est amoureux, il faut que, nuit et jour, je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux; et sans doute c'est lui.

SCÈNE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS, portant chacun un flambeau; HALI.

ADRASTE.

Est-ce toi, Hali?

HALI.

Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit? Hors vous et moi, monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car enfin ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte et la liberté des soupirs : mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes; et c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille avec tant de souci sur ma charmante Grecque, et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

HALI.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler; et il me semble, à moi, que vos yeux et les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vrai qu'elle et moi souvent nous nous sommes parlé des yeux; mais comment reconnoître que, chacun de notre côté, nous ayons comme il faut expliqué ce langage? Et que sais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, et si les siens me disent ce que je crois parfois entendre?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

ADRASTE.

As-tu là tes musiciens?

HALI.

Oui.

ADRASTE.

Fais-les approcher. (Seul.) Je veux jusqu'au jour les faire ici chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

SCÈNE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

HALI.

Les voici. Que chanteront-ils?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantèrent l'autre jour.

ADRASTE.

Non. Ce n'est pas ce qu'il faut.

HALI.

Ah! monsieur, c'est du beau bécarre.

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécarr

HALI.

Monsieur, je tiens pour le bécarre. Vous savez m'y connois. Le bécarre me charme; hors du bé point de salut en harmonie. Écoutez un peu ce tri

ADRASTE.

Non, je veux quelque chose de tendre et de passi quelque chose qui m'entretienne dans une douce r

HALI.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol. Mais moyen de nous contenter l'un et l'autre: il faut vous chantent une certaine scène d'une petite co que je leur ai vu essayer. Ce sont deux bergers amou tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennen rément faire leurs plaintes dans un bois, puis se d vrent l'un à l'autre la cruauté de leurs maîtresses; dessus vient un berger joyeux avec un bécarre admi qui se moque de leur foiblesse.

ADRASTE.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

HALI.

Voici tout juste un lieu propre à servir de scè voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADRASTE.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre brui l'on fera dedans, je fasse cacher les lumières.

FRAGMENT DE COMÉDIE,

Chanté et accompagné par les musiciens qu'Hali a amenés.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILÈNE, TIRCIS.

PREMIER MUSICIEN, représentant Philène.

Si du triste récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés :
Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en serez touchés.

DEUXIÈME MUSICIEN, représentant Tircis.

Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts;
Et moi j'y recommence
Mes soupirs languissants et mes tristes regrets.
Ah ! mon cher Philène...

PHILÈNE.

Ah ! mon cher Tircis...

TIRCIS.

Que je sens de peine !

PHILÈNE.

Que j'ai de soucis !

TIRCIS.

Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.

PHILÈNE.

Chloris n'a point pour moi de regards adoucis.

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine !

Amour, si tu ne peux les contrainc
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir c

SCÈNE II.

PHILÈNE, TIRCIS, UN PA

TROISIÈME MUSICIEN, représentant

Pauvres amants quelle erreur
D'adorer des inhumaines
Jamais les ames bien saines
Ne se paient de rigueur
Et les faveurs sont des chaînes
Qui doivent lier un cœur.
On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empresse;
A leur vouer ma tendresse
Je mets mon plus doux souci:
Mais lorsque l'on est tigresse,
Ma foi, je suis tigre aussi.

PHILÈNE ET TIRCIS ENSEMBLE.

Heureux hélas! qui peut aimer ainsi!

HALI.

Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au

ADRASTE.

Qu'on se retire vite, et qu'on éteigne les fla

SCÈNE V.

DON PÈDRE, ADRASTE, HAL

DON PÈDRE, sortant de sa maison en bonnet de nu
robe de chambre, avec une épée sous son bras.

Il y a quelque temps que j'entends chanter à ma

te cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, urité, je tâche à découvrir quelles gens ce e.

ADRASTE.

HALI.

ADRASTE.

s-tu plus rien?

HALI.

n Pèdre est derrière eux, qui les écoute.)

ADRASTE.

as nos efforts ne pourront obtenir que je parle à cette aimable Grecque! et ce jaloux maudit, e Sicilien, me fermera toujours tout accès au-

HALI.

ois de bon cœur que le diable l'eût emporté, gue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau h! si nous le tenions ici, que je prendrois de er sur son dos tous les pas inutiles que sa ja- fait faire!

ADRASTE.

bien pourtant trouver quelque moyen, quelque quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y ngagé pour en avoir le démenti; et quand j'y ployer...

HALI.

r, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais

la porte est ouverte; et, si vous voulez, j'entrerai d
ment pour découvrir d'où cela vient.

(Don Pèdre se retire sur sa porte.)

ADRASTE.

Oui, fais, mais sans faire de bruit. Je ne m'éloig
de toi. Plût au ciel que ce fût la charmante Isidor

DON PÈDRE, donnant un soufflet à Hali.

Qui va là?

HALI, rendant le soufflet à don Pèdre.

Ami.

DON PÈDRE.

Holà! Francisque, Dominique, Simon, Martin, I
Thomas, George, Charles, Barthélemi : allons pr
ment, mon épée, ma rondache, ma hallebarde, n
tolets, mes mousquetons, mes fusils. Vite, dép
Allons, tue, point de quartier.

SCÈNE VI.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

Je n'entends remuer personne. Hali, Hali.

HALI, caché dans un coin.

Monsieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu?

HALI.

Ces gens sont-ils sortis?



ADRASTE.

Non : personne ne bouge.

HALI, sortant d'où il étoit caché.

S'ils viennent, ils seront frottés.

ADRASTE.

Quoi! tous nos soins seront donc inutiles! et toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins!

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend; il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du ciel.

ADRASTE.

Je voudrois seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentiments qu'on a pour elle, et savoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laissez-moi faire seulement. J'en essaierai tant, de toutes les manières, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroît; je vais chercher mes gens, et venir attendre en ce lieu que notre jaloux sorte.

SCÈNE VII.

DON PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au des-

sein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui; et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillants, que se lever ainsi dès la pointe du jour.

DON PÈDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez, eût bien pu se passer, je crois, de ma présence; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

DON PÈDRE.

Oui; mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillants; et cette nuit encore on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il est vrai : la musique en étoit admirable.

DON PÈDRE.

C'étoit pour vous que cela se faisoit ?

ISIDORE.

Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

DON PÈDRE.

Vous savez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade?

ISIDORE.

Non pas; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

DON PÈDRE.

Obligée!

ISIDORE.

Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

DON PÈDRE.

Vous trouvez donc bon qu'on vous aime?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

DON PÈDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin?

ISIDORE.

Assurément.

DON PÈDRE.

C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE.

A quoi bon de dissimuler? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

DON PÈDRE.

Mais si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

ISIDORE.

Je ne sais pas pourquoi cela; et si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait? et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable?

DON PÈDRE.

Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi! jaloux de ces choses-là?

DON PÈDRE.

Oui, jaloux de ces choses-là; mais jaloux comme un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut tout à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise? vous prenez un mauvais parti; et la possession d'un cœur est fort mal assurée lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obligerois à veiller nuit et jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires; et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donnent à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.

DON PÈDRE.

Si bien donc que, si quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux.

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin

n'aiment pas qu'on les gêne; et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, et de les tenir renfermées.

DON PÈDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me devez; et il me semble qu'une esclave qu'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude; si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle?

DON PÈDRE.

Mais tout cela part d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

DON PÈDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante; et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être de vous être levée matin.

SCÈNE VIII.

DON PÈDRE, ISIDORE; HALI, habillé en turc et faisant plusieurs révérences à don Pèdre.

DON PÈDRE.

Trève aux cérémonies: que voulez-vous?

HALI, se mettant entre don Pèdre et Isidore.

(Il se tourne vers Isidore à chaque parole qu'il dit à don Pèdre, et lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son maître.)

Signor, (avec la permission de la signore) je vous

dirai (avec la permission de la signore) que je vie trouver (avec la permission de la signore) pou prier (avec la permission de la signore) de voulc (avec la permission de la signore)...

DON PÈDRE.

Avec la permission de la signore, passez un pe côté.

(Don pèdre se met entre Hali et Isidore.)

HALI.

Signore, je suis un virtuose.

DON PÈDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'est pas ce que je demande. Mais comme mêle un peu de musique et de danse, j'ai instrui ques esclaves qui voudroient bien trouver un ma se plût à ces choses; et, comme je sais que vous ê personne considérable, je voudrois vous prier de l et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plais pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui vou accommoder.

ISIDORE.

C'est une chose à voir, et cela nous divertira. les-nous venir.

HALI.

Chala bala... Voici une chanson nouvelle qui temps. Écoutez bien. Chala bala.

SCÈNE IX.

DON PÈDRE, ISIDORE, HALI, ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE, chantant, à Isidore.

D'un cœur ardent, en tous lieux,
Un amant suit une belle;
Mais d'un jaloux odieux
La vigilance éternelle
Fait qu'il ne peut que des yeux
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux?

(A don Pèdre.)

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara,
Ti voler comprara:
Mi servir à ti,
Se pagar per mi;
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara.
Parlara, parlara:
Ti voler comprara.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Danse des esclaves.)

L'ESCLAVE, à Isidore.

C'est un supplice, à tous coups,

Sous qui cet amant expire ;
Mais, si d'un œil un peu doux
La belle voit son martyre,
Et consent qu'aux yeux de tous,
Pour ses attraits il soupire,
Il pourroit bientôt se rire
De tous les soins du jaloux.

(A don Pèdre.)

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara,
Ti voler comprara :
Mi servir à ti,
Se pagar per mi ;
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara.
Parlara, parlara :
Ti voler comprara.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les esclaves recommencent leurs danses.)

DON PÈDRE chante.

Savez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent, pour vos épaules,
Les coups de bâton?
Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti bastonara,
Si, si non andara;

Andara, andara,
O ti bastonara.

(A Isidore.)

Oh! ho! quels égrillards! Allons, rentrons ici : j'ai changé de pensée; et puis le temps se couvre un peu.

(A Hali, qui paroît encore.)

Ah! fourbe, que je vous y trouve...

HALI.

Hé bien! oui, mon maître l'adore. Il n'a point de plus grand desir que de lui montrer son amour; et, si elle y consent, il la prendra pour femme.

DON PÈDRE.

Oui, oui, je la lui garde.

HALI.

Nous l'aurons malgré vous.

DON PÈDRE.

Comment! coquin...

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

DON PÈDRE.

Si je prends...

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en jure, elle sera à nous.

DON PÈDRE.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALI.

C'est nous qui vous attraperons. Elle sera notre femme : la chose est résolue.

(Seul.)

Il faut que j'y périsse ou que j'en vienne à bout.

SCÈNE X.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

ADRASTE.

Hé bien! Hali, nos affaires s'avancent-elles?

HALI.

Monsieur, j'ai déja fait quelque petite tentative; mais je...

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé par hasard tout ce que je voulois; et je vais jouir du bonheur de voir chez elle cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui il venoit faire le portrait de cette adorable personne; et, comme il est depuis long-temps de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, et m'envoie à sa place avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sais que, de tout temps, je me suis plu à la peinture, et que parfois je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire; ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, et n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; et, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème prêt pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour

à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand y allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, et j'ai déja préparé toutes choses.

HALI.

Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

ADRASTE, seul.

Je ne veux point perdre de temps. Holà. Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir!

SCÈNE XI.

DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

DON PÈDRE.

Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison?

ADRASTE.

J'y cherche le seigneur don Pèdre.

DON PÈDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

DON PÈDRE lit.

« Je vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que « vous savez, ce gentilhomme françois, qui, comme cu- « rieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre « ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, « sans contredit, le premier homme du monde pour ces « sortes d'ouvrages, et j'ai cru que je ne vous pouvois « rendre un service plus agréable que de vous l'envoyer,

« dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé « de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien sur- « tout de lui parler d'aucune récompense ; car c'est un « homme qui s'en offenseroit, et qui ne fait les choses que « pour la gloire et la réputation. »

Seigneur François, c'est une grande grace que vous me voulez faire, et je vous suis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de mérite.

DON PÈDRE.

Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

SCÈNE XII.

ISIDORE, DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

DON PÈDRE, à Isidore.

Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre.

(A Adraste, qui embrasse Isidore en la saluant.)

Holà! seigneur François; cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

ADRASTE.

C'est la manière de France.

DON PÈDRE.

La manière de France est bonne pour vos femmes; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familière.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort; et, pour dire le vrai, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre si illustre.

ADRASTE.

Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le sujet ici ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original est peu de chose, mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

ADRASTE.

Le peintre n'y en voit aucun; et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir représenter les graces aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRASTE.

Le ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

ISIDORE.

Le ciel! quoi que vous en disiez, ne...

DON PÈDRE.

Finissons cela, de grace. Laissons les compliments, et songeons au portrait.

ADRASTE, aux laquais.

Allons, apportez tout.

(On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.)

ISIDORE, à Adraste.

Où voulez-vous que je me place?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, et qui r
mieux les vues favorables de la lumière que nou
chons.

ISIDORE, après s'être assise.

Suis-je bien ainsi?

ADRASTE.

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un p
de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un pe
afin que la beauté du cou paroisse. Ceci un peu
couvert. (Il découvre un peu plus sa gorge.) Bon là.
davantage : encore tant soit peu.

DON PÈDRE, à Isidore.

Il y a bien de la peine à vous mettre : ne saur
vous tenir comme il faut?

ISIDORE.

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi;
à monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE, assis.

Voilà qui va le mieux du monde, et vous vou
merveille. (La faisant tourner un peu devers lui.) Comm
s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'o
aux personnes qu'on peint.

DON PÈDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tour
moi, je vous en prie; vos regards attachés aux v

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se isant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et e sont point satisfaites du peintre, s'il ne les fait tou- ›urs plus belles qu'elles ne sont. Il faudroit, pour les ontenter, ne faire qu'un portrait pour toutes : car toutes emandent les mêmes choses; un teint tout de lis et de osés, un nez bien fait, une petite bouche, et de grands eux vifs, bien fendus, et surtout le visage pas plus gros ue le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, e vous demande un portrait qui soit moi, et qui n'oblige oint à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il seroit malaisé qu'on demandât cela du vôtre; et vous vez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceur et de charmes! et qu'on court risque à les eindre!

DON PÈDRE.

Le nez me semble un peu trop gros.

ADRASTE.

J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelle peignit autrefois une naîtresse d'Alexandre, d'une merveilleuse beauté, et qu'il en devint, la peignant, si éperdûment amoureux, qu'il ut près d'en perdre la vie; de sorte qu'Alexandre, par gé- nérosité, lui céda l'objet de ses vœux. (A don Pèdre) Je pourrois faire ici ce qu'Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas peut-être ce que fit Alexandre.

(Don Pèdre fait la grimace.)

ISIDORE, à don Pèdre.

Tout cela sent la nation; et toujours messieurs les Fran- çois ont un fonds de galanterie qui se répand partout.

ADRASTE.

On ne se trompe guère à ces sortes de cl
avez l'esprit trop éclairé pour ne pas voir de
partent les choses qu'on vous dit. Oui, quai
seroit ici, et que ce seroit votre amant, je
m'empêcher de vous dire que je n'ai rien v
que ce que je vois maintenant, et que...

DON PÈDRE.

Seigneur François, vous ne devriez pas, c
tant parler; cela vous détourne de votre ouv

ADRASTE.

Ah! point du tout. J'ai toujours coutu
quand je peins; et il est besoin dans ces ch
de conversation pour réveiller l'esprit et ten
dans la gaîté nécessaire aux personnes q
peindre.

SCÈNE XIII.

HALI, vêtu en Espagnol; DON PÈDRE,
ISIDORE.

DON PÈDRE.

Que veut dire cet homme-là? Et qui lais
gens sans nous en avertir?

HALI, à don Pèdre.

J'entre ici librement; mais, entre cavalier
est permise. Seigneur, suis-je connu de vo

DON PÈDRE.

Non, seigneur.

HALI.

Je suis don Gilles d'Avalos; et l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

DON PÈDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi?

HALI.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matières il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous. Mais je vous demande pour grace que nous nous tirions à l'écart.

DON PÈDRE.

Nous voilà assez loin.

ADRASTE, à don Pèdre, qui le surprend parlant bas à Isidore.

J'observois de près la couleur de ses yeux.

HALI, tirant don Pèdre pour l'éloigner d'Adraste et d'Isidore.

Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous savez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur; et je suis dans l'incertitude si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

DON PÈDRE.

Assassiner, c'est le plus sûr et le plus court chemin. Quel est votre ennemi?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaît.

(Hali tient don Pèdre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraste.)

ADRASTE, aux genoux d'Isidore, pendant que don Pèdre et Hali parlent bas ensemble.

Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent

depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus : je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer ; et je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne sais si vous dites vrai, mais vous persuadez.

ADRASTE.

Mais vous persuadé-je jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi ?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit ?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela ?

ISIDORE.

A me résoudre.

ADRASTE.

Ah ! quand on aime bien, on se résout bientôt.

ISIDORE.

Hé bien ! allez ; oui, j'y consens.

ADRASTE.

Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même ?

ISIDORE.

Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on *sur le temps ?*

DON PÈDRE, à Hali.

Voilà mon sentiment, et je vous baise les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil; et je pourrai vous rendre la pareille.

DON PÈDRE.

Je vous laisse aller sans vous reconduire; mais entre cavaliers cette liberté est permise.

ADRASTE, à Isidore.

Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages...

(A don Pèdre, apercevant Adraste qui parle de près à Isidore.)

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton; et je croyois d'abord que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois. (A don Pèdre, qui veut voir le portrait.) Non, ne regardez rien encore; faites serrer cela, je vous prie. (A Isidore.) Et vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, et de garder un esprit gai, pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conserverai pour cela toute la gaîté qu'il faut.

SCÈNE XIV.

DON PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Qu'en dites-vous? Ce gentilhomme me paroît le plus

civil du monde; et l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

DON PÈDRE.

Oui; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent en étourdis à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'est qu'ils savent qu'on plaît aux dames par ces choses.

DON PÈDRE.

Oui : mais, s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs; et l'on n'est point bien aise de voir sous sa moustache cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

SCÈNE XV.

ZAIDE, DON PÈDRE, ISIDORE.

ZAÏDE.

Ah! seigneur cavalier, sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux, dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable, et passe dans ses mouvements tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusqu'à vouloir que je sois toujours voilée; et, pour m'avoir trouvé le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, et m'a réduite à me jeter chez vous pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paroître. De grace, seigneur cavalier, sauvez-moi de sa fureur.

[redacted]

DON PÈDRE, à Zaïde, lui montrant Isidore.

ntrez là-dedans avec elle, et n'appréhendez rien.

SCÈNE XVI.

ADRASTE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE.

ɜé quoi! seigneur, c'est vous! Tant de jalousie pour François! Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fuss capables.

ADRASTE.

es François excellent toujours dans toutes les choses ls font; et quand nous nous mêlons d'être jaloux, s le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infame t avoir trouvé chez vous un assuré refuge; mais vous trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laismoi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

DON PÈDRE.

.h! de grace, arrêtez. L'offense est trop petite pour courroux si grand.

ADRASTE.

a grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importe des choses que l'on fait; elle est à transgresser les res qu'on nous donne: et, sur de pareilles matières, jui n'est qu'une bagatelle, devient fort criminel lorsl est défendu.

DON PÈDRE.

)e la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a sans dessein; et je vous prie enfin de vous remettre n ensemble.

ADRASTE.

Hé quoi! vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses!

DON PÈDRE.

Oui, je prends son parti; et, si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, et vous vous réconcilierez tous deux. C'est une grace que je vous demande; et je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser. Je ferai ce que vous voudrez.

SCÈNE XVII.

ZAIDE, DON PÈDRE, ADRASTE, dans un coin du théâtre.

DON PÈDRE, à Zaïde.

Holà! venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAÏDE.

Je vous suis obligée plus qu'on ne sauroit croire. Mais je m'en vais prendre mon voile; je n'ai garde, sans lui, de paroître à ses yeux.

SCÈNE XVIII.

DON PÈDRE, ADRASTE.

DON PÈDRE.

La v[illegible]s'en va venir; et son ame, je vous assure,

a paru toute réjouie, lorsque je lui ai dit que j'avois raccommodé tout.

SCÈNE XIX.

ISIDORE, sous le voile de Zaïde; ADRASTE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE, à Adraste.

Puisque vous m'avez bien voulu abandonner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

DON PÈDRE.

Vous m'obligez sensiblement, et j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, seigneur don Pèdre, qu'à votre considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

DON PÈDRE.

C'est trop de grace que vous me faites. (Seul.) Il est bon de pacifier et d'adoucir toujours les choses. Holà! Isidore, venez.

SCÈNE XX.

ZAIDE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE.

Comment! que veut dire cela?

ZAÏDE, sans voile.

Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, et qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt; que toutes les serrures et les verroux du monde ne retiennent point les personnes, et que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, et que vous êtes pris pour dupe.

DON PÈDRE.

Don Pèdre souffrira cette injure mortelle! non, non, j'ai trop de cœur, et je vais demander l'appui de la justice pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà!

SCÈNE XXI.

UN SÉNATEUR, DON PÈDRE.

LE SÉNATEUR.

Serviteur, seigneur don Pèdre. Que vous venez à propos!

DON PÈDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR.

J'ai fait une mascarade, la plus belle du monde.

DON PÈDRE.

Un traître de François m'a joué une pièce...!

LE SÉNATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

DON PÈDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SÉNATEUR.

Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

DON PÈDRE.

Vous voyez si c'est une injure qui doit se souffrir.

LE SÉNATEUR.

Des habits merveilleux, et qui sont faits exprès.

DON PÈDRE.

Je demande l'appui de la justice contre cette action.

LE SÉNATEUR.

Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter pour en donner le divertissement au peuple.

DON PÈDRE.

Comment! de quoi parlez-vous là?

LE SÉNATEUR.

Je parle de ma mascarade.

DON PÈDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SÉNATEUR.

Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaisir. Allons, messieurs, venez. Voyons si cela ira bien.

DON PÈDRE.

La peste soit du fou, avec sa mascarade!

…cheux, avec son affaire!

…CÈNE XXII.

…UR, TROUPE DE DANSEURS.

…TRÉE DE BALLET.

…rs, vêtus en Maures, dansent devant le sénateur, et finissent la comédie.)

FIN DU SICILIEN.

L…
co…
d…

LES FÊTES

DE VERSAILLES.

E roi, voulant donner aux reines et à toute sa ur le plaisir de quelques fêtes peu communes ns un lieu orné de tous les agréments qui peu- ıt faire admirer une maison de campagne, choi- Versailles, à quatre lieues de Paris. C'est un âteau qu'on peut nommer un palais enchanté, ıt les ajustements de l'art ont bien secondé les ns que la nature a pris pour le rendre parfait. charme de toutes manières; tout y rit dehors dedans; l'or et le marbre y disputent de beauté d'éclat; et, quoiqu'il n'y ait pas cette grande ndue qui se remarque en quelques autres palais sa majesté, toutes choses y sont si polies, si bien endues et si bien achevées, que rien ne peut les ıler. Sa symétrie, la richesse de ses meubles, la ıuté de ses promenades et le nombre infini de ses ırs, comme de ses orangers, rendent les environs ce lieu dignes de sa rareté singulière. La diver- é des bêtes contenues dans les deux parcs et dans

la ménagerie, où plusieurs cours e
accompagnées de viviers pour les an
tiques, avec de grands bâtiments,
plaisir avec la magnificence, et en fo
son accomplie.

PREMIÈRE JOURNÉE.

LES PLAISIRS
DE L'ILE ENCHANTÉE.

Ce fut en ce beau lieu, où toute la cour se rendit le cinquième mai, que le roi traita plus de six cents personnes, jusqu'au quatorzième, outre une infinité de gens nécessaires à la danse et à la comédie, et d'artisans de toutes sortes, venus de Paris; si bien que cela paroissoit une petite armée.

Le ciel même sembla favoriser les desseins de sa majesté, puisqu'en une saison presque toujours pluvieuse, on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté qu'afin de faire voir que la prévoyance et la puissance du roi étoient à l'épreuve des plus grandes incommodités. De hautes toiles, des bâtiments de bois faits presque en un instant, et un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, résistèrent à ce vent qui, partout ailleurs, eût rendu ces divertissements comme impossibles à achever.

M. de Vigarani, gentilhomme modénois, fort savant en toutes ces choses, inventa et proposa celles-ci; et le roi commanda au duc de Saint-Agnan, qui se trouva lors en fonction de premier gentilhomme de sa chambre, et qui avoit déja donné plusieurs sujets de ballets fort

agréables, de faire un dessin où elles fussent toutes com-
prises avec liaison et avec ordre, de sorte qu'elles ne
pouvoient manquer de bien réussir.

Il prit pour sujet le palais d'Alcine, qui donna lieu au titre *des Plaisirs de l'Ile enchantée;* puisque, selon l'Arioste, le brave Roger et plusieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoique empruntée, et du savoir de cette magicienne et en furent délivrés, après beaucoup de temps consomm dans les délices, par la bague qui détruisoit les encha tements. C'étoit celle d'Angélique, que Mélisse, sou forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un rond, où qu grandes allées aboutissoient entre de hautes paliss de quatre portiques de trente-cinq pieds d'élévatio de vingt-deux en carré d'ouverture, et de plusieurs f enrichis d'or et de divers peintures, avec les arm sa majesté.

Toute la cour s'y étant placée, le septième, i dans la place, sur les six heures du soir, un héra mes représenté par M. des Bardins, vêtu d'un l'antique, couleur de feu, en broderie d'argent bien monté.

Il étoit suivi de trois pages. Celui du roi (M gnan) marchoit à la tête des deux autres, fi ment habillé de couleur de feu, livrée de sa portant sa lance et son écu, dans lequel brillo de pierreries, avec ces mots:

Nec cesso nec erro.

...nt allusion à l'attachement de sa majesté

de son État, et à la manière avec laquelle il agit. Ce qui étoit encore représenté par ces quatre vers du président de Périgni, auteur de la même devise :

Ce n'est pas sans raison que la terre et les cieux
Ont tant d'étonnement pour un objet si rare,
Qui, dans son cours pénible autant que glorieux,
Jamais ne se repose, et jamais ne s'égare.

Les deux autres pages étoient aux ducs de Saint-Aignan et de Noailles ; le premier, maréchal de camp, et l'autre, juge des courses.

Celui du duc de Saint-Aignan portoit l'écu de sa devise, et étoit habillé de sa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec des plumes incarnates et noires, et les rubans de même. Sa devise étoit un timbre d'horloge, avec ces mots :

De mis golpes mi Ruido.

Le page du duc de Noailles étoit vêtu de couleur de feu, argent et noir, et le reste de la livrée semblable. La devise qu'il portoit dans son écu étoit un aigle, avec ces mots :

Fidelis et audax.

Quatre trompettes et deux timbaliers marchoient après ces pages habillés de satin couleur de feu et argent, leurs plumes de la même livrée, et les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des soleils d'or fort éclatants aux banderoles des trompettes et aux couvertures des timbales.

Le duc de Saint-Aignan, maréchal de camp, mar

choit après eux, armé à la grecque, d'une cuirasse
toile d'argent, couverte de petites écailles d'or aussi-
que son bas de soie, et son casque étoit orné d'un
gon et d'un grand nombre de plumes blanches mé
d'incarnat et de noir. Il montoit un cheval blanc b
de même, et représentoit Guidon le sauvage.

Pour le duc DE SAINT-AIGNAN, *représentant Guido sauvage.*

Les combats que j'ai faits en l'Ile dangereuse,
Quand de tant de guerriers je demeurai vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi-bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon estime,
Soit qu'elle embrasse un parti légitime,
Ou qu'elle vienne à s'échapper,
Fait dire pour ma gloire, aux deux bouts de la terre,
Qu'on n'en voit point, en toute guerre,
Ni plus souvent, ni mieux frapper.

POUR LE MÊME.

Seul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles,
C'est avoir sur les bras deux étranges querelles.
Qui sort à son honneur de ce double combat,
Doit être, ce me semble, un terrible soldat.

Huit trompettes et deux timbaliers, vêtus comme premiers, marchoient après le maréchal de camp.

Le roi, représentant Roger, les suivoit, montant un plus beaux chevaux du monde, dont le harnois, co leur de feu, éclatoit d'or, d'argent et de pierreries.

Sa majesté étoit armée à la façon des Grecs, com

tous ceux de sa quadrille, et portoit une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or et de diamants. Son port et toute son action étoient dignes de son rang: son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grace incomparable; et jamais un air plus libre ni plus guerrier n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes.

Pour LE ROI *représentant* ROGER.

Quelle taille, quel port a ce fier conquérant!
Sa personne éblouit quiconque l'examine;
Et, quoique par son poste il soit déja si grand,
Quelque chose de plus éclate dans sa mine.
Son front de ses destins est l'auguste garant,
Par-delà ses aïeux sa vertu l'achemine;
Il fait qu'on les oublie; et, de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derrière lui laisse son origine.
De ce cœur généreux c'est l'ordinaire emploi
D'agir plus volontiers pour autrui que pour soi;
Là principalement sa force est occupée:
Il efface l'éclat des héros anciens,
N'a que l'honneur en vue, et ne tire l'épée
Que pour des intérêts qui ne sont pas les siens.

Le duc de Noailles, juge du camp, sous le nom d'Oger le Danois, marchoit après le roi, portant la couleur de feu et le noir sous une riche broderie d'argent; et ses plumes, aussi-bien que tout le reste de son équipage, étoient de cette même livrée.

Pour le duc DE NOAILLES, *juge du camp*, *représentant Oger le Danois.*

Ce paladin s'applique à cette seule affaire,

De servir dignement le plus puissant des rois.
Comme pour bien juger il faut savoir bien faire,
Je doute que personne appelle de sa voix.

Le duc de Guise et le comte d'Armagnac marchoient ensemble après lui. Le premier, portant le nom d'Aquilant le noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or et de jais; ses plumes, son cheval et sa lance assortissoient à sa livrée : et l'autre, représentant Griffon le blanc, portoit sur un habit de toile d'argent plusieurs rubis, et montoit un cheval blanc bardé de la même couleur.

Pour le duc DE GUISE, *représentant Aquilant le noir.*

La nuit a ses beautés de même que le jour.
Le noir est ma couleur, je l'ai toujours aimée;
Et si l'obscurité convient à mon amour,
Elle ne s'étend pas jusqu'à ma renommée.

Pour le comte D'ARMAGNAC, *représentant Griffon le blanc.*

Voyez quelle candeur en moi le ciel a mis!
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée;
Et, quand il sera temps d'aller aux ennemis,
C'est où je me ferai tout blanc de mon épée.

Les ducs de Foix et de Coaslin, qui paroissoient ensuite, étoient vêtus, l'un d'incarnat avec or et argent, et l'autre de vert, blanc et argent. Toute leur livrée et leurs chevaux étoient dignes du reste de leur équipage.

Pour le duc DE FOIX, *représentant Renaud.*

Il porte un nom célèbre, il est jeune, il est sage:

A vous dire le vrai, c'est pour aller bien haut;
Et c'est un grand bonheur que d'avoir, à son âge,
La chaleur nécessaire et le flegme qu'il faut.

Pour le duc DE COASLIN, *représentant Dudon.*

Trop avant dans la gloire on ne peut s'engager.
J'aurai vaincu sept rois, et, par mon grand courage,
Les verrai tous soumis au pouvoir de Roger,
Que je ne serai pas content de mon ouvrage.

Après eux marchoient le comte du Lude et le prince de Marsillac; le premier vêtu d'incarnat et blanc, et l'autre de jaune, blanc et noir, enrichis de broderie d'argent; leur livrée de même, et fort bien montés.

Pour le comte DU LUDE, *représentant Astolphe.*

De tous les paladins qui sont dans l'univers,
Aucun n'a pour l'amour l'ame plus échauffée;
Entreprenant toujours mille projets divers,
Et toujours enchanté par quelque jeune fée.

Pour le prince DE MARSILLAC, *représentant Brandimar.*

Mes vœux seront contents, mes souhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à son comble arrivée,
Quand vous saurez mon zèle, aimable fleur de lis,
Au milieu de mon cœur profondément gravée.

Les marquis de Villequier et de Soyecourt marchoient ensuite. L'un portoit le bleu et argent, l'autre le bleu, blanc et noir, avec or et argent; leurs plumes et les harnois de leur chevaux étoient de la même couleur, et d'une pareille richesse.

Pour le marquis DE VILLEQUIER, *représentant Richard.*

Personne comme moi n'est sorti galamment
D'une intrigue où sans doute il falloit quelque adresse;
Personne, à mon avis, plus agréablement
N'est demeuré fidèle en trompant sa maîtresse.

Pour le marquis DE SOYECOURT, *représentant Olivier.*

Voici l'honneur du siècle, auprès de qui nous sommes,
Et même les géants, de médiocres hommes,
Et ce franc chevalier, à tout venant tout prêt,
Toujours pour quelque joute a la lance en arrêt.

Les marquis d'Humières et de La Vallière les suivoient. Le premier, portant la couleur de chair et argent, l'autre le gris de lin, blanc et argent, toute leur livrée étant la plus riche et la mieux assortie du monde.

Pour le marquis D'HUMIÈRES, *représentant Ariodant.*

Je tremble dans l'accès de l'amoureuse fièvre :
Ailleurs, sans vanité, je ne tremblai jamais;
Et ce charmant objet, l'adorable Genèvre,
Est l'unique vainqueur à qui je me soumets.

Pour le marquis DE LA VALLIÈRE, *représentant Zerbin.*

Quelques beaux sentiments que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne,
Est de toutes les morts la plus douce, à mon gré.

M. le duc marchoit seul, portant pour sa livrée la couleur de feu, blanc et argent. Un grand nombre de diamants étoient attachés sur la magnifique broderie dont

Sa cuirasse et son bas de soie étoient couverts, son casque et le harnois de son cheval en étant aussi enrichis.

Pour monsieur LE DUC, *représentant Roland.*

Roland fera bien loin son grand nom retentir,
La gloire deviendra sa fidèle compagne.
Il est sorti d'un sang qui brûle de sortir
Quand il est question de se mettre en campagne;
Et pour ne vous en point mentir,
C'est le pur sang de Charlemagne.

Un char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long, et de quinze de large, paroissoit ensuite éclatant d'or et de diverses couleurs. Il représentoit celui d'Apollon, en l'honneur duquel se célébroient autrefois les jeux Pythiens, que ces chevaliers s'étoient proposé d'imiter en leurs courses et en leur équipage. Cette divinité brillante de lumière étoit assise au plus haut du char, ayant à ses pieds les quatre Ages ou Siècles, distingués par de riches habits et par ce qu'ils portoient à la main.

Le Siècle d'or, orné de ce précieux métal, étoit encore paré de diverses fleurs, qui faisoient un des principaux ornements de cet heureux âge. Ceux d'argent et d'airain avoient aussi leurs marques particulières : et celui de fer étoit représenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, et de l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes figures de relief paroient les côtés du char magnifique. Les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinthe, et les autres figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le globe

du monde, y étoient aussi relevés d'une
ture. Le Temps, représenté par le sieur
faux, ses ailes, et cette vieillesse décré
peint toujours accablé, en étoit le conc
chevaux d'une taille et d'une beauté peu
verts de grandes housses semées de solei
lés de front, tiroient cette machine.

Les douze heures du jour et les douz
diaque, habillés fort superbement comm
dépeignent, marchoient en deux files au
ce char.

Tous les pages des chevaliers les suivoi
après celui de M. le duc, fort propremen
livrées, avec quantité de plumes, porta
leurs maîtres et les écus de leurs devises.

Le duc de Guise, représentant Aquilar
pour devise un lion qui dort, avec ces m

Et quiescente pavescunt.

Le comte d'Armagnac, représentant G
ayant pour devise une hermine, avec ces

Ex candore decus.

Le duc de Foix, représentant Renaud,
vise un vaisseau dans la mer, avec ces m

Longè levis aura feret.

Le duc de Coaslin, représentant Dud
devise un soleil, et l'héliotrope ou tour
mots :

Splendor ab obsequio.

comte du Lude, représentant Astolphe, ayant pour e un chiffre en forme de nœud, avec ces mots:

Non sia mai sciolto.

prince de Marsillac, représentant Brandimart, ayant devise une montre en relief, dont on voit tous les orts, avec ces mots:

Quieto fuor, commodo dentro.

Le marquis de Villequier, représentant Richardet, ant pour devise un aigle qui plane devant le soleil, ec ces mots:

Uni militat astro.

Le marquis de Soyecourt, représentant Olivier, ayant ur devise la massue d'Hercule, avec ces mots:

Vix æquat fama labores.

Le marquis d'Humières, représentant Ariodant, ayant ur devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots:

No quiero menos.

Le marquis de La Vallière, représentant Zerbin, ayant ur devise un phénix sur un bûcher allumé par le sol, avec ces mots:

Hoc juvat uri.

Monsieur le duc, représentant Roland, ayant pour dese un dard entortillé de lauriers, avec ces mots:

Certè ferit.

Vingt pasteurs, chargés de diverses pièces de la barre *qui devoit* être dressée pour la course de bague



formoient la dernière troupe qui entra portoient des vestes couleur de feu, enr et des coiffures de même.

Aussitôt que ces troupes furent entrée elles en firent le tour, et, après avoir s elles se séparèrent, prirent chacune leur à la tête, les trompettes et les timbali s'allèrent poster sur les ailes. Le roi, s'a lieu, prit sa place vis-à-vis du haut dais; M de sa majesté, les ducs de Saint-Aigna à droite et à gauche, les dix chevaliers e côtés du char; leurs pages, au même ordr les Signes et les Heures, comme ils étoie

Lorsqu'on eut fait halte en cet état, lence, causé tout ensemble par l'attentic pect, donna le moyen à mademoiselle d présentoit le siècle d'Airain, de commen louange de la reine, adressés à Apollon le sieur La Grange.

LE SIÈCLE D'AIRAIN, À A

Brillant père du jour, toi de qui la puissa
Par ses divers aspects nous donna la naiss
Toi, l'espoir de la terre et l'ornement de
Toi, le plus nécessaire et le plus beau de
Toi, dont l'activité, dont la bonté suprên
Se fait voir et sentir en tous lieux par soi
Dis-nous par quel destin, ou par quel no
Tu célèbres tes jeux aux rivages françois.

APOLLON.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut

[redacted]

e gloire, de valeur, de mérite et d'adresse,
e n'est pas sans raison qu'on y voit transférés
es jeux qu'à mon honneur la terre a consacrés.
J'ai toujours pris plaisir à verser sur la France
e mes plus doux rayons la bénigne influence;
ais le charmant objet qu'hymen y fait régner
our elle maintenant me fait tout dédaigner.
Depuis un si long temps que pour le bien du monde
e fais l'immense tour de la terre et de l'onde,
mais je n'ai rien vu si digne de mes feux,
mais un sang si noble, un cœur si généreux,
mais tant de lumière avec tant d'innocence,
mais tant de jeunesse avec tant de prudence,
mais tant de grandeur avec tant de bonté,
mais tant de sagesse avec tant de beauté.
Mille climats divers qu'on vit sous la puissance
e tous les demi-dieux dont elle prit naissance,
édant à son mérite autant qu'à leur devoir,
e trouveront un jour unis sous son pouvoir.
Ce qu'eurent de grandeur et la France et l'Espagne,
es droits de Charles-Quint, les droits de Charlemagne,
n elle avec leur sang heureusement transmis,
endront tout l'univers à son trône soumis.
Iais un titre plus grand, un plus noble partage,
ui l'élève plus haut, qui lui plaît davantage,
n nom qui tient en soi les plus grands noms unis,
'est le nom glorieux d'épouse de Louis.

LE SIÈCLE D'ARGENT.

Quel destin fait briller, avec tant d'injustice,
Dans le siècle de fer, un astre si propice?

LE SIÈCLE D'OR.

Ah! ne murmure point contre l'ordre des dieux.
Loin de s'enorgueillir d'un don si précieux,
Ce siècle, qui du ciel a mérité la haine,
En devroit augurer sa ruine prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner
Vient moins pour l'ennoblir que pour l'exterminer.
Sitôt qu'elle paroît dans cette heureuse terre,
Vois comme elle en bannit les fureurs de la guerre;
Comme, depuis ce jour, d'infatigables mains
Travaillent sans relâche au bonheur des humains:
Par quels secrets ressorts un héros se prépare
A chasser les horreurs d'un siècle si barbare,
Et me faire revivre avec tous les plaisirs
Qui peuvent contenter les innocents desirs.

LE SIÈCLE DE FER.

Je sais quels ennemis ont entrepris ma perte;
Leurs desseins sont connus, leur trame est découverte:
Mais mon cœur n'en est pas à tel point abattu...

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'enfer, unis pour ta défense,
Ne feroient qu'une foible et vaine résistance.
L'univers, opprimé de ton joug rigoureux,
Va goûter, par ta fuite, un destin plus heureux.
Il est temps de céder à la loi souveraine
Que t'imposent les vœux de cette auguste reine:
Il est temps de céder aux travaux glorieux
D'un roi favorisé de la terre et des cieux.
Mais ici trop long-temps ce différend m'arrête:

[redacted]

A de plus doux combats cette lice s'apprête,
Allons la faire ouvrir, et ployons des lauriers
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

Tous ces récits achevés, la course de bague commença, en laquelle, après que le roi eut fait admirer l'adresse et la grace qu'il a en cet exercice comme en tous les autres, et après plusieurs belles courses de tous les chevaliers, le duc de Guise, les marquis de Soyecourt et de La Vallière demeurèrent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une épée d'or enrichie de diamants, avec des boucles de baudrier de grande valeur, que donna la reine mère, et dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des courses, par la justesse qu'on avoit eue à les commencer; et un nombre infini de lumières ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place trente-quatre concertants fort bien vêtus, qui devoient précéder les Saisons, et faisoient le plus agréable concert du monde.

Pendant que les Saisons se chargeoient de mets délicieux qu'elles devoient porter, pour servir devant leurs majestés la magnifique collation qui étoit préparée, les douze Signes du Zodiaque et les quatre Saisons dansèrent dans le rond une des plus belles entrées de ballet qu'on eût encore vues. Le Printemps, représenté par mademoiselle du Parc, parut ensuite sur un cheval d'Espagne: avec le sexe et les avantages d'une femme, elle faisoit voir l'adresse d'un homme. Son habit étoit vert, en bro-*derie d'argent et* en fleurs au naturel.

L'Été le suivoit, représenté par le sieur du Parc *un éléphant couvert* d'une riche housse.

L'Automne, aussi avantageusement vêtu, représen par le sieur La Thorillière, venoit après, monté sur chameau.

L'Hiver, représenté par le sieur Béjart, suivoit sur ours.

Leur suite étoit composée de quarante-huit person qui portoient sur leurs têtes de grands bassins pour la lation.

Les douze premiers, couverts de fleurs, portoie comme des jardiniers, des corbeilles peintes de ver d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines remplies de confitures et d'autres choses délicieuses la saison, qu'ils étoient courbés sous cet agréable fa

Douze autres, comme moissonneurs, vêtus d'ha conformes à cette profession, mais fort riches, portoi des bassins de cette couleur incarnate qu'on remarqu soleil levant, et suivoient l'Été.

Douze, vêtus en vendangeurs, étoient couverts feuilles de vigne et de grappes de raisins, et portoi dans des paniers feuille-morte, remplis de petits bas de cette même couleur, divers autres fruits et confitu à la suite de l'Automne.

Les douze derniers étoient des vieillards gelés, d les fourrures et la démarche marquoient la froidur la foiblesse, portant dans des bassins couverts d'une gl et d'une neige si bien contrefaites, qu'on les eût pr pour la chose même, ce qu'ils devoient contribuer à collation, et suivoient l'Hiver.

Quatorze concertants de Pan et de Diane précédoi ces deux divinités, avec une agréable harmonie de fl et de musettes.



Elles venoient ensuite sur une machine fort ingénieuse, en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de plusieurs arbres; mais ce qui étoit plus surprenant, c'est qu'on la voyoit portée en l'air, sans que l'artifice qui la faisoit mouvoir se pût découvrir à la vue.

Vingt autres personnes les suivoient, portant des viandes de la ménagerie de Pan et de la chasse de Diane.

Dix-huit pages du roi fort richement vêtus, qui devoient servir les dames à table, faisoient les derniers de cette troupe : laquelle étant rangée, Pan, Diane et les Saisons se présentant devant la reine, le Printemps lui adressa le premier ces vers :

LE PRINTEMPS, à la reine.

Entre toutes les fleurs nouvellement écloses
Dont mes jardins sont embellis,
Méprisant les jasmins, les œillets et les roses,
Pour payer mon tribut j'ai fait choix de ces lis
Que dès vos premiers ans vous avez tant chéris.
Louis les fait briller du couchant à l'aurore;
Tout l'univers charmé les respecte et les craint:
Mais leur règne est plus doux et plus puissant encore,
Quand ils brillent sur votre teint.

L'ÉTÉ.

Surpris un peu trop promptement,
J'apporte à cette fête un léger ornement:
Mais, avant que ma saison passe,
Je ferai faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moisson de lauriers.

L'AUTOMNE.

Le Printemps, orgueilleux de la beauté des fleurs

Qui lui tombèrent en partage,
Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs;
Mais vous vous souviendrez, princesse sans seconde,
De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,
Et qui croît dans votre maison,
Pour faire quelque jour les délices du monde.

L'HIVER.

La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
Sont les mets les moins précieux;
Mais ils sont des plus nécessaires
Dans une fête où mille objets charmants,
De leurs œillades meurtrières,
Font naître tant d'embrasements.

DIANE.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chasseurs et mes compagnes,
Qui m'ont toujours rendu des honneurs souverains,
Depuis que parmi nous ils vous ont vu paroître,
Ne veulent plus me reconnoître;
Et, chargés de présents, viennent avecque moi
Vous porter ce tribut pour marque de leur foi.
Les habitants légers de cet heureux bocage
De tomber dans vos rets font leur sort le plus doux,
Et n'estiment rien davantage
Que l'heur de périr de vos coups.
Amour, dont vous avez la grace et le visage,
A le même secret que vous.

PAN.

Jeune divinité, ne vous étonnez pas,

Lorsque nous vous offrons en ce fameux repas
L'élite de nos bergeries;
Si nos troupeaux goûtent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous devons ce bonheur à vos divins attraits.

Ces récits achevés, une grande table, en forme de croissant, ronde du côté où l'on devoit couvrir, et garnie de fleurs de celui où elle étoit creuse, vint à se découvrir.

Trente-six violons, très-bien vêtus, parurent derrière sur un petit théâtre, pendant que messieurs de La Marche et Parfaits père, frère et fils, contrôleurs généraux, sous les noms de l'Abondance, de la Joie, de la Propreté et de la Bonne-Chère, la firent couvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris, et par les Délices.

Leurs majestés, s'y mirent en cet ordre, qui prévint tous les embarras qui eussent pu naître pour les rangs. La reine-mère étoit assise au milieu de la table, et avoit à sa main droite:

LE ROI.

Mademoiselle d'Alençon.
Madame la Princesse.
Mademoiselle d'Elbœuf.
Madame de Béthune.
Madame la duchesse de Créquy.

MONSIEUR.

Madame la duchesse de Saint-Aignan.
Madame la maréchale du Plessis.
Madame la maréchale d'Étampes.

Madame de Gourdon.
Madame de Montespan.
Madame d'Humières.
Mademoiselle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la comtesse de Soissons.
Madame la princesse de Bade.
Mademoiselle de Grançay.

De l'autre côté étoient assises :

LA REINE.

Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la duchesse de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froullay.
Madame la duchesse de Navailles.
Mademoiselle d'Ardennes.
Mademoiselle de Coetlogon.
Madame de Crussol.
Madame de Montausier.

MADAME.

Madame la princesse Bénédictine.
Madame la duchesse.
Madame de Rouvroy.
Mademoiselle de la Mothe.
Madame de Marsé.
Mademoiselle de La Vallière.
Mademoiselle d'Artigny.
Mademoiselle du Bellay.



Mademoiselle Dampierre.
Mademoiselle de Fiennes.

La somptuosité de cette collation passoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance, que par la délicatesse des choses qui y furent servies. Elle faisoit aussi le plus bel objet qui pût tomber sous les sens ; puisque dans la nuit, auprès de la verdure de ces hautes palissades, un nombre infini de chandeliers peints de vert et d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, et deux cents flambeaux de cire blanche, tenus par autant de personnes vêtues en masques, rendoient une clarté presque aussi grande et plus agréable que celle du jour. Tous les chevaliers, avec leurs casques couverts de plumes de différentes couleurs, et leurs habits de la course, étoient appuyés sur la barrière ; et ce grand nombre d'officiers richement vêtus qui servoient, en augmentoient encore la beauté, et rendoient ce rond une chose enchantée duquel, après la collation, leurs majestés et toute la cour sortirent par le portique opposé à la barrière, et, dans un grand nombre de calèches fort ajustées, reprirent le chemin du château.

SECONDE JOURNÉE.

SUITE DES PLAISIRS

DE L'ILE ENCHANTÉE.

Lorsque la nuit du second jour fut venue, leurs majestés se rendirent dans un autre rond environné de palissades comme le premier, et sur la même ligne, s'avançant toujours vers le lac où l'on feignoit que le palais d'Alcine étoit bâti. Le dessein de cette seconde fête étoit que Roger et les chevaliers de sa quadrille, après avoir fait des merveilles aux courses que, par l'ordre de la belle magicienne, ils avoient faites en faveur de la reine, continuoient en ce même dessein pour le divertissement suivant; et que l'île flottante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnoient à sa majesté le plaisir d'une comédie dont la scène étoit en Élide.

Le roi fit donc couvrir de toiles, en si peu de temps, qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une espèce de dôme pour défendre contre le vent le grand nombre de flambeaux et de bougies qui devoient éclairer le théâtre, dont la décoration étoit fort agréable.

Aussitôt qu'on eut levé la toile, un grand concert de plusieurs instruments se fit entendre, et l'Aurore ouvrit la scène. On y représenta *la princesse d'Élide*, comédie-*ballet*, avec un prologue et des intermèdes.

ms des personnes qui ont récité, dansé et chanté dans la comédie de la Princesse d'Elide.

DANS LE PROLOGUE.

L'aurore, *mademoiselle Hilaire.* Lyciscas, *le sieur olière.* Valets de chiens chantants, *les sieurs Estival, on, Blondel.* Valets de chiens dansants, *les sieurs aysan, Chicaneau, Noblet, Pesan, Bonard, La ierre.*

DANS LA COMÉDIE.

Iphitas, *le sieur Hubert.* La princesse d'Élide, *mademoiselle Molière.* Euryale, *le sieur La Grange.* Aristomène, *le sieur du Croisy*, Théocle, *le sieur Béjart.* Aglante, *mademoiselle du Parc.* Cynthie, *mademoiselle de Brie.* Arbate, *le sieur La Thorillière.* Philis, *mademoiselle Béjart.* Moron, *le sieur Molière.* Lycas, *le sieur Prevost.*

DANS LES INTERMÈDES.

Dans le Ier. Chasseurs dansants, *les sieurs Manceau, Chicaneau, Balthasar, Noblet, Bonard, Magny, La Pierre.*

Dans le IIe. Satyre chantant, *le sieur Estival.* Satyres dansants....

Dans le IIIe. Berger chantant, *le sieur Blondel.*

Dans le IVe. Philis, *mademoiselle Béjart.* Climène, *mademoiselle.....*

Dans le Ve. Bergers chantants, *les sieurs Le Gros, Estival, Don; Blondel.* Bergères chantantes, *mesdemoiselles Hilaire et de la Barre.*

Tous six, se prenant par la main, chant chanson à danser, à laquelle les autres berg dirent en chœur.

Pendant les danses, il sortit de dessous le machine d'un grand arbre chargé de seize fa huit jouoient de la flûte, et les autres du vi un concert le plus agréable du monde. Trei leur répondoient de l'orchestre, avec six autı tants de clavecins et de tuorbes, qui étoient *d'Anglabert, Richard, Itier, La Barre le c* *et Le Moine.* Quatre bergers et quatre bergè danser une très-belle entrée, à laquelle les 1 cendant de l'arbre se mêlèrent de temps en bergers étoient *les sieurs Cicaneau, du Pro* *La Pierre.* Les bergères étoient *les sieurs B* *Magny, Arnald, Bonard.*

Toute cette scène fut si grande, si remplie ble, qu'il ne s'étoit encore rien vu de plus b let: aussi fit-elle une si avantageuse conclusi vertissements de ce jour, que la cour ne l moins que celui qui l'avoit précédé, se ret une satisfaction qui lui fit bien espérer de la fête si complète.

[redacted]

TROISIÈME JOURNÉE.

SUITE ET CONCLUSION

DES PLAISIRS

DE L'ILE ENCHANTÉE.

LUS on s'avançoit vers le grand rond d'eau qui repré-ıtoit le lac sur lequel étoit autrefois bâti le palais d'Al-ıe, plus on s'approchoit de la fin des divertissements l'Ile enchantée, comme s'il n'eût pas été juste que ıt de braves chevaliers demeurassent plus long-temps ns une oisiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignit donc, suivant toujours le premier dessein, e le ciel ayant résolu de donner la liberté à ses guer-rs, Alcine en eut des pressentiments qui la rempli-ıt de terreur et d'inquiétude. Elle voulut apporter ıs les remèdes possibles pour prévenir ce malheur, fortifier en toutes manières un lieu qui pût renfer-r tout son repos et sa joie.

On fit paroître sur ce rond d'eau, dont l'étendue et forme sont extraordinaires, un rocher situé au milieu ıne île couverte de divers animaux, comme s'ils eus-ıt voulu en défendre l'entrée.

Deux autres îles plus longues, mais d'une moindre geur, paroissoient aux deux côtés de la première; et ıtes *trois*, aussi-bien que les bords du rond d'eau,



fort bien vêtus. L'autre, qui étoit op
même temps de trompettes et de tin
habits n'étoient pas moins riches.

Mais ce qui surprit davantage, fut
cine de derrière un rocher, portée par
rin d'une grandeur prodigieuse.

Deux des nymphes de sa suite, sous
et de Dircé, parurent au même temps
mettant à ses côtés sur de grandes balei
chèrent du bord du rond d'eau; et
des vers auxquels ses compagnes rép
furent à la louange de la reine, mère c

ALCINE, CÉLIE, DI

ALCINE.

Vous, à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moi dans cette extrémi

CÉLIE.

Quel est donc le sujet des soudaines alaı
Qui de vos yeux charmants font couler t

ALCINE.

Si je pense en parler, ce n'est qu'en frér
Dans les sombres horreurs d'un songe n
Un spectre m'avertit, d'une voix éperdı
Que pour moi des enfers la force est su

ı'un céleste pouvoir arrête leur secours,
que ce jour sera le dernier de mes jours.
Ce que versa de triste, au point de ma naissance,
›s astres ennemis la maligne influence,
tout ce que mon art m'a prédit de malheurs,
ı ce songe fut peint de si vives couleurs,
ı'à mes yeux éveillés sans cesse il représente
: pouvoir de Mélisse et l'heur de Bradamante.
ıvais prévu ces maux; mais les charmants plaisirs
ıi sembloient en ces lieux prévenir nos desirs,
›s superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
ıgréable entretien de nos chères compagnes;
›s jeux et nos chansons, les concerts des oiseaux,
: parfum des zéphyrs, le murmure des eaux,
: nos tendres amours les douces aventures,
'avoient fait oublier ces funestes augures,
ıand le songe cruel dont je me sens troubler
ec tant de fureur les vint renouveler.
ıaque instant, je crois voir mes forces terrassées,
es gardes égorgés, et mes prisons forcées;
crois voir mille amants, par mon art transformés,
une égale fureur à ma perte animés,
ıitter en même temps leurs troncs et leurs feuillages,
ıns le juste dessein de venger leurs outrages;
je crois voir enfin mon aimable Roger
: ses fers méprisés prêt à se dégager.

CÉLIE.

crainte en votre esprit s'est acquis trop d'empire.
ıus régnez seule ici, pour vous seule on soupire;
en n'interrompt le cours de vos contentements

Que les accents plaintifs de vos tristes amants :
Logistille et ses gens, chassés de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachés dans leurs montagnes;
Et le nom de Mélisse, en ces lieux inconnu,
Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

DIRCÉ.

Ah! ne nous flattons point: ce fantôme effroyable
M'a tenu cette nuit un discours tout semblable.

ALCINE.

Hélas! de nos malheurs qui peut encor douter!

CÉLIE.

J'y vois un grand remède, et facile à tenter:
Une reine paroît, dont le secours propice
Nous saura garantir des efforts de Mélisse.
Partout de cette reine on vante la bonté;
Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins méprisa l'insolence,
Contre le vœu des siens est toujours sans défense.

ALCINE.

Il est vrai, je la vois. En ce pressant danger,
A nous donner secours tâchons de l'engager.
Disons-lui qu'en tous lieux la voix publique étale
Les charmantes beautés de son ame royale;
Disons que sa vertu, plus haute que son rang,
Sait relever l'éclat de son auguste sang,
Et que de notre sexe elle a porté la gloire
Si loin, que l'avenir aura peine à le croire,
Que du bonheur public son grand cœur amoureux
Fit toujours des périls un mépris généreux;
[illegible] propres maux son ame à peine atteinte,

Pour les maux de l'État garda toute sa crainte.
Disons que ses bienfaits, versés à pleines mains,
Lui gagnent le respect et l'amour des humains,
Et qu'aux moindres dangers dont elle est menacée,
Toute la terre en deuil se montre intéressée.
Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
Sans faste, sans orgueil sa grandeur s'est fait voir;
Qu'aux temps les plus fâcheux sa sagesse constante
Sans crainte a soutenu l'autorité penchante,
Et, dans le calme heureux par ses travaux acquis,
Sans regret la remit dans les mains de son fils.
Disons par quels respects, par quelle complaisance,
De ce fils glorieux l'amour la récompense.
Vantons les longs travaux, vantons les justes lois
De ce fils reconnu pour le plus grand des rois,
Et comment cette mère, heureusement féconde,
Ne donnant que deux fils, a donné tant au monde.
Enfin faisons parler nos soupirs et nos pleurs,
Pour la rendre sensible à nos vives douleurs;
Et nous pourrons trouver au fort de notre peine
Un refuge paisible aux pieds de cette reine.

DIRCÉ.

Je sais bien que son cœur, noblement généreux,
Écoute avec plaisir la voix des malheureux,
Mais on ne voit jamais éclater sa puissance
Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence.
Je sais qu'elle peut tout; mais je n'ose penser
Que jusqu'à nous défendre on la vît s'abaisser.
De nos douces erreurs elle peut être instruite,

Son zèle si connu pour le culte des dieux
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux;
Et, loin qu'à son abord mon effroi diminue,
Malgré moi je le sens qui redouble à sa vue.

ALCINE.

Ah! ma propre frayeur suffit pour m'affliger:
Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le soulager,
Et tâche de fournir à mon ame oppressée
De quoi parer aux maux dont elle est menacée.
Redoublons cependant les gardes du palais:
Et s'il n'est point pour nous d'asile désormais,
Dans notre désespoir cherchons notre défense,
Et ne nous rendons pas au moins sans résistance.

Alcine, mademoiselle du Parc.
Célie, mademoiselle de Brie.
Dircé, mademoiselle Molière.

Lorsqu'elles eurent achevé, et qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du palais, le concert des violons se fit entendre, pendant que, le frontispice du palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, et des tours venant à s'élever à vue d'œil, quatre géants d'une grandeur démesurée vinrent à paroître avec quatre nains, qui, par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroître celle des géants encore plus excessive. Ces colosses étoient commis à la garde du palais, et ce fut par eux que commença la première entrée du ballet.

LLET DU PALAIS D'ALCINE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

s. Les sieurs Mauceau, Vagnard, Pesan et Jou-

. Les deux petits Des-Airs, le petit Vagnard et Turin.

DEUXIÈME ENTRÉE.

Maures, chargés par Alcine de la garde du de- ı font une exacte visite, avec chacun deux flam-

s. Les sieurs d'Heureux, Beauchamp, Molière e, Le Chantre, de Gan, du Pron et Mercier.

TROISIÈME ENTRÉE.

ıdant un dépit amoureux oblige six des cheva- Alcine retenoit auprès d'elle à tenter la sortie de ; mais, la fortune ne secondant pas les efforts nt dans leur désespoir, ils sont vaincus, après l combat, par autant de monstres qui les atta-

liers. Monsieur de Sourville, les sieurs Raynal, s l'aîné, Des-Airs le second, de Lorge et Bal-

res. Les sieurs Chicaneau, Noblet, Arnal, Des- Desonets et La Pierre.

QUATIÈME ENTRÉE.

:, alarmée de cet accident, invoque de nouveau

tous ses esprits, et leur demande du secours : il s'en présente deux à elle, qui font des sauts avec une force et une agilité merveilleuses.

Démons agiles. Les sieurs Saint-André et Magny.

CINQUIÈME ENTRÉE.

D'autres démons viennent encore, et semblent assurer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour son repos.

Démons sauteurs. Les sieurs Turin, La Brodière, Pesan et Bureau.

SIXIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE.

Mais à peine commence-t-elle à se rassurer, qu'elle voit paroître auprès de Roger et de quelques chevaliers de sa suite la sage Mélisse sous la forme d'Atlas. Elle court aussitôt pour empêcher l'effet de son intention; mais elle arrive trop tard. Mélisse a déja mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantements. Lors un coup de tonnerre suivi de plusieurs éclairs marque la destruction du palais, qui est aussitôt réduit en cendres par un feu d'artifice, qui met fin à cette aventure et aux divertissements de l'Ile enchantée.

Alcine, mademoiselle du Parc.

Mélisse, le sieur de Lorge.

Roger, le sieur Beauchamp.

Chevaliers, les sieurs d'Heureux, Raynal, du Pron et Desbrosses.

Écuyers, Les sieurs La Marre, Le Chantre, de Gan et Mercier.

FIN DU BALLET.

Il sembloit que le ciel, la terre et l'eau fussent tout en 'eu, et que la destruction du superbe palais d'Alcine :omme la liberté des chevaliers qu'elle y retenoit en ›rison, ne se pût accomplir que par des prodiges et des niracles. La hauteur et le nombre des fusées volantes, :elles qui roulaient sur le rivage, et celles qui ressoroient de l'eau après s'y être enfoncées, faisoient un pectacle si grand et si magnifique, que rien ne pouvoit nieux terminer les enchantements qu'un si beau feu l'artifice; lequel ayant enfin cessé après un bruit et une ongueur extraordinaires, les coups des boîtes qui l'avoient :ommencé redoublèrent encore.

Alors toute la cour, se retirant, confessa qu'il ne se ›ouvoit rien voir de plus achevé que ces trois fêtes; et :'est assez avouer qu'il ne s'y pouvoit rien ajouter, que de lire que, les trois journées ayant eu chacune ses partians comme chacune ses beautés particulières, on ne :onvint pas du prix qu'elles devoient emporter entre :lles, bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvoient ustement le disputer à toutes celles qu'on avoit vues usqu'alors, et les surpasser peut-être.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Mais, quoique les fêtes comprises dans le sujet des ›*laisirs de l'Ile* enchantée fussent terminées, tous les di-›*rtissements* de Versailles ne l'étoient pas, et la magniice et la galanterie du roi en avoient encore réserv

pour les autres jours, qui n'étoient pas moins agréables.

Le samedi, dixième, sa majesté voulut courre les têtes. C'est un exercice que peu de gens ignorent, et dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adresse d'un chevalier, tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre, qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard et d'une épée. Si quelqu'un ne les a pas vu courre, il en trouvera ici la description, étant moins commune que la bague, et seulement ici depuis peu d'années; et ceux qui en ont eu le plaisir ne s'ennuieront pas d'une narration si peu étendue.

Les chevaliers entrent, l'un après l'autre, dans la lice, la lance à la main, et un dard sous la cuisse droite; et après que l'un d'eux a couru et emporté une tête de gros carton peinte, et de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un page; et, faisant la demi-volte, il revient à toute bride à la seconde tête, qui a la couleur et la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard, qu'il lui jette en passant; puis, reprenant une javeline peu différente de la forme du dard, dans une troisième passade il la darde dans un bouclier où est peinte une tête de Méduse; et achevant sa demi-volte, il tire l'épée, dont il emporte, en passant toujours à toute bride, une tête élevée à un demi-pied de terre; puis, faisant place à un autre, celui qui, en ses courses, en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la cour s'étant placée sur une balustrade de fer doré, qui régnoit autour de l'agréable maison de Versailles, et qui regarde sur le fossé, dans lequel on avoit dressé la lice avec des barrières, le roi s'y rendit, suivi

es mêmes chevaliers qui avoit couru la bague; les ducs e Saint-Aignan et de Noailles y continuaient leurs premières fonctions, l'un de maréchal de camp, et l'autre e juge des courses. Il s'en fit plusieurs, fort belles et ieureuses; mais l'adresse du roi lui fit emporter hautement, ensuite du prix de la course des dames, encore elui que donnoit la reine: c'étoit une rose de diamants e grand prix, que le roi, après l'avoir gagnée, redonna béralement à courre aux autres chevaliers, et que le iarquis de Coaslin disputa contre le marquis de Soyeourt, et gagna.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Le dimanche, au lever du roi, quasi toute la conver-ation tourna sur les belles courses du jour précédent, t donna lieu à un grand défi entre le duc de Saint-ignan, qui n'avoit pas encore couru, et le marquis de oyecourt, qui fut remis au lendemain, pour ce que le iaréchal duc de Grammont, qui parioit pour ce mar-uis, étoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit evenir que le jour d'après.

Le roi mena toute la cour, cette après-dînée, à sa mé-agerie, dont on admira les beautés particulières, et le ombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes, armi lesquels il y en a beaucoup de fort rares. Il se-oit inutile de parler de la collation qui suivit ce diver-ssement, puisque, huit jours durant, chaque repas ouvoit passer pour un festin des plus grands qu'on puisse ire.

Le soir, sa majesté fit représenter, sur l'un de ses théâtres doubles de son salon, que son esprit universel a lui-même inventés, la comédie des Fâcheux, faite par le sieur Molière, mêlée d'entrées de ballet, et fort ingénieuse.

SIXIÈME JOURNÉE.

Le bruit du défi, qui se devoit courir le lundi, douzieme, fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur, quoique celle des deux chevaliers ne fût que de cent pistoles; et comme le duc, par une heureuse audace, donnoit une tête à ce marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui, s'étant rendu un peu plus tard chez le roi, y trouva un cartel pour le presser, lequel, pour n'être qu'en prose, on n'a point mis dans ce discours.

Le duc de Saint-Aignan avoit aussi fait voir à quelques-uns de ses amis, comme un heureux présage de sa victoire, ces quatre vers:

AUX DAMES.

Belles, vous direz en ce jour,
Si vos sentiments sont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecourt,
C'est être vainqueur de dix autres.

faisant toujours allusion à son nom de Guidon le sauvage, que l'aventure de l'île périlleuse rendit victorieux de dix *chevaliers*. Aussitôt que le roi eut dîné, il conduisit les reines, Monsieur, Madame, et toutes les dames, dans

ı où l'on devoit tirer une loterie, afin que rien ıquât à la galanterie de ces fêtes. C'étoient des ies, des ameublements, de l'argenterie, et autres semblables; et, quoique le sort ait accoutumé de · de ces présents, il s'accorda sans doute avec le e sa majesté, quand il fit tomber le gros lot entre ns de la reine; chacun sortant de ce lieu-là fort . pour aller voir les courses qui s'alloient com- .

ı Guidon et Olivier parurent sur les rangs, à cinq du soir, fort proprement vêtus et bien montés. oi, avec toute la cour, les honora de sa présence, ajesté lut même les articles des courses, afin qu'il aucune contestation entre eux. Le succès en fut x au duc de Saint-Aignan, qui gagna le défi. ɔir, sa majesté fit jouer les trois premiers actes omédie nommée *Tartuffe*, que le sieur Molière ite contre les hypocrites; mais, quoiqu'elle eût uvée fort divertissante, le roi connut tant de aité entre ceux qu'une véritable dévotion met chemin du ciel, et ceux qu'une vaine ostenta- bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre ıvaises, que son extrême délicatesse pour les de la religion eut de la peine à souffrir cette ɔlance du vice avec la vertu; et, quoiqu'on ne ɔoint des bonnes intentions de l'auteur, il défendit ɔmédie pour le public, jusqu'à ce qu'elle fût en- ɪnt achevée, et examinée par des gens capables ger, pour n'en pas laisser abuser à d'autres moins s d'en faire un juste discernement.

SEPTIÈME JOURNÉE.

Le mardi, treizième, le roi voulut encore courre les têtes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celui qui en feroit le plus. Sa Majesté eut encore le prix de la course des dames, le duc de Saint-Aignan celui des jeux; et, ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec sa majesté, l'adresse incomparable du roi lui fit encore valoir ce prix; et ce ne fut pas sans étonnement, duquel on ne pouvoit se défendre, qu'on en vit gagner quatre à sa majesté, en deux fois qu'elle avoit couru les têtes.

On joua, le même soir, la comédie du *Mariage forcé*, encore de la façon du même sieur Molière, mêlée d'entrées de ballet et de récits; puis le roi prit le chemin de Fontainebleau le mercredi, quatorzième. Toute la cour se trouva si satisfaite de ce qu'elle avait vu, que chacun crut qu'on ne pouvoit se passer de le mettre par écrit pour en donner connoissance à ceux qui n'avoient pu voir des fêtes si diversifiées et si agréables, où l'on a pu admirer tout à la fois le projet avec le succès, la libéralité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre, et la satisfaction de tous; où les soins infatigables de M. Colbert s'employèrent en tous ces divertissements, malgré ses importantes affaires; où le duc de Saint-Aignan joignit l'action à l'invention du dessin; où les beaux vers du président de Périgny à la louange des



eines furent si justement pensés, si agréablement tournés, et récités avec tant d'art ; où ceux que M. de Benserade fit pour les chevaliers eurent l'approbation générale ; où la vigilance exacte de M. Bontemps, et l'application de M. de Launay ne laissèrent manquer d'aucune des choses nécessaires ; enfin, où chacun a marqué si avantageusement son dessein de plaire au roi dans le temps où sa majesté ne pensoit elle-même qu'à plaire, et où ce qu'on a vu ne sauroit jamais se perdre dans la mémoire des spectateurs, quand on n'auroit pas pris le soin de conserver par écrit le souvenir de toutes ces merveilles.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


BIBLIOTHECA BODLEIANA

